

T.C.
MARMARA ÜNİVERSİTESİ
SOSYAL BİLİMLER ENSTİTÜSÜ
FRANSIZ DİLİ VE EĞİTİMİ ANA BİLİM DALI

87878

LA FEMME DÉÇUE
DANS LE LYS DANS LA VALLÉE

Yüksek Lisans Tezi

Derya TORUÇ

Danışman: Doç. Dr. Hüsnü ARSLAN

İstanbul – 1999

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOĞRULAMA MERKEZİ

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1:LA FEMME DEÇUE	4
1.1.La déception féminine chez les romanciers du 19.è siècle.....	4
1.2..La femme déçue dans les oeuvres de Balzac.....	8
1.3.L'amour du jeune Balzac pour les femmes mûres.....	16
CHAPITRE 2.LE LYS DANS LA VALLEE ET LA FEMME DEÇUE.....	25
2.1.Le Lys dans la vallée	25
2.2.La femme déçue.....	31
CHAPITRE 3.EXAMEN STRUCTURALE.....	41
3.1.BALZAC ET SON TEMPS.....	41
3.2.LES TECHNIQUES DE BALZAC.....	45
3.2.1.Retour des personnages.....	45
3.2.2.La Description.....	45
3.2.3.Le Réalisme.....	46
3.2.4.L'observation.....	47
3.2.5.L'imagination	47
3.3.LE ROLE EDUCATIF DES PERSONNAGES BALZACIENNES	48
3.4.LES PERSONNAGES	52
3.4.1.Le portrait physique de Félix.....	53
3.4.2.Le portrait morale de Félix.....	53
3.4.3.L'enfance de Félix-Sa relation avec ses parents et les comparaisons entre Félix et les personnages des autres écrivains.....	56
3.4.4L'enfance D'Henriette et son mariage.....	75
3.4.5.Le portrait physique de Mme de Mortsauf.....	79
3.4.6.Le portrait moral de Mme de Mortsauf.....	81
3.4.7.Les Modèles réelles ou imaginaire de Mme de Mortsauf.....	82
3.4.8.Le portrait physique de Monsieur de Mortsauf.....	88
3.4.9.Le portrait moral de Monsieur de Mortsauf.....	89
3.5.L'OMNIPRESENCE DE L'AUTEUR.....	95
3.6.IMPORTANCE DE LA NATURE.....	101
CHAPITRE 4.EXAMEN THEMATIQUE	107
4.1.L'AMOUR.....	107
4.2. LA PURETE	126
4.3LA JALOUSIE	134
4.4.LA REVOLTE ET LA MORT.....	137
CONCLUSION	157
BIBLIOGRAPHIE.....	161

INTRODUCTION

La première partie de notre travail a été consacrée à la Femme déçue que nous nous sommes proposée d'étudier comme sujet de thèse. Dans ce premier chapitre, nous avons essayé d'analyser la déception féminine chez les romanciers du 19.^è siècle, la femme déçue dans les oeuvres de Balzac et aussi l'amour du jeune Balzac pour les femmes mûres. On peut demander pourquoi nous nous sommes proposée d'étudier dans mon travail « la femme déçue dans le Lys dans la Vallée ». C'est que la femme n'était pas le centre d'intérêt non seulement au 19.^è ou avant le 19.^è siècle mais aussi actuellement. La femme et les problèmes propre à elle occupent une place importante dans le monde entier, dans la vie quotidienne aussi bien que dans la littérature. C'est pourquoi les désillusions de la femme intéressent, séduisent un très grand nombre de lecteurs et de lectrices, qui entrevoient ses propres faiblesses, fragilités et ses fautes chez les héroïnes, grâce à elles ou l'inverse. Beaucoup de femmes identifient ses propres douleurs à celles des héroïnes dans les livres. Au moins elles trouvent un peu de consolations, de refuge, de force. Les lecteurs ayant partagé leurs tristesses, leurs angoisses peuvent s'en débarrasser. Plusieurs écrivains expriment dans ses romans les difficultés qu'elle a connues dans la société, dans la famille et dans le mariage. Dans le Lys dans la Vallée comme dans les autres oeuvres, Balzac étudie la déception, le malheur des femmes au 19.^è siècle et met en relief, d'un oeil scientifique, clinique, les problèmes sous tous ses aspects ; du point de vue économique, social, culturel, humain et affectif. D'ailleurs, Balzac est un des meilleurs écrivains qui connaisse et peigne dans ses oeuvres la tristesse, l'angoisse, le malheur, la déception et la faiblesse des êtres humains, surtout des femmes. Il a considéré la femme en tant qu'objet d'étude au double sens d'examen clinique et de travail pictural. A travers l'Etude de la Femme, la Femme de Trente Ans, la Paix du ménage, Scènes de la vie privée et le Lys dans la Vallée, il se fait l'interprète des femmes malheureuses en ménage avec une perspicacité, une tendresse et une intelligence. Ce qu'elles ont en commun et qui demeure le trait principale de nombre de ses héroïnes, c'est leur noblesse, leur insatisfaction au sein du mariage et le sentiment qu'elles ont d'avoir toujours incomprises. Balzac est considéré comme un excellent analystes des sentiments. Il comprend bien l'âme et le coeur féminins et représente la finesse d'esprit, la délicatesse des femmes dans ses romans. Le Lys dans la Vallée est une des meilleures oeuvres qui retrace le drame d'une femme, l'aspiration au bonheur, à l'amour et l'échec de cet idéal, de cette recherche et nous fait pénétrer dans son monde intérieur, rempli de douleurs, d'angoisses et de déceptions. C'est tout un ravissant poème dont les chants sont amour, jeunesse et nature. C'est pour cela que nous avons choisi de préparer ma thèse sur la « femme déçue dans le Lys dans la Vallée », élevant aussi la grandeur de la jeune femme et montrant le triomphe de la vertu au prix de sa vie. Nous nous sommes efforcée de comparer la femme malheureuse de ce roman avec celles de ses autres romans et des écrivains français. Dans ce premier chapitre, nous avons tâché d'étudier aussi la tendance de

l'écrivain vers les femmes mûres ;à l'instar de Mme de Berny,de la duchesse d'abrantès et de Mme Hanska et les causes de cette inclination.Il est possible de voir,de la même façon,l'inclination des personnages balzaciens pour les femmes plus âgées qu'eux,comme celle de Félix de Vandenesse pour Mme de Mortsauf et Lady Dudley dans « le Lys dans la Vallée » .Le deuxième chapitre a été consacré au « Lys dans la Vallée » et à la femme déçue dans ce roman.Nous avons essayé de mettre en relief sa portée littéraire dans la littérature française parmi les autres romans de Balzac et de rapporter les critiques ou les éloges de certains écrivains et les tristesses,les douleurs, les désillusions de Mme de Mortsauf dans la vie.Dans le troisième chapitre,nous avons passé à l'examen structural où qui présente la vie de Balzac , ses oeuvres et son temps .Ce chapitre s'attache aussi aux techniques de Balzac telles que « Retour de Personnages, Description, Réalisme, Observation, Imagination »,aux portraits des Personnages principaux, au rôle éducatif des personnages balzaciens, à l'omniprésence de l'auteur et à l'importance de la nature. Pour expliquer les raisons des déceptions,des souffrances de Mme de Mortsauf, nous avons pensé à faire les portraits des personnages du Lys dans la Vallée non seulement celui de Mme de Mortsauf mais également du jeune homme qui l'aime et de son mari,parce que tous les deux font aussi souffrir.Nous avons essayé de relater leur enfance,leur jeunesse qui exercent de profondes influences sur leur vie.Nous avons décrit d'abord le portrait physique et moral de Félix avant de passer à celui de l'héroïne dans le Lys dans la Vallée,puisque c'est celui qui raconte le drame de Mme de Mortsauf,l'histoire de sa jeunesse et l'amour idyllique,platonique entre eux.Ce jeune homme est un intermédiaire qui nous permet de pénétrer dans la vie et de nous laisser deviner ses jours malheureux entre un mari hypocondriaque et ses enfants maladifs.C'est lui-même qui conduit le lecteur sur les bords de l'Indre,dans le domaine de Clochegourde où la jeune femme mène une existence inerte.Nous avons tâché de retracer le portrait de Mme de Mortsauf.Son aspect physique est peint par Félix, car sa beauté fascine ,éblouit le jeune homme.Surtout sa gorge,ses épaules blanches-roses et sa peau satinée le rendent ivre et fou.Il fixe les yeux sur elle ;son regard lui coule des épaules au dos.Ne pouvant résister à la beauté de la femme inconnue,il se jète sur les épaules,se plonge dans le dos pour lui déposer des baisers. Sa beauté sa fascination naturelle le mènent jusqu'ou habite la femme qu'il a rencontrée au bal et don't il s'est influencé extrêmement.Cette rencontre qui éveille en lui la passion celle de Mme de Rênal avec Julien Sorel dans le Rouge et le Noir ou Mme de Warens avec le jeune converti dans les Confessions,lui permet de faire le portrait de l'héroïne dans le Lys dans la Vallée parce que,dans la première rencontre,la relations amoureuse entre les deux personnages débute d'abord par les regards, l'action de voir,puis arrive l'observation.Après la première rencontre qui se produit de même dans le Lys dans la Vallée,le narrateur,Félix énumère d'abord les aspects physiques de l'inconnue mais d'une manière limitée au dos,aux épaules,à la peau et à la gorge,c'est-à-dire au buste,à la partie supérieure du corps.Pendant les rencontres suivantes,il dépeint

en détail son portrait physique. Delà se révèle aussi les traits caractéristiques de Mme de Mortsauf. Le narrateur passe ensuite au portrait du comte de Mortsauf. Félix, ayant observé le comte, nous transpose ses idées positives ou négatives sur lui. On y relate également l'enfance de Félix et de Mme de Mortsauf pour mieux comprendre leur état d'âme et la raison de leur conduite. Nous avons essayé d'analyser leurs milieux familiaux et sociaux. Tous les deux n'ont pas eu aussi de bonnes enfances. Les attitudes injustes de leurs familles ont laissé des blessures irréparables sur leur psychologie. Félix, moqué par son frère, ses soeurs et aussi par ses camarades, méprisé par sa mère, se sentait solitaire, vide, inutile dans la vie. L'indifférence de sa famille a provoqué en lui de grandes souffrances, du complexe d'infériorité, du désespoir, de l'angoisse, de la mélancolie et de la carence affective. Cette situation douloureuse en fait un enfant affamé d'amour et de tendresse qui cherche à combler pendant sa vie ce sentiment de la frustration. Sa mauvaise enfance a empêché l'évolution de sa personnalité, de son identité. Il demeure toujours un enfant lâche. Son incohérence, son déséquilibre et sa faiblesse proviennent de son enfance, de la carence affective, de l'insatisfaction de ses désirs. Car il ne connaissait pas d'affection maternelle ni d'amour passionnel jusqu'à ce qu'il rencontre Mme de Mortsauf. Celle-ci avait la même enfance que le jeune homme. Elle a subi les injustices, les cruautés de sa mère. Elle accepte de se marier sans connaître l'amour, avec un vieil homme afin de s'éloigner de sa mère et au contraire de s'approcher de sa tante. Elle était malheureuse dans son mariage comme dans son enfance. Elle prenait soin de ses deux enfants malingres et aussi de son mari hypocondriaque pour qu'ils recouvrent leur santé. Contrairement à sa mère sans coeur, elle leur prodigue également sa tendresse à Félix, affamé d'amour. L'enfance commune et l'apparence enfantine, chétive de Félix, comme les apparences de ses propres enfants lui permettent de s'attacher au jeune homme. D'autre part, nous nous sommes efforcée de montrer, par l'intermédiaire des exemples, la présence de l'auteur. Ce troisième chapitre s'attache à l'importance de la nature dans les oeuvres de Balzac. Nous avons expliqué que la nature avait un sens symbolique, sémantique, une langue privée, poétique. C'est en même temps une révélatrice de lieux, de personnage et de caractère. Dans le Lys dans la Vallée, la nature est en harmonie et en contact avec les personnages et le lecteur. Dans le quatrième chapitre, nous avons passé à l'examen thématique ; aux thèmes. Ce chapitre présente les perspectives, les idées de Balzac sur les femmes, le mariage, l'amour. Comme l'amour est étroitement lié à la femme et au mariage et que ces trois notions sont inséparables les uns des autres autres, nous avons tâché de les étudier tous ensemble dans le thème de l'amour. Ce chapitre présente aussi le thème de la jalousie, de la pureté, de la révolte et de la mort. Après avoir tiré une conclusion de la femme déçue dans le Lys dans la Vallée, nous avons mis la bibliographie en dernière lieu.

CHAPITRE 1. LA FEMME DÉÇUE

1-1) LA DÉCEPTION FÉMININE CHEZ LES ROMANCIERS DU XIX^È SIÈCLE

La littérature française foisonne en visages de la femme déçue. Toute une part du 19^È siècle a été traversée d'un sentiment désolé qui condamne la vie à se replier sur elle-même et à ne pas se dépasser. Romanciers et poètes répètent souvent que les jeunes se trouvent dans un désert, inconnus des autres. Flaubert se plaint de l'éternel malentendu des âmes. Selon lui, l'unisson est rare dans la vie, il y a peu de temps où les deux cœurs qui s'aiment ont chanté d'accord. Mme Bovary de Flaubert est l'un des romans les plus importants et les plus connus qui relatent l'histoire du déchantement et de l'inassouvissement d'une femme qui vit en rêves roses, en d'autres termes, qui confond le rêve avec la réalité.

Elle croit qu'elle pourra trouver ou réaliser dans la vie, ce qu'elle a lu dans les livres romantiques et ce qu'elle a rêvé; le bonheur, le luxe, la passion amoureuse, le prince charmant dans les contes, une vie active dans la grande ville et aussi la volupté. Mais lorsqu'elle se heurte aux réalités douloureuses, elle perd tous ses rêves, tous ses espoirs, elle se trompe d'abord dans ses attentes, concernant le mariage son mari, puis la vie réelle et enfin ses amants qui l'abandonnent elle devient victime de ses rêves impossibles à réaliser, de son destin, de son éducation insuffisante et trop superficielle et en plus de son narcissisme. Elle se voit supérieure aux autres personnes.

Emma se croit autre que ce qu'elle est en réalité. À la fin du roman, le brusque retour de la jeune femme à la réalité, à sa vie routine, sa prise de conscience des réalités la déçoit, cette déception la conduit au suicide et à la mort.

“Le titre du roman contient d'ailleurs toute la portée de l'oeuvre: en effet, le destin d'Emma est de ne pouvoir échapper à un nom, c'est-à-dire, à son mariage et à sa condition sociale. D'emblée, elle est prisonnière, vouée à occuper une place déterminée dans une structure préexistante. Ainsi, alors que le lecteur attend le personnage féminin éponyme, le roman le met tout d'abord en présence d'un pauvre garçon, ridiculisé par ses camarades de collège, qui tournent en dérision le nom inintelligible qu'il a bredouillé. “Charbovary” est le premier avatar du nom. La scène inaugurale du roman opère donc un double décalage par rapport au titre: Bovary est d'abord une identité masculine et celle-ci, appropriée et déformée par les autres, se constitue avec peine.”¹

La tragédie d'Emma sera d'endosser à son tour ce nom ridicule, porté par un pauvre homme.

En effet, de même que le premier chapitre est consacré à Charles, les derniers portent également sur lui: la vie de l'héroïne est donc à l'intérieur de la structure romanesque, enchassée dans une autre destinée. Telle est la teneur fondamentale de la tragédie d'Emma: elle est condamnée à être Mme. Bovary. L'habile Rodolphe, amant d'Emma, saura

¹ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.695.

exploiter une telle situation dans ses propres séductions: "Mme Bovary!.. Eh! Tout le monde vous appelle comme cela. Ce n'est pas votre nom, d'ailleurs; c'est le nom d'un autre." (II.9.)

À une époque où l'identité de la femme ne peut se constituer de manière autonome, c'est-à-dire autrement que par le mariage. Emma n'avait d'ailleurs pas le choix. Le sort de la femme est inféodé à celui de l'homme, singulièrement dans le contexte étriqué de la vie provinciale.

Alors que ses rêves d'adolescence, nourris de lectures romanesques, lui avaient fait espérer une vie aussi passionnante et unique que celle qu'on trouve dans les livres, elle fait l'expérience de la réalité, c'est-à-dire, de la déception et de la répétition: le réel déjoue les mirages de la fiction. Emma, en devenant Mme Bovary, c'est-à-dire épousant un homme simple devient une femme ordinaire qui mène une vie routine comme les autres femmes provinciales qu'elle méprise. Ses jours passent mornes, monotones et sur le même ton. Dans "Mme Bovary", même une porte, un mur peut résumer l'horreur d'une destinée: "Toute l'amertume de l'existence lui semblait servie par son assiette." D'une part, Emma est très complexe et compliquée contrairement à son mari extrêmement simple, facile à comprendre.

Elle est rêveuse, romanesque, inconstante et incohérente de l'autre.

"L'incohérence de l'héroïne est démontrée par cette phrase suivante: Elle souhaitait à la fois mourir et habiter Paris", Balzac écrit-il à propos de Mme Bovary."²

Elle est désireuse, sensuelle et passionnée. Toutes ces qualités qu'elle possède, celles qu'elle veut posséder ou croit qu'elle en a eues, seront la malchance, le malheur, l'infortune d'Emma, sources de ses souffrances, de ses désillusions, de ses angoisses oppressantes, de sa cruauté et de son indifférence envers sa famille. D'ailleurs, elle ne peut pas distinguer le réel de l'imaginaire, le vrai du faux.

Dans Mme Bovary, il ne faut pas oublier le rôle prépondérant de la fatalité sur l'héroïne. "C'est la faute de la fatalité! Dit son mari avant sa mort (III.1) Madame Bovary démontre l'impossibilité d'échapper à la réalité, la tragédie de l'impossible ascension. Le désordre et le désarroi ne manquent pas dans la vie d'Emma". Comme Mme. de Mortsauf dans le "Lys dans la Vallée, elle est une femme infortunée, victime de son destin, déçue dans la vie tantôt par son mari tantôt par ses amants. Elle se révolte contre son sort, c'est-à-dire qu'elle veut le changer complètement, proprement dit, à l'instar de Mme d'Aiglemont dans la "Femme de Trente Ans" de Balzac. Quant à Mme. de Mortsauf, l'héroïne du Lys dans la Vallée, elle se résigne à son destin, elle ne se révolte qu'au moment de la crise nerveuse et par l'effet des fleurs qui l'enivrent mais contrairement à Mme Bovary, et à Mme. d'Aiglemont, elle accepte son destin et meurt vertueuse, attachée à sa religion.

² Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.691.

“Jeanne, l’héroïne d’ “Une Vie” de Maupassant, née des caprices inconséquents d’un songe, est déçue d’abord par son mari et puis son fils. Mariée à un rustre à peine sortie du couvent, violée le soir de ses épousailles, elle découvre malgré tout et furtivement les joies de la chair pendant un bref voyage de noce. A peine rentrée au pays, Jeanne est aussitôt trahie par son goujat d’époux, qui lui préfère sa soeur de lait. Elle en concevra une aversion définitive, un dégoût pour les choses du sexe. Plus tard, elle se réfugie avec fanatisme dans la maternité, qui est selon elle, la seule voie du salut, de la consolation, de la compensation.

Mais son fils la délaissera à son tour, et lui volera jusqu’à ses dernières économies. Jeanne qui est vraiment très malchanceuse et infortunée, se refuse obstinément à faire le deuil de ses illusions perdues et demeure seule, en proie à un désolant sentiment d’incompréhension.”³ Ses désillusions et ses désespoirs n’affaiblissent ou n’annihilent en aucune façon son attachement; sa croyance à la vie, en Dieu et son résignation à son destin, tandis qu’Emma refuse de se soumettre à sa destinée et que toutes ses déceptions finissent par la conduire à la suicide, à la mort.

Dans le Lys dans la Vallée, l’héroïne perd un instant sa croyance en religion, à la nécessité, à la grandeur de la vertu.

Le déséquilibre et la lutte intérieure sont substitués à la paix, à la sérénité, en rendant son dernier soupir.

De même, Zola a étudié la déception des femmes qui mènent leur vie dans des différentes conditions. Il accentue, dans la Curée et surtout dans “Nana”, la recherche du bonheur, de l’amour chez les femmes. D’ailleurs, l’échec de cette recherche cause, chez elles, la déception, le désespoir, l’ennui, la folie et les troubles névrotiques, hystériques.

Violée par un homme grossier à peine sortie du couvent où elle a été élevée, Renée de la Curée doit épouser un homme rusé et avide qui est à la poursuite de la fortune et de l’argent. C’est-à-dire, déjà, le jeu de la Fatalité se découvre dans sa vie. Dès ce moment, la vie de la jeune fille est au propre sens, changée au point qu’elle ne peut plus faire le retour à son passé, à son enfance pure.

Pour sauver l’honneur de son père et d’elle-même, victime de son destin, la jeune femme qui perd sa pureté, elle accepte le mariage et le contrat de mariage. Ce n’était point le mariage d’amour dans ses illusions, mais celui d’obligation, de la nécessité pour Renée, quant à son mari, Saccard, il considérait ce mariage comme celui d’intérêt, le seul moyen de se tirer de ses difficultés matérielles. N’ayant pas eu d’affection maternelle dans son enfance, elle ne peut pas être heureuse dans son mariage aussi, satisfaire ses désirs inassouvis et exacerbés. Elle aspire à une vie luxueuse pleine de richesse, au bonheur, à l’amour et à la sensualité.

Pourtant, elle a du mal à s’adapter tout à fait à cette vie majestueuse, luxueuse, moralement corrompue. Elle est devenue de plus en plus déséquilibrée et Renée ne pense à

³ Magazine littéraire.2000 Ans de Chagrin d’amour, p.33.

combler le vide, lacune dans sa vie que par le recours au luxe et à la passion amoureuse. Il est possible de comprendre partiellement les raisons de l'orientation vers l'inceste, la relation incestueuse avec son beau-fils. D'autre part, elle trouve chez lui ce qu'elle n'a pas pu trouver dans son mariage; la volupté, l'amour-passion et le bonheur éphémère. Mais l'inceste même ne suffit pas de débarrasser la jeune femme de l'ennui, de la solitude, de la tristesse, de l'hystérie, au contraire, elle sombre davantage dans la mélancolie, dans l'angoisse et la douleur, parce qu'elle a été trompée, abandonnée à la fois par son mari et par son amant qui est en même temps son beau-fils.

Non seulement tous ces derniers profitent de son argent, mais également de son corps. C'est pour cela que'elle éprouve de la répugnance, de l'horreur pour eux et aussi pour elle-même et son corps mis à nu, souillé. Renée se sent méprisée, désespérée, usée et jetée devant les hommes affamés comme un morceau de viande, comme une curée rongée, déchiquetée par les vautours. Voici un tableau de la femme déçue, dupée, trompée par le mari, l'amant-fils et par tous.

Zola a mis en relief, dans "Nana" aussi, une femme déçue par la vie, victime de la fatalité, de son destin, usée par les hommes.

Elle aussi ne peut pas trouver l'amour, à vrai dire le vrai amour, le bonheur dans sa vie. Cette prostituée n'arrive à obtenir que les plaisirs charnels dans ses relations. Tout cela lui donne beaucoup plus de souffrance, de tristesse, de douleur, de désespoir et d'angoisse. Elle doit se lutter en personne contre les difficultés de la vie. Mais seule, elle est vaincue, elle perd le combat de la vie et meurt épuisée, isolée, malheureuse, désespérée dans la misère, en proie aux maladies contagieuses.

"Au XVII. siècle La princesse de Clèves de Mme de la Fayette est un autre personnage féminin, promis aux malheurs de l'amour. Son premier chagrin était de se laisser marier à un homme d'une grande noblesse de sentiments et d'une parfaite élégance de manières, mais pour qui elle ne ressentait que de l'estime et de la reconnaissance. Elle n'éprouvait point d'amour pour son mari.

Plus tard, elle tombe éperdument amoureuse du duc de Nemours qui la poursuivra en vain de ses ardeur. Car, la vertu de la princesse est implacable. Comme elle confie à son mari ses coupables penchants, il meurt de la jalousie. Sa mort a créé chez elle le remords. Quant au Duc, il finira par oublier sa bien-aimée, emportée à jamais dans le flot ingrat du souvenir. Ni son mari ni l'homme dont elle est amoureuse ne peuvent la rendre heureuse. Comble de remords, de tristesse, elle se laisse entraîner dans un vide affreux, pire que la mort."⁴

Les traits communs des femmes que nous avons analysé jusqu'ici, sont leur déception, leur désillusion, causée par les mariages ou par les adultères.

⁴ Magazine littéraire. 2000 Ans de Chagrin d'amour. P.33.

Autrement dit; elles perdent leurs attentes, leurs espoirs, leurs illusions dans la vie épineuse. Ces femmes déçues ont recours à l'adultère, à l'inceste ou se réfugient dans la maternité en se contentant d'un amour platonique ou suicident.

Chez Balzac, les femmes qui ne peuvent pas trouver ce qu'elles attendent de leurs mariages peuvent s'orienter vers l'adultère, les relations incestueuses mais elles ne pensent pas au suicide. A cette idée elles préfèrent, la plupart du temps, l'isolement ou la maternité. Les enfants deviennent pour elles un refuge, une source de consolation. Elles cherchent à combler le vide, le sentiment de frustration, en elles-mêmes, par le recours à la maternité.

Mais évidemment ce n'est d'autre qu'une illusion, le refoulement des idées, des désirs qu'on ne peut ou ne veut pas extérioriser et satisfaire. Leurs désirs exacerbés se révoltent contre elles, contre raison et le bon sens. Ce combat, cette lutte entre la chair révoltée et la vertu due à l'attachement au religion leur ronge le coeur et l'âme, provoque, chez elles, de l'angoisse, de la souffrance, de la douleur, du remords, de l'épuisement, de la lassitude. Tout cela les conduit à la mort, au malheur, à une fin tragique à l'exemple de l'héroïne du "Lys dans la Vallée que je me suis proposée d'étudier comme sujet de thèse.

1.2 LES FEMMES DÉÇUES DANS LES OEUVRES DE BALZAC

Dans la Comédie Humaine, on constate en grande abondance la déception, les désillusions des femmes dans leurs mariages, dans leurs familles ou dans leurs relations amoureuses et de là se révèle un des meilleurs écrivains qui connaissent, expliquent et mettent en évidence dans ses oeuvres la tristesse, l'angoisse, les déceptions, le malheur et la faiblesse de la femme en même temps qu'il accentue chez elles les désirs, les goûts, la soif d'amour et de volupté qu'on a omis de considérer, de mentionner directement jusqu'à ce temps-là.

Balzac a analysé toutes sortes de problèmes de la femme, non seulement dans la "Femme de Trente ans, mais aussi dans l'Etude de la Femme". En d'autres termes; "outre des romans de grande ampleur comme "la Femme de Trente ans", l'expression "étude de femme" désigne en effet une importante série de textes balzaciens de la même époque qui placent au premier plan des personnages féminins et la problématique de l'amour, du mariage et de la famille. Il a pris la femme pour objet d'étude au double sens d'examen clinique et de travail pictural en analysant des cas et des situations typiques relevant des catégories systématisées dans la "Physiologie du mariage où se trouvent à la fois la "femme tentée, la femme de coeur, la femme adultère, la femme abandonnée, la femme vertueuse et la femme seule."A travers l'Etude de la Femme, la Femme de Trente Ans, la Paix du ménage, Scènes de la vie privée et surtout le Lys dans la vallée ,Balzac se fait l'interprète des femmes malheureuses en ménage avec une perspicacité, une tendresse et une intelligence qui pourraient leur faire dire à Mme de Mortsauif s'adressant à Félix de Vandenesse: Vous avez lu dans mon âme"⁵ Dans l'Etude de Femme, Balzac a

⁵ Postface d'Agnès Desarthe, Le Lys dans la Vallée, Edition du Seuil, 1992. P.446

décrit le portrait d'une jeune femme élevée dans l'esprit de la Restauration et obsédée par la religion du devoir. Il retrace les mystères d'un cœur secrètement flatté, incertaine naissance d'un sentiment, c'est-à-dire, de l'amour et sa rapide désillusion.

C'est la marquise de Listomère connue pour son exemplaire honnêteté: Quant au sujet de cette histoire, après avoir fait la connaissance de Rastignac lors d'une réception, elle reçoit de celui-ci une lettre d'amour qui la trouble profondément, en dépit de son inflexible vertu. Peu après, Rastignac pour qui elle éprouve un amour se rend chez elle et lui présente ses excuses.

Elle a appris, du jeune homme, que la lettre n'était d'autre qu'un simple billet d'hommages et qu'elle ne lui était pas d'ailleurs destinée. Elle croit d'abord à un stratagème masquant une authentique déclaration. L'ambiguïté dissipée, la marquise qui est dépitée et déçue se cloître chez elle. On y exprime la déception d'une femme vertueuse, due au mal entendu, son chagrin d'amour et sa solitude".⁶

Chez Balzac, on montre aussi la femme comme un être exploité, humilié, dominé ou abandonné par l'homme. Autrement dit, elle est victime de l'amant ou du mari comme dans "un double famille". Par exemple, Mme de Langeais, Mme de Beauséant, Anastasie de Restaud et sa soeur Delphine de Nucingen sont toutes abandonnées et déçues par les hommes. Comme Mme de Mortsauf dans le Lys dans la Vallée. Mlle Grandet et Victorine n'y échappent pas aussi. Ces jeunes filles sont désillusionnées par ceux qu'elles aiment.

D'autre part, il met en scène les femmes indulgentes pour les erreurs de leur mari et l'habile et piquant stratagème des femmes. Par exemple; Mme de Solanges qui est une femme vertueuse utilise une subterfuge, une ruse habile, c'est-à-dire les armes de la séduction pour sauver la morale et la propriété.

Madame Firmiani traite de la coquetterie de la femme comme masque d'un amour profond. Dans ce récit, Balzac trace en son héroïne le portrait de "tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'humanité.

Dans le "Message", il est question d'une femme adultère mais d'une grande noblesse d'âme. La délicatesse de ses sentiments en fait "une de ces chères créature d'amour et de dévouement si rares semées sur cette terre. Noble, digne, elle est l'image de la douleur contenue qui l'étiole".

Dans la Grenadière, il offre le tableau d'une agonie. Femme adultère et malheureuse, Lady Brandon, l'héroïne de la Grenadière, illustre le dévouement absolu de la mère. Pâle, abattue, elle forme l'image du sublime, de la grandeur d'âme. Le récit privilégie la scène de sa mort. À la manière de Mme de Beauséant, elle est abandonnée après la faute.

"Mme. de Beauséant qui est l'héroïne de "La Femme abandonnée" est une autre figure, illustration du malheur. Claire de Beauséant semble victime du mariage et de l'amour. Mal mariée, elle est abandonnée aussi par son amant. Ajuda-Pinto, quitte Paris et elle rencontre plus tard le jeune Gaston de Nueil. Après neuf années de parfait bonheur arrive une fois de

⁶ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.685.

plus le temps de la séparation. Son amant épouse une femme insignifiante. Vite déçu, il veut revenir à Claire de Beuséant, qui le refuse... C'est pourquoi il se tue Fragile, digne, innocente malgré son adultère, elle s'impose comme figure angélique, belle de visage et d'âme. Elle est punie pour avoir voulu vivre et aimer. Elle devient victime de son siècle et des hommes. Mme de Beuséant illustre une femme abandonnée qui a quelque chose d'imposant et de sacré. Malgré tout elle garde l'innocence assise sur les débris de toutes les vertus mortes.

A ce drame de l'abandon fait écho celui de l'adultère dans "Honorine".

Ce court roman aborde l'incompatibilité physique entre Honorine et son mari comme dans la "Femme de trente ans". Honorine n'a pu trouver l'harmonie et le plaisir qu'avec son amant. Elle doit quitter son mari parce qu'elle a été abandonnée enceinte par son amant.

Balzac met en scène l'impossibilité de l'amour total, vécue par une victime féminine à la fois pudique et ombrée de mystère. Son nom même la désigne comme femme loyale, qui se refuse au mensonge.⁷

Noble, fière, émouvante, elle meurt de la violence faite à son coeur comme à son corps". Le désespoir et la déception entourent la vie d'Honorine comme celle des autres héroïnes balzaciennes, et la conduit même à la mort.

"Dans les "Maranas", Balzac met au premier plan une mal mariée qui va jusqu'au meurtre, pour l'honneur.

C'est par l'effet d'une tragique ironie du destin, par la volonté de sa mère que Juana, fille de Marana, se trouve victime des hommes.

Plus que la pureté, les souffrances de la femme font oeuvre de rédemption: "Mourez en paix, ma mère, j'ai souffert pour vous toutes".⁸

Dans la "Duchesse de Langeais", il s'agit de même d'un tableau de la femme déçue par son grossier mari, menacée de la marquer au front d'une croix pour avoir refusé de se donner au général de Montriveau qui s'est épris d'elle. Autrement dit, elle fait languir, attendre son soupirant, le général. Exaspéré, il la fait enlever au sortir d'un bal, la sequestre. Il veut punir la jeune femme de sa coquetterie. Il la libère cependant sans mettre sa menace en exécution. Elle se met alors à l'aimer et se compromet aux yeux du monde, mais cette fois aussi il la refuse.

L'attitude froide et indifférente du général la fait tomber dans le désespoir et la conduit à l'isolement et aussi à la solitude. C'est pourquoi, désespérée, elle se réfugie dans un couvert. Montriveau la retrouve mais elle n'est plus qu'une morte.

La Duchesse de Langeais est aussi une mal mariée, c'est-à-dire qu'elle est malheureuse dans son mariage. Elle ne peut pas trouver ce qu'elle a cherché, le bonheur ou l'amour. De ce point de vue elle est déçue et maltraitée par son mari vulgaire. Néanmoins elle ne répond

⁷ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère.P.686

⁸ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.686.

pas d'abord à l'amour d'un général qui l'aime. Elle reste fidèle à son mari. Puis, malgré son inébranlable vertu, son amour grandissant pour ce général qui tombe amoureux d'elle, lui apporte non pas le bonheur mais le malheur, la tristesse, les mêmes désillusions, le désespoir et enfin la mort.

“La Duchesse de Langeais nous présente, comme on en a déjà parlé, la déception amoureuse d'une noble femme saisie par la passion.

Elle se sent métamorphosée par cette passion qui survient dans sa vie. Elle ne peut plus même se reconnaître.

Femme d'exception, la duchesse incarne au plus haut point l'orgueil de sa caste tout en s'élevant au-dessus d'elle par ses attitudes sublimes, sa grandeur d'âme et son renoncement.”⁹

“La passion amoureuse détermine les comportements de Mme de Beauséant, d'Anastasie et en partie, de Delphine, Mme de Langeais n'y échappe pas.”¹⁰

Dans l'Histoire des Treize, composée de “Ferragus, de la Duchesse de Langeais et de la “Fille aux yeux d'or”, Balzac a exposé le destin des principaux personnages féminins, à la vue du lecteur, tous les personnages protégés ou prisonniers mourant d'un amour passionnel. Toutes ces femmes fascinantes sont victimes de la misogynie d'hommes toujours prêts à les trouver coupables et à les juger. Les dandys les considèrent comme criminelles, tandis qu'elles flattent leur goût de la volupté et les préservent de ce piège, qui est nommé “amour”.

Les femmes sont exploitées, désirées, dominées et en fin de compte méprisées, soit dans leur famille, dans leur mariage, soit dans leur relation amoureuse.

Ou abandonnées, elles demeurent seules, solitaires, isolées bon gré mal gré dans la vie, ou vivant dans des conditions piteuses et misérables, elles meurent du chagrin d'amour, de la jalousie, de la souffrance due aux erreurs commises par les hommes, par les enfants, par les parents ou à leurs propres fautes telles que les adultères ou bien, déçues par leurs maris et puis encore par leurs amants du coeur, du corps, certaines peuvent se consacrer aux enfants, leur vouent un culte.

Le destin, c'est-à-dire la fatalité joue un rôle prépondérant sur les personnages féminins, qui en sont victimes. La fin tragique des héroïnes est sujettée au destin.

Balzac traite également du problème de l'insatisfaction, des femmes insatisfaites. Elles peuvent être prises sous le triple feu d'un amour insatisfait que le désir exacerbé retourne en haine, d'un amour conjugal perverti par la jalousie et d'un amour paternel.

“Quant à Eugénie Grandet, la deuxième et la plus importante des scènes de la vie de province mêle inextricablement l'histoire d'un destin de femme au XIX^e siècle et la description d'une monomanie. On y met en relief un monde déshumanisé, étouffant et un

⁹ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.897.

¹⁰ Le Père Goriot. Balzac. Le texte et contexte. Magnard. P.522.

décor sans vie, sans âme, où les personnages féminins n'ont d'autre avenir que celui de la répétition et de l'échec

Le père Grandet tyrannise, de son avarice, sa famille; c'est-à-dire sa femme et sa fille, Eugénie, riche héritière, se montre soumise au despotisme paternel, jusqu'au jour où son amour naissant pour son cousin Charles en fait une jeune femme à la volonté opiniâtre qui aide le jeune homme à sortir du malheur¹¹”.

“Eugénie est séduite par la beauté et les manières raffinées du dandy sa présence illumine la vie de la fille recluse. Mais le père Grandet décourage les espoirs de sa fille qui tombe amoureuse de lui. Charles lui offre un coffret ayant appartenu à sa mère. Il pourra ainsi partir aux Indes pour faire fortune et l'épouser à son retour”¹²

Eugénie fonde tout sur la parole donnée, les fiançailles privées et sur l'échange des cadeaux à forte valeur sentimentale. Elle ne cesse de penser à ce voyageur volage comme son père se consacre exclusivement à faire fructifier son capital. Comme son père avare, elle est une monomane. Autrement dit; dans l'amour d'Eugénie, on décèle un rapport d'identité au père.

En effet elle va se transformer en une sorte d'avare de l'amour, et l'amour s'avère en elle un investissement passionnel. Dans ce roman, on peut accorder au mot “passion” qui naît à l'amour, un sens seligieux, car Eugénie, convertie aux vertus de l'amour, voue un véritable culte à Charles mais elle l'attend en vain et finira sa vie intensément riche et solitaire.

A la fin du roman, elle reste seule et abandonnée, douce et désespérée, semblable à la jeune fille du début, nimbée de malheur, figée par le temps.

Murée dans son attente, cantonnée dans sa maison, l'héroïne gère son existence avec parcimonie. Elle est condamnée à la stérilité par la trahison de l'être aimé et elle ne peut plus vivre que sur les pauvres souvenirs d'un passé constitué de promesses inaccomplies. La fiancée solitaire se condamne à la solitude définitive.

“En fait, Balzac met d'abord en scène une jeune fille aliénée, sans possibilité d'agir, condamnée à vivre sur le mode du fantasme, un être qui est tyrannisé et méprisé, à côté d'une père, tyran domestique qui traite les êtres comme des choses, et qui se montre avare et redoutable spéculateur.”¹³

Eugénie devient victime de son père et de l'homme dont elle tombe amoureuse. Seules les absences du maître absolu du foyer offrent quelque répit et procurent aux femmes, à Eugénie et à sa mère, ces victimes résignées, l'occasion de vivre un peu. Mais tout de même Eugénie est la plus traquée de tous, car elle se trouve au centre de convergence des trois regards. Même sequestrée, elle subit le regard de son père, qui se cache pour l'observer.

¹¹ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère.P.691

¹²Ibid.P.690

¹³ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. Pp.690-691.

“Ses largesses réparent les méfaits de l’avarice paternelle. Elle n’est plus qu’une ombre, qui, malgré la transgression représentée par la charité, accepte la loi du père disparu, non par soumission, mais par indifférence, dans le désert de l’habitude.

Elle rejoint ainsi d’autres héroïnes balzaciennees vouées à l’effacement dans la fidélité, leur passion déçue ou meurtrie en fait des religieuses, des nonnes apaisées mais sans espoir, telles Mme. de Beauséant dans “le Père Goriot” et la “Femme abandonnée”, Mme. de la Chanterie dans “l’Envers de l’histoire contemporaine”, Antoinette de Navarreins dans la “Duchesse de Langeais”, Laurence de Cinq-Cygne dans “Une Ténébreuse affaire” ou Mme de Mortsauf dans le “Lys dans la Vallée.”¹⁴

Toutes ces femmes ne connaissent aucune des félicités de la vie. Elles ne connaissent des plaisirs de l’amour que ce que leurs rêves nocturnes et solitaires leur donnent; telles que “morale, honneur, vertu. Même si leurs corps demeurent le plus souvent, inertes, elles savent admirablement brûler leurs âmes et leurs vies, et éprouver profondément un grand amour, mais platonique. En d’autres termes, elles préfèrent les amours mystiques au plaisir du corps. Elles se contentent de nourrir dans leur amour non pas le corps mais l’âme et le coeur.

Quand elles ne peuvent pas trouver ce qu’elles cherchent; l’amour, le bonheur, dans le mariage, elles se réfugient dans la maternité; en d’autres termes elles ne se gardent en aucune façon, de se sacrifier volontairement à leurs enfants et de renoncer à leur propre bonheur, à leur amour pour assurer le bonheur de leurs enfants, ou elles cherchent le bonheur dans l’adultère.

La plupart de ces femmes n’arrivent à le trouver ni dans le mariage ni dans l’adultère.

Les premières cherchent à satisfaire, à rassasier les aspirations de l’âme et du coeur et à combler le vide dans leur vie en s’occupant des enfants, en prenant soin d’eux: “Trop lucide et soucieuse de sa santé, Renée renonce sciemment à l’amour elle ne le vivra qu’à travers les aventures de Louise, son amie. Elle épouse un homme pour qui elle éprouve une calme amitié et s’épanouit fièvreusement dans la maternité. “Enfanter, ce n’est rien, écrit-elle à Louise, mais nourrir, c’est enfanter à toute heure. Oh! Louise, il n’y a pas de caresses d’amant qui puissent valoir celles de ces petites mains roses qui se promènent si doucement, et cherchent à s’accrocher à la vie..

La maternité apparaît pour elle et pour les femmes qui partagent le même destin comme un doux refuge, un amour sans partage, la seule voie du salut.”¹⁵

C’est grâce à leurs enfants que les femmes tentent d’oublier leurs souffrances, leurs angoisses, leurs désillusions dans le mariage. L’enfant est l’unique passion, la plus grande source de consolation des femmes.

Mais même ceux-ci ne parviennent pas à débarrasser, les femmes qui perdent leurs espoirs, leurs illusions, de la situation douloureuse dans laquelle elles se trouvent. Car, elles

¹⁴ Ibid. P.693.

¹⁵ Magazine littéraire. 2000 Ans de Chagrin d’amour. P.33.

ont besoin d'être aimées autant que d'aimer. D'autre part, elles sont également assoiffées d'amour maternel et de tendresse depuis leur enfance. C'est pourquoi, ces femmes sont toutes pleines de dévouement, d'affection et d'attachement pour leurs enfants, par rapport aux autres qui s'adressent à l'adultère. En vérité à cet égard, il est hors de doute que la femme vertueuse est supérieure et plus habile que l'autre. Par exemple; "La petite soeur de la Princesse de Clèves de Mme de la Fayette s'incarne deux siècles plus tard en la personne de Mme de Mortsauf, l'héroïne du "Lys dans la Vallée.

Plus fragile que son aînée, Henriette de Mortsauf est dévouée à un mari qui ne possède point les qualités admirables du Prince de Clèves.

M.de Mortsauf est acariâtre, hypocondriaque, vieillard avant l'heure et tyran domestique. Il n'a donné à sa femme que deux enfants à la santé vacillante. Malgré tout, avide de reconnaissance, vertueuse au-delà du raisonnable, Henriette se sacrifie sans mot dire à son exigeante famille."¹⁶

Elle ne connaît pas l'affection et le bonheur dans son mariage comme dans sa famille. Elle mène une vie paisible, monotone, sans amour. Elle ne peut supporter les douleurs infligées par son mari et une telle vie, qu'en se résignant complètement aux devoirs du mariage et en se donnant à s'occuper de leurs enfants malades et fragiles. Autrement dit; elles se consolent par la maternité et elle arrive à compenser le sentiment de frustration et la carence affective par le jeu du faux bonheur. Elle s'efforce de refouler de réprimer sa colère, ses douleurs, ses larmes, son angoisse devant les horribles scènes faites souvent sans aucune raison, sans motif, par son mari. Elle ne peut pas extérioriser ses sentiments en paroles, mais en larmes secrètes, avant qu'elle ne rencontre le jeune homme.

Dans cette existence dépourvue d'avenir, surgit soudain Félix de Vandenesse, un adolescent mal dégrossi, assoiffé de chaleur maternelle.

Pour Henriette commence encore une intenable souffrance aussi. A ce jeune homme, elle se donne en rêve, mais seulement en rêve. Elle subit ce qu'elle "le plus redouté"; Félix s'en ira goûter aux plaisirs de la chair avec une autre, car comme chacun sait, la maman et la putain sont rarement conciliables." Ainsi est-elle désappointée, déçue non seulement dans son mariage mais également dans sa relation platonique.

"Comme la Princesse de Clèves, Henriette avait un jour confessé à son amant imaginaire; à celui de coeur: "Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux il aurait eu des succès, peut-être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie. Je suis jalouse." Le Lys dans la Vallée. P.92. Et Henriette meurt bel et bien de jalousie, non sans avoir avoué à Félix, dans une sublime lettre d'adieu, les atroces tiraillements de sa chair: "Que doivent être les plaisirs?

Nos regards échangés, les respectueux baisers que vous mettiez sur mes mains, mon bras posé sur le vôtre, votre voix dans ses tons de tendresse, enfin les moindres choses me

¹⁶ Magazine littéraire.2000 Ans de Chagrin d'amour. P.33.

remuaient si violemment que presque toujours, il se répondait un nuage sur mes yeux: le bruit des sens révoltés remplissait alors mon oreille”. Le Lys dans la Vallée. P.312

En un sens, l’amour est devenu source de souffrances pour elle et c’est aussi dans le cas de Mme de Mortsauf que s’est mise en relief et justifiée la puissance meurtrière de l’amour.

“Dans les autres romans de Balzac, comme dans le “Lys” les hommes n’ont aucun égard pour la sensibilité des femmes. Par la volonté de leurs parents, elles passent de l’état de vierges ignorantes à celui d’esclaves résignées.

Incomprises d’âme et de chair, elles doivent subir les assauts d’un mari qui n’a pas su les éveiller aux raffinements du plaisir.

Comme on a déjà dit, elles se consolent de cette frustration en dirigeant les domestiques, en soignant les enfants ou en s’étourdissant dans les futilités de la vie mondaine. A part cette floppée de femmes trop honnêtes, mais désappointées il s’agit également des femmes déçues qui ont recours à l’adultère; ce qui ne leur donne pas; le bonheur, la tendresse, la paix intérieure et l’amour”.¹⁷

Nous avons cité, à maintes reprises, dans les chapitres précédents, le nom de l’héroïne de “Femme de Trente ans”: Mme d’Aglemont est la meilleure illustration de la femme déçue dans son mariage d’amour et dans ses adultères. En d’autres termes; la déception féminine est étudiée et traitée par l’auteur sous tous les aspects.

D’ailleurs, la littérature romanesque du XIX^e siècle où Balzac, lui-même a vécu, abonde en visages de la femme désenchantée, meurtrie dans les désillusions de la vie conjugale ou de la relation amoureuse.

Dans la “Femme de Trente Ans”, Mme. d’Aiglemont évoque l’échec de la recherche du bonheur et de l’amour, comme l’héroïne de Flaubert dans Mme. Bovary. D’autre part, non seulement elle éprouve de la déception sentimentale dans son mariage mais en plus de la déception charnelle. Elle a été déçue par la grossièreté, l’impuissance, la médiocrité et l’insuffisance intellectuelle de son mari. D’autre part, Mme. d’Aiglemont et son mari ont des natures différentes. Cette opposition entre les deux natures s’associant à l’incompatibilité physique provoque en elle une profonde désillusion et le désespoir. Tout cela l’enfonce dans la mélancolie, dans la tristesse et dans l’angoisse. Ainsi, incomprise d’âme par son mari, elle tente de trouver l’amour et le bonheur dans les autres bras. De ses adultères aussi naissent ses enfants naturels qui font auteur du malheur de leur mère. Mme d’Aiglemont est punie par ses enfants de ses péchés et de l’injustice dans ses comportements envers eux. Elle ne donne pas d’affection et de tendresse maternelle à ses enfants du devoir, nés de son mariage, mais au contraire elle en prodigue à ses enfants nés des adultères. Les enfants adultérins deviennent malheureux autant que les enfants légitimes. Ils ont tous souffert à cause de leur mère coupable. C’est-à-dire, ils étaient victimes des fautes commises par Mme d’Aiglemont. Mais en revanche soit ses enfants

¹⁷ Henry Troyat de l’Académie française, Balzac. Grandes Biographies Flammarion. P.145.

adultérins soit ses enfants légitimes, n'ont pas cessé de causer de chagrin, de souffrance et d'angoisse jusqu'au moment où elle rend son dernier soupir.

“Mal mariée à un butor, Julie illustre les thèses de la Physiologie du mariage. Tout le roman, dévoué à la cause des femmes, l'érige en héroïne amoureuse et malheureuse, même s'il condamne la mère, coupable avant tout, de préférer l'enfant de l'amour à celui du devoir. L'opposition tragique entre ceux-ci, la rivalité entre la mère et la fille dramatisent exemplairement le malheur de la féminité, l'avatar féminin Hélène, fille légitime de Mme. d'Aiglemont, jalouse des amours de sa mère ne peut trouver d'accomplissement que dans la marginalité, exaltée dans le type du hors-la-loi, le fascinant Victor:

Balzac veut montrer que au long de ce roman, la société l'emporte, punissant les femmes au nom de son implacable morale, plus forte que les emportements du coeur.”¹⁸

1.3 L'AMOUR DU JEUNE BALZAC POUR LES FEMMES MÛRES

Pourquoi Balzac éprouve-t-il en général de l'amour pour les femmes plus âgées que lui? Pour en comprendre les raisons, on doit prendre en considération l'enfance de l'auteur, car il fait vivre aux personnages dans ses romans la même enfance que lui-même.

On voit l'auteur utiliser abondamment ce thème dans ses oeuvres. D'ailleurs, l'amour du jeune homme pour la femme mûre est un thème très balzacien de prédilection. A part la comtesse de Mortsauf et Félix de Vandenesse du “Lys dans la Vallée, cette situation se retrouve plusieurs fois dans la Comédie Humaine, comme “Camille des Touches et Calixte de Béatrix, Mme de Beauséant et Gaston de Nueil de la Femme abandonnée, Mme de Bargeton et Lucien de Rubempré d'Illusions Perdues, Véronique et Tascheron du Curé de village, Delphine de Nucingen et Rastignac du Père Goriot...

Il avait passé une enfance malheureuse et il n'avait pas connu, pendant sa vie, la tendresse maternelle et les caresses de sa mère.

En vérité l'écrivain exagéra un peu rétrospectivement les malheurs de son enfance. Il est vrai que ses parents formaient un couple assez mal assorti. Mme Balzac avait trente-deux ans de moins que son mari. Son fils reprocha à cette femme dure de l'avoir délaissé, mis en nourrice puis en pension. Pourtant, la jeunesse d'Honoré fut égayée par ses deux soeurs qui l'aimaient et stimulée par l'activité débordante autodidacte entreprenante et curieux de tout.

Celle-ci était distante et froide. Il n'osait même approcher de sa mère qui lui préfère son enfant illégitime. Il se sentait seul, incompris; repoussé et humilié par sa famille et surtout par sa mère. Il ne peut combler ce vide, cette frustration de sentiment et satisfaire sa carence affective que chez une femme plus âgée que lui, pleine d'affection maternelle. Balzac confiait à sa soeur que ses deux seuls désirs étaient d'être célèbre et d'être aimé. La première partie de ce programme est loin de se réaliser. Le peu de temps que l'écrivain

¹⁸ Dictionnaire des oeuvres et de la littérature étrangère. P.693.

arrache à son labeur, il le consacre à des entreprises qui font faillite les unes après les autres et qui ne lui laissent que très peu d'heures pour chercher la femme, celle qui sera à la fois riche afin de pouvoir éponger ses dettes, nobles afin de satisfaire ses prétentions sociales et mûre car comme il le fait dire à Mme de Mortsau dans le Lys: "La femme de 50 ans fera tout pour vous et la femme de 20 ans rien." P.214 Mais la seconde, en 1822, s'incarne en Mme. de Berny."¹⁹ Son amour pour Mme de Berny, qui avait quarante-cinq ans, alors que le jeune homme en avait vingt-deux, provenait des bonnes qualités qu'elle possédait et dont sa mère était dépourvue; "Laure de Berny était affectueuse, gracieuse, aimante, aimable, encore séduisante et fraîche comme une jeune fille, séduisante malgré son âge avancé. Elle a formé à la vie son amant qui se mettait à fréquenter le milieu de la bohème et du journalisme. Laure de Berny sacrifie tout à son amant, son mari, ses enfants et sa fortune. Elle reste, sinon la maîtresse, du moins l'amie, la soeur et surtout la mère de Balzac.

Il trouve ainsi en elle une mère tendre et une amante passionnée. "Mme de Berny était d'ailleurs pour lui plus qu'une amie, presque une mère, et même plus qu'on cite ci-dessus. Sans le savoir peut-être, elle est devenue une véritable protectrice tantôt moralement tantôt matériellement."²⁰

C'est grâce à Mme de Berny qu'il apprend l'affection, la tendresse maternelle et qu'il s'aperçoit de sa valeur personnelle et qu'il a eu aussi le respect de soi-même et la confiance en soi, ce que sa famille lui fait perdre.

"Au moins, Mme de Berny l'approuve dans ses convictions et aide le jeune homme à poursuivre son oeuvre. C'est pourquoi, il lui garde une profonde reconnaissance pour l'homme et l'écrivain qu'elle a fait de lui, au long des années, par la douceur, la patience et une maternelle adoration. C'est auprès d'elle qu'il est le plus à l'aise pour travailler. Et ce mérite dépasse, à son avis, tous les autres. Il suffirait presque même de rendre à la Dilecta sa beauté d'antan".²¹

"Elle voyait en lui un surhomme à la fois puéril, tumultueux et génial. Elle croyait que Balzac serait un jour, absolument un écrivain célèbre, elle avait confiance en son génie, en puissance de sa plume. Elle le soutenait de toute sa force à la fois matériellement et moralement.

Honoré n'a connu, au sein de sa famille, que la tristesse, le mépris, l'angoisse, la douleur, la solitude, l'indifférence et la haine. D'autre part, il accusait sa mère des malheurs, des douleurs de ses deux soeurs. En conséquence, il trouvait que sa mère était partiellement responsable de leurs mariages avec les hommes médiocres, l'une de ses filles, trompée et ruinée par Montzaigle, son autre fille, réduite à l'acceptation d'un destin médiocre, le père d'Honoré, courant la gueuse pour échapper à l'ennui et aux criaileries

¹⁹ Itinéraires Littéraires. Introduction au XIX^e. Siècle, Hatier, 1997. P.171.

²⁰ Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac, Grandes Biographies Flammarion, 1995, P.81.

²¹ Ibid. P.150.

des soirées à la maison.” Il considère sa mère comme un coupable, comme l’auteur des tristesses, des malheurs dans sa famille. Pourtant, Mme de Berny a favorisé l’éclosion de l’écrivain de génie, c’est-à-dire; elle a été une protectrice, pour ainsi dire , une source de bonheur et de bonté pour le jeune Honoré”²².

De là se révèle donc la première raison de sa tendance pour les femmes mûres, la mauvaise enfance de l’auteur et l’indifférence de sa mère et même son mépris pour son fils de devoir; Honoré de Balzac, influencent profondément sa vie, laissent des traces irréparables sur son état d’âme, l’orientent vers les femmes plus vieilles que lui, pour trouver la tendresse et la chaleur maternelles et pour combler le sentiment de frustration en lui-même. D’autre part, Balzac purifie Mme de Berny, substituée à la mère. C’est une tentative désespérée d’un homme qui veut se libérer de ses poisons. Comme son personnage dans le “Lys dans la Vallée”, Balzac sait que son immense filialité trompée l’a jeté à vingt-deux ans vers une femme plus âgée que sa propre mère.

Peut-être la conquête de la femme mûre était-elle une sorte de vengeance, le désir de vengeance, de rancune qu’il éprouvait pour sa mère.

Il savait que cette relation l’agacerait peu ou prou. L’attrister et la vexer plairaient sans doute à Honoré.

“Ce qui attise, excite l’indignation de Mme Balzac, c’est d’ailleurs la pensée que son fils soit épris d’une personne plus âgée qu’elle.

Sa mère ne peut pas comprendre comment une grand-mère est capable d’enivrer de ses baisers un jeune homme dans toute la fraîcheur d’une sensualité qui s’éveille. Alors, cette créature déjà flétrie connaît des caresses qui abolissent la barrière des années entre elle et son amant. En vérité, Mme. de Berny elle-même est étonnée de l’engouement d’Honoré et de son propre penchant pour un homme qui pourrait être son fils. Au début de leur liaison, elle s’était montrée maternelle, experte, amusée, voire un peu moqueuse. Mais après quatre ans de rapports constants, elle s’abandonne à la passion qu’il lui inspire par sa fougue et son intelligence. Ainsi commence leur relation et dure par intermittence jusqu’à la mort de Mme de Berny.”²³

Une autre raison de son penchant pour les femmes mûres provient de leur fidélité. Autrement dit; les femmes vieilles étaient, à son avis, plus fidèles, plus attachées à leurs jeunes amants, elles étaient tolérantes, indulgentes par rapport aux jeunes filles. Par exemple; “Mme de Berny est toujours prête à ouvrir ses bras à Honoré. Elle sait les caresses qui l’enivrent, et elle l’aime tellement qu’elle ferme les yeux même aux trahisons, aux infidélités du jeune homme pour ne pas le perdre. Depuis longtemps, elle ne les lui reproche plus et se contente d’être, à cinquante-cinq ans, la plus sûre de ses confidentes et la plus docile de ses partenaires de plaisir. Tout cela l’approche davantage de cette femme mûre. Il idéalise sa “Dilecta” à une étoile qu’il adorait depuis son enfance, à un ange.

²² Ibid 150

²³ Henri Troyat de l’Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarion 1995, P.105.

Mme de Berny se distingue des autres femmes par sa connaissance, son intelligence et son expérience, ce qui la rend séduisante aux yeux de Balzac. "Ces premières aspirations amoureuses du jeune Balzac, sa longue liaison aux sentiments mêlés et complexes, dont un des aspects moraux rappelait forcément, avec les vingt-deux ans de la différence d'âge, n'étaient d'autre que l'attitude d'un enfant devant sa mère et la recherche de l'affection maternelle. Il s'agit de la même situation dans le "Lys dans la Vallée" aussi. Cependant, les situations des "femmes mûres et des "jeunes hommes" de la Comédie Humaine ne sont pas identiques; Comme on a déjà cité, Anaïs de Bargeton-Lucien de Rubempré, Camille des Touches-Calixte, Mme de Beauséant-Gaston ne se peuvent pas comparer. Bien des nuances, des sentiments adventices entrent dans ces diverses attirances, sous l'enseignement de l'amour; on ne peut leur donner la même signification.

Même dans le cas le plus clair, celui du jeune homme, plein de charme et de qualités, qui se montre dans l'éclat de sa première passion, la position de Balzac paraît ambiguë."²⁴ Dans le lys même, il dit que ce sont les plaisirs, subite révélation de la poésie des sens, qui constituent le lien par lequel les jeunes gens s'attachent aux femmes âgées, et il ajoute, d'une façon qui semble un peu sacrilège, "mais ce lien est l'anneau du forçat. Est-ce un inconscient aveu? On remarque pourtant que c'est ici Félix qui juge sa passion pour lady Dudley. Le dernier mot de la Duchesse de Langeais: "Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier amour d'un homme", dit le contraire.

L'enfance de Balzac a une extraordinaire poésie, une richesse psychologique. Comme on en a déjà parlé dans le "Lys dans la Vallée", déshérité de toute affection, n'ayant personne à aimer, Félix se plonge dans les soudaines et longues rêveries, dans le jardin où on le laisse toujours seul, il regarde le firmament bleu, contemple son étoile dans la nuit. Tous ces mouvements montrent le caractère romantique de Félix et sa mélancolie. Avec ce romantisme et son inexpérience aussi, il est hors de doute qu'il attendait depuis son enfance, une personne pleine de douceur et d'affection comme Mme de Mortsau, cherchait la tendresse maternelle et ses caresses et il tentait d'atteindre le bonheur et l'amour dont il est déshérité pendant son enfance. D'ailleurs le jeune homme, malingre et chétif, n'a vu tardivement pousser les rameaux verts de sa virilité qu'après avoir rencontré Mme de Mortsau. Tous ses espoirs, ses attentes et ses rêves ont eu l'occasion de se réaliser, de se concrétiser, au moins, en pensée. Non seulement Balzac les a concrétisés en pensée mais aussi en action. Dans le "Lys dans la Vallée", la tendresse de Mme de Mortsau, son cœur maternel, sa vertu, sa dignité étaient des qualités qui l'ont attiré et engendré l'amour, la passion du jeune homme pour cette femme plus âgée que lui, comme ceux du jeune Honoré pour Mme de Berny, âgée de 45 ans. L'amour remplace au fur et à mesure le sentiment maternel; les désirs si longtemps comprimés du jeune homme se manifestent dans sa vie et désormais, il va en quelque sorte se concentrer inévitablement dans ce nouveau désir. D'où

²⁴ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.156.

se révèle le rôle du destin, de la fatalité sur le héros dans “le Lys dans la Vallée”. D’ailleurs, on voyait manifestement la présence de la fatalité dès la scène de la rencontre de Mme de Mortsau et de Félix au bal. De même, la fatalité pèse décidément sur Honoré et elle engendre en un clin d’oeil, l’amour du jeune Balzac et de Mme de Berny comme dans ce roman dont il s’agit et aussi au moment où elle lui cédait, le destin de Balzac était fixé, Le Lys, cette prodigieuse psychanalyse de Balzac par lui-même ne pouvait le guérir d’une psychose incurable. A la fin de la création, la réponse de Nathalie montre d’ailleurs qu’il se savait condamné.

Lorsqu’on étudie les romans de Balzac, on voit bien de ses héros s’attacher à des femmes mûres avec les causes diverses, telles que la beauté séduisante de l’héroïne, sa grandeur d’âme, sa vertu, l’inexpérience du jeune homme, le besoin d’affection, la solitude, son enfance malheureuse, ses tendances morales, la volupté, l’expérience de la femme âgée. Il est possible d’apercevoir toutes ces raisons dans le “Lys dans la Vallée” aussi. La femme âgée est considérée, dans certains romans de Balzac, comme un moyen de parvenir de s’élever dans la société, une source d’argent. Rastignac se venge, pour ainsi dire de Delphine de Nucingen, l’une des bourreaux de son propre père. En vérité ce n’est pas d’ailleurs un amour, mais la satisfaction de ses sens, de ses désirs. L’argent, comme la femme, est le rêve après lequel l’écrivain court pendant sa vie.

On peut dire que le pouvoir, l’argent, le plaisir et l’orgueil de la conquête d’une belle femme noble sont aussi des éléments qui attachent les jeunes hommes à des femmes plus âgées qu’eux. “Avec cet amour, ils pouvaient ainsi se sentir libres pour la première fois de leur vie, et s’affranchir des pressions familiales, sociales; le carcan familial se desserre enfin, l’espace s’ouvre devant lui. Dans le même sentiment, deux éléments expansifs viennent ainsi se fondre; l’exaltation d’être un homme libre et celle de l’amour.”²⁵

Pour se débarrasser des douleurs, des angoisses, du méfiance en soi, des sentiments de honte, de crainte, de médiocrité et du complexe d’infériorité marqués par l’enfance malheureuse, la conquête d’une femme mûre pourrait être au moins une consolation, un remède et une manifestation de force pour les jeunes hommes.

“Dans le Lys dans la Vallée, Félix aussi, entre à son tour, d’une allure assez singulière, dans la série de ces jeunes gens, riches de vie intérieure et sans expérience du monde, brusquement pris par le mal d’aimer. Il va connaître la grande aventure du coeur avec les deux femmes mûres, qui finira mal. Elle semble pourtant bien commencer, c’est ainsi pour la première fois qu’il devient libre. Sa brusque transformation morale, après les baisers volés du jardin Papion, Félix lui-même la qualifie d’étrange, une “ame nouvelle qui a brisé sa larve.” Elle est autre chose en effet que le banal coup de foudre. On ne voit pas seulement chez lui la révélation soudaine de l’amour, son audace imprévue le révèle à lui-même; il se dégage d’un seul coup, exigeant et fort, de son enfance malheureuse, de sa

²⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.194.

solitude de sa carence affective, du complexe d'infériorité et du mépris de sa famille. Cette catharsis spontanée l'a partiellement guéri, son ascension sociale part de là.²⁶

Bien évidemment, la beauté de madame de Mortsauf pouvait faire une profonde influence, impression sur le jeune homme, autrement dit; il est fasciné par la beauté de Mme de Mortsauf. "A part son aspect physique, ce qui attache à Félix, c'est en vérité, sa nature tendre et altruiste, qui n'a jamais pu s'ouvrir, s'extérioriser. Il a entrevu la maladie, le malheur dans cette famille isolée, fermée au monde. Il a deviné la solitude de Mme de Mortsauf au milieu des siens, sa mélancolie a été un charme, ses malheurs un attrait, pour Félix. Tout cela a inspiré chez lui le sentiment de pitié.

Peut-être aussi la pitié a-t-il été la vraie voie par laquelle il est entré dans son amour.

La disposition mystique de son âme d'enfant va tout naturellement passer dans cet amour naissant, on voit luire son reflet dans les rêves.²⁷ "La chère étoile qu'il contemplait au jardin, était devenue femme "en conservant sa clarté, ses scintillements et sa fraîcheur."

La mysticité concourt grandement à identifier ce sentiment d'amour, mais elle n'est pas assez forte pour le rendre réellement platonique. Félix applique mal sa science théorique d'amoureux; par instant même, il devient Julien Sorel, et comme lui se rend dupe de sa logique.

Quant à l'amour éphémère de Félix pour Lady Dudley, plus âgée que lui, il ne provient pas seulement de la beauté, de la volupté de cette femme mais aussi de la soif de l'amour du jeune homme, du refus définitif de la comtesse, de sa vanité de conquérir pour la première fois une femme, de son honneur masculin. "La séduction de Lady Dudley a capté le jeune homme sans doute; mais il n'a pas beaucoup résisté, car il est clair qu'il se laisse conquérir volontairement, il est complice. Déguisé sous ces prétextes il faut reconnaître l'amour-propre. Arabelle n'est pas seulement la compensation de son échec auprès d'Henriette, mais la revanche de l'homme; par ce succès, il s'affirme à ses propres yeux. Il échappe enfin à cette enfance que sembla encore prolonger un amour qui ne se veut que maternel."²⁸

Mais tout de même il voulait s'élever au niveau des anges et être pur comme Mme de Mortsauf. L'amour de Félix pour celle-ci, elle lui permettait de se sentir glorieux fier, au moins, digne de Mme de Mortsauf, c'est-à-dire; aussi pur, aussi parfait, aussi sublime et aussi vertueux qu'elle.

Il pensait que c'est grâce à son amour qu'il pourrait ainsi atteindre un haut degré de perfection, le bonheur, être respecté, aimé et même admiré pour la première fois comme il admire son Henriette.

Il avait besoin de cet amour, de cette tendresse pour être fort, solide, pour avoir une raison de vie et supporter les douleurs de son passé ou à vrai dire; de s'en débarrasser.

²⁶ Ibid. Pp.194-195.

²⁷ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.195.

²⁸ Ibid. P.198.

L'or et le plaisir sont en effet pour Balzac les deux "clés" de l'intelligence du monde qu'il cherche à décrire. Un même appétit aveugle et délirant pousse selon lui l'individu dans la quête du pouvoir financier et de la jouissance amoureuse. Dans ses romans ces deux éléments peuvent conduire le héros à devenir l'amant ou l'époux des femmes mûres comme "Rastignac" dans le Père Goriot. Pour parvenir, pour "faire fortune", celui-ci n'hésite pas à en profiter.

"Dans la Femme abandonnée", le jeune baron Gaston de Nueil s'éprend, avec toute l'ardeur de ses vingt ans, de la vicomtesse Claire de Beauséant. L'amour du jeune homme ne provient pas de besoin matériel ni de désir sensuel. Cet amour était vraiment sincère et ne consistait qu'en profonds sentiments, en passion. Claire ne peut résister longtemps à l'insistance passionnée du jeune homme. Après de dramatiques hésitations, les deux amants se réfugient en Suisse pour jouir de leur bonheur. Mais, douze ans plus tard, le jeune amant commence à se lasser d'elle. Influencé par ses parents et irrité de l'orgueilleuse clairvoyance de sa maîtresse, il se décide à rompre pour faire un mariage de raison. Mais cette nouvelle expérience ne lui apporte que déceptions; en proie aux remords, il tente de renouer avec Claire. Repoussé par elle, il se tue."²⁹ On peut dire que l'amour du jeune homme est, malgré tout, si grand et si profond que le baron refusé par elle ne peut pas trouver une autre solution que la mort pour apaiser ses douleurs.

Peut-être la grandeur de son amour était-elle issue de la sentimentalité du jeune homme et de sa naïveté.

Soit Lucien de Rubempré dans les Illusions Perdues soit Félix de Vandenesse dans le Lys dans la Vallée, tous les deux aussi avaient du caractère faible et de la médiocrité. Ils peuvent être mis sous le joug d'un être séduisant et puissant, parce qu'ils peuvent être facilement séduits, influencés même à première vue, par des femmes, surtout des femmes plus âgées qu'eux.

"Dans Béatrix, Félicité demande à Vignon pourquoi les jeunes gens, comme son Caliste, commencent par aimer des femmes plus âgées qu'eux.

"-Je ne sais pas de sentiment qui soit plus naïf ni plus généreux, répondit Vignon. Il est la conséquence des adorables qualités de la jeunesse. D'ailleurs comment les vieilles femmes finiraient-elles sans cet amour? D'abord les semi-douarières auxquelles s'adressent les jeunes gens savent beaucoup mieux aimer que n'aiment les jeunes femmes. Une jeune femme a mille distractions, les femmes mûres n'en ont aucune; elles n'ont pas de vanité ni petitesse.

Leur amour est immense, il est grossi de toutes les déceptions, de tous les affluents de la vie."³⁰ Ces femmes âgées sont aussi spirituelles que belles elles feront tout ce que leurs amants ou leurs maris voudront.

²⁹ Dictionnaire des littératures de la langue française. Bordas. P.153

³⁰ Ibid.P.153

Elles se sacrifient au bonheur des autres, c'est-à-dire, à celui de leur famille, de leurs enfants. Les femmes mûres s'attachent avec amour, avec fidélité, aux êtres qu'elles ont chéris: "Elles seront à vous de tout coeur."P.165.Les vieilles femmes qui sont influentes dans la société, leur apprennent les secrets de la vie, les moyens de parvenir, le rôle des vieilles femmes dans la vie sociale,éducative,amoureuse et professionnelle des jeunes hommes : "Les femmes influentes sont les vieilles femmes,elles vous apprendront les alliances ,les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but ...Elles vous serviront merveilleusement,elles vous prôneront et vous rendront désirable."P.165 C'est par l'intermédiaire de Mme de Mortsauf que Balzac exprime ses idées sur les vieilles femmes et les jeunes femmes .Il compare les unes aux autres et montre la supériorité des vieilles femmes aux jeunes femmes:"La femme de 50 ans fera tout pour vous et la la femme de 20 ans rien, celle-ci veut toute votre vie,l'autre ne vous demandera qu'un moment,une attention.Raillez les jeunes femmes, prenez d'elles tout en plaisanterie, elles sont incapables d'avoir une pensée sérieuse.Les jeunes femmes,mon ami, sont égoïstes,petites,sans amitié vraie et n'aiment qu'elles,elles vous sacrifieraient à un succès...plus vous montrerez de dévouement, plus elle sera ingrate, celle-là tentera de vous intéresser par sa soumission .Elle se fera votre page, elle vous suivra romanesquement au bout du monde ,elle se compromettra pour vous garder et sera comme une pierre à votre cou...Ses plus belles fêtes seront vos regards,elle vivra de vos paroles..."PP165-166 . Ces femmes mûres qui avaient vu tous les régimes se succéder depuis la Révolution, fournissaient à l'écrivain une somme d'anecdotes qui orientent alors son écriture vers une nouvelle inspiration: Balzac va traiter des sujets qui nécessitent une bonne connaissance de la vie sociale et un sens aigu de l'observation.

Le sentiment de protection en elles est issu de leur amour intime et de leur attachement profond pour les êtres qu'il a aimés.

D'ailleurs, toutes ces qualités suffisent de les rendre divines, sympathiques, supérieures aux jeunes femmes, aux yeux de Balzac privé d'affection maternelle, et ainsi s'expliquent l'amour, la passion d'Honoré pour Mme de Berny, plus vieille que lui, et son penchant pour les autres femmes mûres. Il a eu aussi une liaison passionnante avec une autre femme de 40 ans, la duchesse d'Abrantès flattant la vanité du jeune ambitieux. Et il a été amoureux, par correspondance, d'une Etrangère, épouse d'un vieil homme et presque au même âge qu'Honoré.

Dans la littérature française, il y a également plusieurs romans et romanciers qui traitent l'inclination du jeune homme pour les femmes mûres tels que le Rouge et le Noir de Stendhal, la Volupté de Sainte-Beuve, la Curée de Zola, l'Education Sentimentale de Flaubert, la Confession de J.J. Rousseau.

Dans le Rouge et le Noir, Julien qui a dix-huit ans, tombe amoureux de Mme de Rênal, âgée de vingt-huit ans et mère de deux enfants.

Ce jeune homme d'une sensibilité extrême; la vie paysanne le blesse profondément par sa rudesse, par sa grossièreté, qui aspire invinciblement à quelque chose d'autre par cet appel même de la nature et que le chemin pour parvenir à cette atmosphère convenable blesse aussi profondément que son premier état lui-même. Son orgueil n'est qu'un moyen de masquer ses larmes. La pauvreté fait naître en lui l'humiliation, le mépris, la répugnance pour sa propre classe. Il a eu une enfance malheureuse et son père a rendu la vie, pour lui, insupportable par sa dureté, ses grossièretés et son incompréhension. C'est pourquoi, Julien déteste son père et tous les paysans, comme l'auteur du "Rouge et le Noir", Henri de Beyle déteste son propre père. D'ailleurs, Julien est Stendhal lui-même.

À leur rencontre, Mme de Rênal et Julien ont un moment d'hésitation, de surprise délicieuse. Lui de voir cette jeune femme si belle et si parfumée, et si parfaitement en accord avec ses rêves les plus raffinés; elle, de voir un joli jeune homme qui ne battra pas ses enfants. L'un et l'autre, ils ont alors une "sensation première agréable", une seconde de joie physique et douce, qui vient de leur double surprise heureuse. Cela ne dure qu'un instant et on comprend que ce sont ces instants qui comptent dans leur vie à tous deux."

Son enfance malheureuse, sa vie paysanne, son ambition, le sentiment de la conquête, son orgueil et l'aspect physique de Mme de Rênal l'orientent à l'amour pour cette femme noble, tendre, et belle.

"L'amour de Julien pour Mme. de Rênal, accru par le danger, sera plus que "l'admiration pour la beauté" et "l'orgueil de la posséder", la "conquête amoureuse." C'était un amour intime et passionné au moment où il était en prison."³¹

Dans la "Confession" de Rousseau, il s'agit d'un amour platonique entre le jeune converti et Mme de Warens plus mûre que lui. Dans la Volupté de Sainte-Beuve, Amaury qui est très jeune, aime Mme. de Couaën, plus âgée que lui. Mais ce jeune homme qui est d'une caractère faible la trahit, court après les plaisirs terrestres. Devenu hypocrite, Amaury n'aime plus en vérité Mme de Couaën quoiqu'il dise son amour pour elle. Son infidélité cause les douleurs, les souffrances irréparables de la pauvre femme, sa jalousie et enfin sa mort, comme Félix cause celle de Mme. de Mortsauf.

Dans la Curée de Zola, Maxime éprouvait non de l'amour, mais de la passion, de l'émotion accrues par la beauté de sa belle-mère, Renée, par son mystère, ses séductions et sa sensualité.

Abandonnée par le jeune homme, Renée meurt seule et sans un sou. Dans l'Education Sentimentale, Flaubert aussi met en scène l'amour, la passion du jeune homme pour Mme. Arnoux, plus âgée que lui. Son amour est dégénéré, corrompu par ses trahisons et ses comportements égoïstes.

De là se révèle la fin tragique de tels amours ou son impossibilité et ces romans ne sont pas dépourvus de trahisons, de douleurs, de jalousies et de morts.

³¹Ibid.

CHAPITRE II

2. LE LYS DANS LA VALLEE ET LA FEMME DEÇUE

2.1. LE LYS DANS LA VALLÉE:

“Placé dans la Comédie Humaine parmi les scènes de la vie de campagne, le Lys dans la Vallée est essentiellement un roman de la passion amoureuse. Autrement dit; ce roman reprend le thème de l’amour absolu, de la passion folle et interdite. Cette oeuvre semble inspirée à la fois par la lecture de textes religieux et par la contemplation de la beauté du monde: Il est dans la nature des effets dont les significances sont sans bornes, et qui s’élèvent à la hauteur des plus grands conceptions morales.”³²

“Le Lys dans la Vallée, aujourd’hui l’un des romans les plus célèbres de Balzac, exalte aussi un mysticisme sentimental, en répliquant au mysticisme religieux de Séraphita.

Ce récit de la jeunesse et d’une éducation amoureuse derrière lequel se laissent deviner, en dépit des dénégations du romancier les amours de Balzac pour Mme de Berny et d’autres femmes, se présente à la fois comme le récit d’une enfance malheureuse, un hymne lyrique à la Touraine, l’histoire d’une double initiation du coeur et des sens, un roman édifiant, un drame de la frustration et une réponse à Volupté de Sainte-Beuve”³³ En d’autres termes, Balzac a voulu refaire Volupté, dont il a admiré le thème, mais critiqué la forme et rendre hommage à Mme de Berny, l’initiatrice de sa jeunesse, qui a d’ailleurs été pour lui plus que Mme de Mortsauf pour Félix de Vandenesse. L’une se refuse les plaisirs du corps, tandis que l’autre se donne sans le moindre remords.

Balzac considère le Lys comme une des pierres les plus travaillées de l’édifice littéraire et un chef-d’oeuvre impérissable. Parce qu’il a consacré ses jours et ses nuits à l’histoire éminemment romanesque de ses héros, Henriette de Mortsauf et Félix de Vandenesse.

Ce récit dramatique s’achève d’ailleurs sur la note ironique et inattendue mais extrêmement édifiante c’est-à-dire, proprement dite moralisatrice qu’est la réponse de Nathalie.

“Exaltant “une passion qui évoque le Moyen Age et la chevalerie”, montrant cependant la révolte de la sensualité contre la sublimation enseignée par la tradition courtoise et l’idéalisme chrétien, peignant aussi “la grandeur de la femme qui se perd, qui renonce à l’avenir et fait toute sa vertu de l’amour, Le Lys dans la Vallée propose, sur le thème de l’amour l’une des réflexions les plus caractéristiques de l’époque romantique.

Plus profondément, le roman peut se lire comme une oeuvre catholique. La mort d’Henriette consacre le difficile triomphe de la vertu au terme d’une véritable passion.

Réconciliée avec Dieu après son cantique des cantiques, Henriette, si elle se venge peut-être par sa dernière lettre, se sauve par sa mort, retrouvant ainsi sa vérité d’épouse, tout en mourant à l’amour”³⁴.

³² Dictionnaire des oeuvres et des thèmes de la littérature française. Hachette. P.190

³³ Ibid..

³⁴ Ibid.

Il s'agit du terrible triomphe de la loi, qui la préserve non de la passion amoureuse, mais de son coupable accomplissement.

Femme fidèle, gardienne de la famille, Henriette a finalement synthétisé dans son rapport à Félix les vertus maternelles et familiales comme mère et soeur de compensation pour un être privé d'enfance.

L'adultère morale s'efface alors derrière cette victoire spirituelle. A ce catholicisme poétique, s'ajoute dans la fiction l'imprégnation d'une doctrine théosophique, c'est-à-dire, le martinisme issu de l'Homme de désir de Saint-Martin, le philosophe inconnu.

Ce stoïcisme angélique inspire à Henriette sa théorie des devoirs et lui fait partout percevoir le doigt de Dieu, érigeant sa vie en aventure spirituelle. Les épreuves subies lui font parcourir les cercles de l'Enfer avant de la conduire au Ciel, alors que la société, par ses codes et ses lois, pleinement assumés par l'héroïne contrarie la nature à laquelle elle choisit douloureusement de rester sourde, insensible.

S'explique ainsi le recours au langage métaphorique et symbolique des fleurs (les bouquets de Félix) et de l'émotion esthétique dans le cadre tourangeau.

De la volupté, le roman d'amour de Félix et d'Henriette ne connaît que d'enivrants parfums au bord d'une rivière, lien liquide de leur bonheur. Le Lys dans la Vallée, roman du silence et de la suggestion est l'un des poèmes les plus riches de la Comédie Humaine.

“Selon Théophile Gautier, Le Lys dans la Vallée tient, parmi l'oeuvre de Balzac, toute proportion gardée, la place du Cantique des Cantiques dans la Bible; c'est la montagne des aromates du Liban transplantée au sein de la Touraine, et la magnificence des poésies orientales prodiguées par un amour obscur. L'auteur a fait à son lys une lumineuse atmosphère avec les souffles tremblants de la brise, les rougeurs pudiques de l'aurore et les brumes bleuâtres de l'encens: il a trouvé pour le peindre de ces tons blancs comme en ont les anges de Swedenborg.

Cette histoire psychologique, dont les événements consistent en un serrement de main furtif, une inflexion de voix plus ou moins attendrie, un battement de coeur aussitôt étouffés, demandait, pour être fixée sous la forme du roman, l'immense puissance de cristallisation que possédait Balzac; lui seul a pu en faire un livre”.³⁵

“Il savait que ce serait un de ses plus beaux livres, “une belle et blanche statue”, la peinture de la double volupté qui a surpris sous ce rapport deux natures ignorantes et vierges. La femme irréprochable “assaillie par le collégien affamé de belles épaules”, ne peut plus oublier la morsure du désir et ces deux êtres, Félix de Vandenesse et Henriette de Mortsauf, aussi épris qu'on peut l'être, se refusant la possession par respect des lois divines et humaines, iront ainsi à une double catastrophe: pour Félix, la liaison avec une belle Anglaise, qui lui donne le plaisir et non le bonheur; pour Henriette, la vertu meurtrière, la mort accompagnée de regrets sacrilèges”.³⁶ Ce roman est en soi sublime; en outre, comme

³⁵Grands écrivains du monde. Romantisme et Romanesques. Nathan, 1980. P.229

³⁶ Prométhée de la vie de Balzac, Le Lys dans la Vallée. P.298

toujours dans Balzac, les passions y sont profondément encastées dans la machinerie sociale”.³⁷

“C’est l’histoire des Cent-Jours vue d’un château de la Loire”, dit Alain sur *Le Lys dans la Vallée*, dans son oeuvre intitulée “les arts et les dieux.”³⁸

“Balzac avait voulu, en peignant l’amour pur, platonique entre Mme de Mortsauf et Félix de Vandenesse, battre en effet, son ennemi Sainte-Beuve sur son propre terrain. “Volupté” de Sainte-Beuve n’est pas, selon lui, sans mérites, mais manque de vie et de force. Balzac en disait avec condescendance: “C’est faible, lâche, diffus, mais il y a de belles choses.” Mme. de Berny aussi, inspiratrice du “*Lys dans la Vallée*”, condamnait *Volupté*. Tandis que dans la *Volupté*, le passage où l’amant va dans les mauvais lieu pour se libérer de ses désirs, la révoltait, le *Lys* l’a enchantée.”³⁹

Or, la presse se montre méprisante envers cet ouvrage de l’écrivain et d’hypocrites censeurs n’admettaient pas qu’Henriette de Mortsauf, l’héroïne du *Lys dans la Vallée*, sur son lit de mort, regrettât d’avoir résisté au désir de son amant de coeur. D’autre part, tous les journaux ont été hostiles au *Lys*. Dans les lettres qu’il a écrites à l’Etrangère, Balzac les considérait tous “comme des ignares qui ne comprennent pas la beauté de la mort de Mme de Mortsauf et qui n’y voient pas la lutte de la matière et de l’esprit, qui est le fond du christianisme. Selon lui, ils n’y voient que les imprécations de la chair trompée et de la nature physique blessée et ne veulent pas rendre justice à la placidité sublime de l’âme, quand la comtesse est confessée et qu’elle meurt en sainte”.⁴⁰

“Plus tard, il prétend que la bataille inconnue qui se livre, dans une vallée de l’Indre, entre Mme. de Mortsauf et la passion, est peut-être aussi grande que la plus grande des batailles connues.”⁴¹

Même Mme. de Berny ne peut pas s’empêcher de montrer son admiration et son étonnement devant cette oeuvre. Troublée, elle aussi, par la scène des derniers instants de l’héroïne, Mme de Berny écrit à Balzac: “Je puis mourir; je suis sûre que vous avez sur le front la couronne que je voulais y voir ». Le *Lys* est un sublime ouvrage, sans tâche ni faute.

Elle pense que seulement la mort de Mme. de Mortsauf n’a pas besoin de ses horribles regrets et qu’ils nuisent à la belle lettre qu’elle écrit. La scène de la mort de Mme de Mortsauf montre la complexité du mal dont Balzac veut se libérer. C’est une scène affreuse dans sa première version par les sauvages regrets et les reproches de la jeune femme.” “Une hardiesse m’aurait fait vivre.” Par ces reproches, Balzac se justifie d’avoir cédé à l’amour

³⁷ Ibid.

³⁸ A Travers Balzac. Unesco. Hommage à Balzac, Paris, Mercure de France, 1980. P.939

³⁹ *Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne*. Librairie José Corti. 1961, P.40.

⁴⁰ Henri Troyat de l’Académie Française, Balzac. *Grandes Biographies* Flammarions, 1955, Pp.289-290.

⁴¹ *Prométhée ou la vie de Balzac, Le Lys dans la Vallée*. P.300.

humaine de Mme de Berny dans sa vie réelle. Au moment où elle lui cédait, le destin de Balzac était fixé.

Ainsi, Balzac qui attribuait beaucoup d'importance à la personnalité, aux idées de Mme Berny, autrement dit; qui était sensible à la remarque de celle qui lui a inspiré certaines réflexions de Mme de Mortsauf, a effacé, de la seconde édition, cent lignes qui la blessaient.

“D’ailleurs, le Lys a été désormais un breviaire femelle, pour les femmes du siècle: La vertu y est sublime et point ennuyeuse.

Dans cette oeuvre, Balzac a voulu faire du dramatique avec la vertu et se servir de la langue et du style de Massillon.”⁴²

En d’autres termes, il s’est proposé de donner au Lys dans la Vallée, une forme voilée de mélancolie, une discrète parure de sensibilité mystique, moirée par les frémissements du désir.

“Lys exprime l’aspiration au bonheur, à l’amour, et l’échec de cet idéal, de cette recherche des héros. C’est tout un ravissant poème dont les chants sont amour, jeunesse et nature”.⁴³

La quête de l’impossible bonheur et de l’amour idéal est mise en relief et accentuée une fois de plus dans le Lys dans la Vallée après Volupté de Sainte-Beuve.

A la société, encore un peu attachée aux usages classiques, Le Lys doit le ton de dignité, la réserve, le brin d’archaïsme qui le distinguent.

“D’autre part, il s’agit de la spiritualisation du paysage qui donne à ce roman son élégante parure mystique et poétique.

C’est-à-dire, toute la vie à Clochegourde se déroule dans cette ambiance de mystique émotion”.⁴⁴

Ce roman est composé de deux lettres. Les événements ne se produisent pas sous les yeux du lecteur et ils sont rapportés par le narrateur. Les lettres parlent des événements récents, ce sont déjà des choses passées; elles poussent à l’analyse des sentiments, à réfléchir, se confier, espérer, regretter.

La première lettre que le héros a écrite à l’actuelle maîtresse, est plus ou moins une confession, lointaine dans le temps et l’espace, évoquant un passé bien défini, un aveu de ses fautes, de ses péchés et de son ingratitude. C’est un retour en arrière, en un sens, un retour sur soi, une évocation du passé, sentiments, rares joies, erreurs, fautes et remords.

La deuxième est la réponse ironique de Nathalie à Félix.

⁴² Henri Troyat de l’Académie Française, Bordas. Grandes Biographies Flammarions, 1955, P.289.

⁴³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne, Librairie José Corti, 1961, p.37.

⁴⁴ Ibid. P.105.

Le Lys dans la Vallée renferme d'ailleurs une référence précise à cet état curieux où l'indifférence au monde et au temps présent se lie paradoxalement au regret des choses passées. Ce roman n'est pas seulement considéré comme celui d'amour ni comme un bilan, dépouillé d'événements mais aussi c'est une véritable analyse. Il est question d'une remontée aux sources affectives d'une vie.

Tout de même, on peut dire que, Le Lys dans la Vallée est une des oeuvres privilégiées ou, comme l'auteur exprime, le coeur a parlé, où l'homme et l'auteur se sont le mieux confondus. Il est né à l'une de ces heures graves où l'on s'arrête, en rêvant, en face de son destin, parce que le passé vient sourdement se confronter avec un avenir qui s'apprête à le renier, à le briser sans pouvoir l'effacer.

Les regrets et les remords rendent les aveux, les confessions obligatoires et inéluctables, dans le Lys dans la Vallée comme dans "Adolphe et Volupté".

"Cette oeuvre n'est d'autre qu'un long souvenir qui se dévide, en faisant revivre l'espoir, l'amour, la joie, la souffrance, le regret, mais de la vie amortie des choses passées; où la douleur est assourdie; où ne persiste plus, de l'angoisse du drame, qu'une nostalgie inguérissable".⁴⁵

"André Bellessort découvre aussi dans le Lys de surprenantes beautés. Selon lui, il n'y a guère de roman d'amour aussi profond ni de figure d'amoureuse plus pathétique que l'héroïne du Lys dans la Vallée".⁴⁶

"Claude Mauriac met le Lys parmi les plus grands et les plus pures livres de Balzac; il appelle dostoïevskienne la scène des baisers du bal.

Certains considèrent cette oeuvre comme le poème plutôt qu'un roman, car l'auteur utilise dans le Lys, les lumières adoucies, les détails estompés, la simplicité, la teinte unie et douce et résonance poétique".⁴⁷ D'autre part, il a recours à des ressources lyriques, mystiques et fantastiques.

On relate dans le Lys dans la Vallée un récit rétrospectif, proprement dit, c'est seulement celui de Félix et surtout de Mme de Mortsauf.

Même le nom de ce roman prouve d'ailleurs cette idée, car "le lys", c'est Mme de Mortsauf, en d'autres termes elle est identifiée à cette fleur blanche, symbole de la pureté, de la fragilité.

C'est l'histoire du "lys" qu'on nomme Blanche Henriette de Mortsauf. Dans ce roman, on souligne aussi l'attachement de l'héroïne au devoir soit religieux soit social, dans les ruines d'une courte existence.

"Ce roman de l'impossible amour a quelques analogies de surface, de forme avec les formes classiques de l'amour, courtois, pastoral et platonique. Son cadre champêtre, les personnages de distinction qui s'y promènent, les sentiments où l'amour se pare de vertu,

⁴⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. Pp.37-38.

⁴⁶ Ibid. P.13.

⁴⁷ Ibid. P.20.

les conversations élevées font en quelque sorte penser à une pastorale. Maurice Bardèche, de son côté, a évoqué l'amour courtois, d'autant que Félix lui-même y fait plusieurs allusions. Henriette découverte au bal a été pour lui "la Dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi." Plus tard, il dit de sa passion, qu'elle "recommençait le Moyen âge et rappelait la Chevalerie". Mais, sans doute lui manque-t-il cet espoir que le héros épique emportait avec sa lance et qui était le vrai soutien de son courage et de sa vertu. Le dame ici a donné son coeur mais ne donnera rien d'autre, il ne le devine que trop tard. Ainsi l'essentiel du roman courtois manque, ne se trouve pas dans le Lys. D'autre part, le sentiment insatisfait ne procure ici, au lieu d'un plaisir discret et raffiné que, tourments et souffrances."⁴⁸ C'est pour cela qu'il ne faut pas confondre l'amour dans le Lys dans la Vallée avec l'amour courtois.

Le Lys dans la Vallée évoque en un sens la Princesse de Clèves du romantisme mais on accentue dans le Lys dans la Vallée l'échec du romantisme, c'est-à-dire les désespoirs, la perte des illusions, de la foi, de la croyance en religion, au devoir, à la vertu.

Cette oeuvre, qui s'ouvre d'abord sur l'enfance du héros et puis celle de l'héroïne et traitant l'amour platonique entre eux et, qui s'achève par la longue agonie et la mort tragique de l'héroïne et dont le nom a été donné en s'inspirant, comme on en a déjà parlé, des traits caractéristiques en d'autres termes, des aspects moraux de l'héroïne, de ses aspects physiques et aussi de la robe blanche qu'elle porte, traite de nouveau le thème de la femme vertueuse, idéale après Volupté de Sainte-Beuve et celui de la première éducation d'un jeune homme-enfant sur la voie de la vie.

Balzac nous retrace aussi l'histoire douloureuse d'une femme de trente ans, malheureuse dans son mariage, déçu dans sa relation platonique avec Félix de Vandenesse, abandonné par lui pour une autre femme.

Dans le Lys dans la Vallée, l'amour impossible, sans cesse refusé, qui contient non seulement le bonheur, l'espoir et les illusions mais aussi le malheur, la tristesse, la douleur, l'angoisse, le désespoir, la déception, est condamné et même prédestiné à mourir en même temps qu'en tuant l'héroïne dont l'âme et surtout le corps se révoltent contre les règles morales qu'elle a appréciées, contre sa vertu, son attachement à la religion, comme si le corps qui, était privé des besoins indispensables pour la santé, à savoir, de nourritures et de boissons souffrait extrêmement de l'absence, du refus des plaisirs charnels. Autrement dit, on y ressent la passion qui tient au corps comme celle qui tient au coeur, au sentiment. La première est la passion éphémère de Félix et de l'Anglaise; c'est une sorte d'assouvissement des sens, du corps, des désirs et des besoins sexuels. Quant à la dernière, c'est l'amour platonique de Félix et de Mme de Mortsau.

"En abordant le Lys dans la Vallée, nous sommes conduit au bord du sentiment maternel, le plus naturel de tous, mais aussi le plus tourmenté, et passionné. Dans ce

⁴⁸ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.153.

roman, le sentiment de la maternité est plus fort et plus important que l'amour, la passion, toute la fortune du monde et les plaisirs terrestres".⁴⁹

En d'autres termes, la compréhension de la maternité repose sur le dévouement, sur le renoncement à la vie mondaine, luxueuse, à soi-même et va en conséquence, jusqu'au sacrifice de la vie.

L'un des thèmes que Balzac a traités dans le Lys dans la Vallée c'est aussi le thème de la dualité si obsédant pour l'auteur lui-même; c'est-à-dire; il s'agit de l'éternel combat de l'esprit et de la matière. On y accentue la désintégration de ces deux éléments adverses, opposés. Cette désintégration est démontrée par la dernière scène où l'héroïne gémit en demeurant partagée, tiraillée entre les désirs charnels et l'attachement religieux, la vertu. L'élan matériel contraste en elle avec l'élan spirituel, l'ascension de l'esprit, de l'âme.

On peut dire que l'amour des corps n'est pas exclu de l'amour pur et les songes de chasteté dans le Lys dans la Vallée sont dus à la fois à l'obstacle créé par le mariage, à la présence des enfants dans la vie de l'héroïne, autrement dit, au sentiment de la maternité, à sa croyance religieuse et son caractère. Ce roman prouve bel et bien la supériorité de l'esprit à la matière, proprement dite celle de la vertu, de la pureté à la sensualité bien que l'âme et le corps subissent de pénibles, rudes épreuves. Car, au seuil de la mort, la vertu, la pureté, les sentiments angeliques finissent par triompher de la sensualité, des désirs charnels.

D'autre part, le Lys dans la Vallée est un roman qui met en scène non seulement l'histoire d'une jeune femme déçue à jamais dans la vie mais également celle de l'éducation d'un jeune homme inexpérimenté. La vie leur font goûter les sentiments que, tous les deux aussi n'ont point connus et qu'ils n'ont pas pu satisfaire.

Les études du Lys ne semblent considérer qu'une histoire qui commencerait au bal de Tours, moment où Félix découvrant de belles épaules plonge et plonge en même temps vers sa vie d'adulte. Or le Lys dans la Vallée ne commence pas là et arrive là. Il faut bien comprendre la vie intérieure de Balzac. La vie antérieure; c'est-à-dire, l'enfance de Félix, les années de nourrice et de pension, ou les étapes de sa scolarité sont identiques à celles de Balzac. Mais l'essentiel a été réduit à peu, en acceptant un Balzac mal aimé, ou réduit à rien. Quant à Félix, dans le Lys dans la Vallée il est non pas mal aimé, mais haï. C'est une sensible différence, peut-être.

2.2. LA FEMME DEÇUE DANS LE LYS DANS LA VALLEE

Henriette menait une vie malheureuse au sein de sa famille aussi. Sa mère ne l'aimait ni ne la comprenait. Elle se conduisait envers sa fille avec dureté et avec mépris comme si ce n'était pas sa propre fille. C'est dans les bras de sa tante que la pauvre fille trouvait la tendresse et la chaleur maternelles. D'ailleurs elle avait

⁴⁹ Le drame de Balzac. P.126.

accepté d'épouser le comte de Mortsauf ,vieilli avant le temps,ruiné à la fois matériellement et moralement, parce qu'elle avait de la sympathie pour les infortunés et les pauvres et qu'elle désirait vivre ensemble avec sa tante qu'elle a considérée comme mère d'adoption .La mort imprévue de sa tante l'influence profondément et la plonge davantage dans les grandes souffrances,dans la mélancolie,dans la solitude:"Sa mort presque subite jeta des crêpes sur les joies de cette union et imprima d'ineffaçables tristesses sur Clochegourde comme sur l'âme superstitieuse de la mariée.P.79(éd.Seuil).En outre ,elle était aussi malheureuse dans son mariage.Toujours déçue dans la vie ,d'abord par sa mère puis par son mari , la jeune femme donne tout son amour à ses enfants maladifs :”Son nom à jamais éteint ,une jeune femme pure,irréprochable,malheureuse à ses côtés, vouée aux angoisses de la maternité sans en avoir les plaisirs.”P.80(éd.Seuil) .Elle cherche à déguiser ses tristesses ,ses souffrances,ses déceptions et à être forte sous tous ses aspects ;et du point de vue moral et du point de vue physique ,au moins, à feindre de l'être pour ses enfants. Elle croit que le bonheur est dans la vertu et qu'il faut être vertueux,sage et patient pour atteindre le bonheur .C'est pourquoi elle se résigne aux caprices,aux plaintes,aux changements d'humeur aux comportements injustes,à la colère,à la jalousie,à l'avarice et aux défiances de son mari .La cruauté du comte rend la jeune femme stoïque,résignée,pensive,repliée sur elle-même,isolée de la société:"Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif ,la comtesse tenta cette entreprise digne d'un ange.En un jour ,elle devint stoïque.Après être descendue dans l'abîme d'où elle put voir encore le ciel, elle se voua ,pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la soeur de charité pour tous;et afin le reconcilier avec lui-même,elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas. Le comte devint avare. Elle accepta les privations imposées et se plia sans murmure à ses défiances.P.80(éd.Seuil). La faiblesse et l'incapacité de son mari empêchent la jeune femme de vivre dans la société, c'est-à-dire elle est obligée de ne pas sortir de Clochegourde , de vivre isolée de la société comme une esclave pour qu'on ne comprenne pas les déséquilibres,la nullité et l'ignorance de son mari .D'autre part cette situation pouvait nuire au nom de ses enfants ;à ses avens.C'est pourquoi elle s'efforce de ne pas faire sentir aux paysans,même à ses parents la médiocrité ,la faiblesse et la lâcheté de son mari:"Puis après s'être avancée dans la voie du mariage , elle se résolut à ne jamais sortir de Clochegourde,en reconnaissant chez le comte une âme hystérique don't les écarts pouvaient ,dans un pays de malice et de commérage,nuire à ses enfants.Aussi,personne ne soupçonnait-il l'incapacité réelle de Monsieur de Mortsauf,elle avait paré ses ruines d'un épais de manteau de lierre.”P.81(éd.Seuil1992)

La jalousie du vieux comte pousse sa jeune femme à la solitude,à l'isolement:"Il avait la crainte d'être trompé ,comme l'ont tous ceux qui n'ont connu la vie du monde que pour en rapporter des répugnances,elle resta dans la solitude

."P.80(éd.Seuil1992) .Elle supporte les duretés, les injustices et les insultes de son mari.Ses propos outrageants lui brisent le coeur, la blesse profondément:"Hé bien!qu'y a t-il ?,s'écria le comte en devenant blême.Il a mal à la gorge,répondit la mère qui semblait ne pas me voir,ce ne sera rien .Elle lui tenait à la fois la tête et le dos ,et de ses yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie à cette pauvre faible créature._Vous êtes d'une incroyable imprudence,reprit le comte avec aigreur et l'asseyez sur un banc de pierre ._Mais mon père,le banc brûle,s'écria Madelaine .Ils étouffaient là-haut,dit la comtesse ._Les femmes veulent toujours avoir raison!dit-il en me regardant..._Quand on a fait des enfants si mal portant on devrait savoir les soigner !"dit-il .Paroles profondément injustes."P.85(éd.Seuil1992) On devine que,dès le début de sa vie ,déçue,humiliée elle est mariée avec un vieil homme maladif pour qui elle éprouve non de l'amour mais de la pitié et de la sympathie. Monsieur de Mortsauf était un homme ignorant .Son éducation était superficielle,il était nul dans tous les domaines :« Il ignorait des faits d'une évidence géométrique ;il avait peur des gens instruits ;les supériorités,il les niait ;il se moquait,peut-être avec raison,,des progrès. ».P.88 (éd.Seuil1992) La médiocrité et les soudains changements d'humeur du comte la condamne à l'isolement, à la solitude,à la mélancolie,à une vie malheureuse,aux angoisses,aux lourdes responsabilités dans la ferme,aux privations affectives et économiques.Les douleurs de la jeune femme se découvrent et nous sont transmises par l'intermédiaire de Félix : »Je tombai donc sous le despotisme de cet homme.Mes souffrances me firent deviner celles de Mme de Mortsauf.Nous commençames à échanger des regards d'intelligence,mes larmes coulaient quelquefois quand elle retenait les siennes.La comtesse et moi nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur .Combien de découvertes n'ai-je pas faites durant ces quarantes premiers jours pleins d'amertumes réelles,de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées tantôt surnageantes !Un soir, je la trouvai religieusement pensive devant un coucher de soleilLa jeune fille reprenait-elle des illusions envolées .La femme souffrait-elle de quelque comparaison secrète.Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux,et lui dis: Il est des journées difficiles ! Vous avez lu dans mon âme ,me dit-elle ,mais comment.PP.91-92. « En se mariant,elle possédait ses épargnes,ce peu d'or qui représente les heures joyeuses,les mille désirs du jeune âge ;en un jour de détresse, elle l'avait généreusement donné sans dire que c'était des souvenirs et non des pièces d'or ;jamais son mari ne lui en avait tenu comte,il ne se savait pas son débiteur !En échange de ce trésor englouti dans les eaux dormantes ,elle n'avait pas obtenu ce regard mouillé qui solde tout,qui pour les âmes généreuses,est comme un éternel joyau dont les feux brillent aux jours difficiles.Comme elle avait marché de douleur en douleur !M. de Mortsauf oubliait de lui donner l'argent nécessaire à la maison ;il se réveillait d'un rêve quand, après avoir vaincu toutes ses timidités de femme,elle lui en demandait ;et jamais, il ne lui avait une seule fois évité ces

cruels serrement de coeur !_Elle avait été brisée par le premier éclat de ses folles colères. »P.110(éd.Seuil1992) Son mari n'était pas capable de la comprendre ,c'est-à-dire il était complètement inconscient des sentiments que sa femme éprouve,de ses douleurs,de ses angoisses,de sa solitude,parce qu'il était assez insensible,assez égoïste pour ne saisir les souffrances de sa femme.Elle avait besoin d'une personne qui l'écouterait ,la consolerait de ses paroles douces et qui lui donnerait de la force morale,puisqu'il n'y avait personne autour d'elle à la soutenir. Ni son mari ni son confesseur ne pouvaient l'aider.Car tous les deux étaient aussi sévères.Elle avait perdu la tante qu'elle aimait beaucoup Quant à sa mère , elle était très orgueilleuse,indifférente et distante envers sa fille.Daailleurs, sa plus grande douleur était de n'être pas aimée depuis son enfance par sa mère et d'être humiliée pour cause de mariage mal fait.Par tous ses mots ,par toutes ses manières,la duchesse frappait ,blessait sa fille sans savoir les difficultés qu'elle avait dans son mariage : »Femme envahissante,moins chagrine qu'humiliée du mauvais mari de sa fille.Henriette aperçut que sa mère s'inquiétait peu de Jacques et de Madelaine,affreuse découverte !P.137 »(éd.Seuil1992) On peut citer le passage ci-dessous,rapporté par Félix et qui justifie à la fois les souffrances de la jeune femme et la cruauté de sa mère : « Pour avoir une idée de cette lutte entre une femme sèche ,froide,calculée,ambitieuse et sa fille,pleine de cette onctueuse et fraîche bonté qui ne tarit jamais,il faudrait vous figurer le lys auquel mon coeur l'a sans cesse comparée,broyé dans les rouages d'une machine en acier poli. Sa mère n'avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille ,elle ne sut deviner aucune des véritables difficultés qui l'obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration et à continuer sa vie solitaire.Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi .Ce mot, dont elle se servit pour exprimer ses soupçons,ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais...vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables qui diminuent les sentiments naturels .Elle croyait que,pour me garder près d'elle,sa fille éteignait en moi toute ambition.Le séjour que fit la duchesse de Lénancourt fut un temps de gêne perpétuelle.PP.138-139-140.(éd.Seuil1992).Henriette cachait ses problèmes ses larmes, douleurs dans son mariage, dans sa vie malheureuse mais plus paisible que dans la cour pour éviter l'intervention de sa mère : »Un grave sujet de discorde s'était ému entre la mère et la fille.La duchesse voulait que la comtesse la suivît à Paris,où elle devait obtenir pour une charge à la cour où le comte en revenant sur son refus,pouvait occuper de hautes fonctions :Henriette qui passait pour une femme heureuse ne voulait dévoiler à personne ,pas même au coeur d'une mère,ses horribles souffrances ni trahir l'incapacité de son mari.Pour que sa mère ne pénétrât point le secret de son ménage,elle avait envoyé Monsieur de Mortsau à Tours,où il devait se débattre avec les notaires.»P. 137 (éd.Seuil) .Ses enfants étaient les seuls êtres qui l'attachent à la vie mais elle doit être toujours prudente,attentive,intelligente et faire pour eux des

sacrifices que personne ne fera au monde à cause de leur maladie. :Bien évidemment elle tombe fatiguée,épuisée : C'est pourquoi l'irruption d'une jeune homme nommé Félix dans sa vie lui donne de la vigueur ,du bonheur,de la consolation,de la force de résister aux difficultés et dissipe tous ses désespoirs,toutes ses angoisses,en d'autres termes ; le soutien et l'amitié de Félix deviennent pour elle une source de repos et un refuge contre le danger ,la détresse : »Tourmentée hier ,tourmentée aujourd'hui ,frappée par tous ,même par ses deux anges souffrants qui n'étaient complices ni des maux qu'ils enduraient ni de ceux qu'ils causaient ,comme cette pauvre âme n'aurait-elle pas aimé celui qui ne la frappait point et qui voulait l'entourer d'une triple haie d'épines,afin de la défendre des orages,de tout contact ,de toutes blessures .Si je souffrais de ces débats, j'en étais parfois heureux en sentant qu'elle se rejetait dans mon coeur,car Henriette me confia ses nouvelles peines. »P.139(éd.Seuil) Félix ,amoureux d'elle ,déclare son amour à la mariée qui ne répond en apparence qu'à son amitié.Elle préfère demeurer insensible à l'amour du jeune homme,transformée en passion : »Et si vous m'aimez ,dit Félix ,que me fait le monde.Elle feignit de ne pas avoir entendu ,et dit en continuant « .p.171.(éd.Seuil1992) mais en vérité elle l'aime bien.Ou elle n'en est pas consciente ou elle est assez vertueuse pour en faire l'aveu.Il s'agit seulement de l'amour platonique entre eux.Félix partage la solitude,les peines de Mme de Mortsauf.Après sa tante adorée ,mais perdue avant le temps elle retrouve un confident,un consolateur.Elle exprime,fait entrevoir ses pensées sur l'amitié,ses désirs,ses besoins,le vide et les privations affectives dans sa vie ci-dessous : »Je croyais à de pures amitiés,à des fraternités volontaires plus certaines que ne le sont les fraternités.Je voulais un ami qui ne fût pas un juge,un ami pour m'écouter en ces moments de faiblesse où la la voix qui gronde est une voix meurtrière, un ami saint avec qui je n'eusse rien à craindre.La jeunesse est noble,sans mensonge,capable de sacrifices,désintéressée :en voyant votre persistance,j'ai cru,je l'avoue, à quelque dessein du ciel !j'ai cru que j'aurais une âme qui serait à moi seul comme un prêtre est à tous,un coeur où je pourrais épancher mes douleur quand elle surabondent,crier quand mes cris sont irrésistibles et m'étouffaient si je continuais à les dévorer...Mon confesseur est rude,austère...et ma tante n'est plus !Deux grosses larmes éclairées par un rayon de lune sortirent de ses yeux,roulèrent sur ses joues,en atteignèrent le bas.,mais je tendis la main assez à temps pour les recevoir et les bus avec une avidité pieuse qu'excitèrent ces paroles déjà signées par dix ans de larmes secrètes,de sensibilité dépensée , les soins constants, d'alarmes perpétuelles,l'héroïsme le plus élevé de votre sexe._Oui je viens de participer à vos duleurs,de m'unir à votre âme...Ecoutez ! je voudrais de vous un nom qui ne fût à personne comme doit être le sentiment que nous nous vouons._Cest beaucoup dit-elle , mais je suis moins petite que vous ne le croyez. M.de Mortsauf m'appelle Blanche, une seule personne au monde, celle que j'ai le plus aimée ,mon adorable tante me nommait Henriette.Je redeviendrai donc

Henriette pour vous.» Voici une autre phrase d'Henriette montrant la nécessité du jeune homme pour Mme de Mortsauf, le bonheur, la confiance et l'espoir qu'apporte le jeune homme dans sa vie routine : »Sans vous, j'allais succomber à cette vie, me dit Henriette un soir où le comte avait été, comme les mouches par un jour de grandes chaleur, plus piquant, plus acerbe, plus changeant qu'à l'ordinaire.» P.145 (éd. Seuil 1992)

Le narrateur dépeint la douleur, le drame, le cauchemar et les coups horribles qu'elle est condamnée à vivre, à recevoir pendant toute sa vie, et accentue à la fois la brutalité, la violence et l'incompréhension de son mari. Elle est malheureuse de n'être pas comprise par son mari. Elle préfère donc la solitude, l'isolement, les enfants et Félix à son mari qui se plaint très souvent de sa maladie imaginaire, ou peu importante. Elle est aussi insatisfaite du point de vue physique et moral. Son mari a tort de se lamenter, d'accuser sa femme d'être vierge à ses dépens, parce qu'il ne s'intéresse pas aux sentiments de Mme. de Mortsauf. Il s'agit des accusations et des cris injustes du comte envers sa femme. Ce choc violent qu'elle subit, ajoute les nouvelles à ses tristesses, à ses douleurs, et crée en elle de la crise nerveuse. Des insultes du comte, on comprend que le mariage de M. et Mme de Mortsauf n'est plus que sur papier : »En entendant les cris aigus du fou, j'allais fermer dit Félix toutes les portes, puis je revins, j'avais vu Henriette aussi blanche que sa robe. Ne vous mariez jamais, Félix, me dit le comte, une femme est conseillée par le diable ; la plus vertueuse inventerait le mal s'il n'existait pas, toutes sont des brutes. J'entendis alors des raisonnements sans commencement ni fin. Se prévalant de ses négations antérieures, M. de Mortsauf répéta les niaiseries des paysans qui se refusaient aux nouvelles méthodes. Il prétendit que s'il avait dirigé Clochegourde, il serait deux fois plus riche qu'il ne l'était. En formulant ces blasphèmes violemment et injurieusement, il jurait, il sautait d'un meuble à l'autre, il les déplaçait et les cognait ; plus au milieu d'une phrase, il s'interrompait pour parler de sa moelle qui le brûlait, ou de sa cervelle qui s'échappait à la flots comme son argent. Sa femme le ruinait. Le malheureux, des trente et quelques mille livres de rente qu'il possédait, elle lui en avait apporté déjà plus de vingt ans....-Oui, s'écria-t-il, Blanche, vous êtes mon bourreau, vous m'assassinez ; je vous pèse ; tu veux te débarrasser de moi, tu es un monstre d'hypocrisie. Elle rit ! Savez-vous pourquoi elle rit, Félix. Cette femme, reprit-il en faisant la réponse à sa demande, elle me sèvre de tout bonheur, elle est autant à moi qu'à vous et prétend être ma femme. Elle porte mon nom et ne remplit aucun des devoirs que les lois divines et humaines lui imposent, elle ment ainsi aux hommes et à Dieu. Elle m'exécute de courses et me laisse pour que je la laisse seule ; je lui déplais, elle me hait et met tout son art à rester jeune fille ; elle me rend fou par les privations qu'elle me cause, car tout se porte alors à ma pauvre tête ; elle me tue à petit feu et se croit une sainte, ça communie tous les moi. La comtesse pleurait en ce moment à chaudes larmes, humiliée par l'abaissement de cet homme auquel elle

disait pour toute réponse ; »Monsieur !monsieur !monsieur ! »...Il s'avança sur elle en lui présentant sa tête de loup,blanc devenue hideuse car ses yeux jaunes une expression qui le fit ressembler à une bête affamée.Henriette se coula de son fauteuil à terre pour recevoir le coup qui n'arriva,elle s'était étendue sur le parquet en perdant connaissance ,toute brisée. »PP.178-179(éd.Seuil1992) Cette scène montre qu'il est psychologiquement malade , déprimé et qu'il pourrait aller jusqu'à la folie. D'ailleurs,il y avait « deux maux,deux variations contraires dans le 19.è siècle :l'excessive continence,l'abus avec ses épuisements et ses microbes.La première empoisonne jusqu'au fond de son tempérament M. de Mortsauf, dans le Lys dans la Vallée :Privé de la nourriture ,écrit à son sujet Félix de Vandenesse,le coeur se dévore lui-même et sent un épuisement qui n'est pas la mort,mais qui la précède.La nature ne peut pas être longtemps trompée ;au moindre accident elle se réveille avec une énergie qui ressemble à la folie »⁵⁰ »Ainsi l'amour est-il devenu comme presque toutes les forces d'un siècle instable,un ferment de dissolution ;il attaque la société comme une maladie ;il en défait les liens,en détache une à une les pièces constitutives.On peut citer aussi dans la Peau de Chagrin, une image de folie collective et contagieuse qui semble annoncer Nana :Elle était là comme la reine du plaisir,comme une image de la joie humaine ,de cette joie qui dissipe les trésors amassées par trois générations,qui rit sur des cadavres,se moque des aïeux,dissout les perles et les trônes,transforme les jeunes gens en vieillards et souvent les vieillards en jeunes gens... »⁵¹ De même Monsieur de Mortsauf atteint cette maladie contagieuse pendant son immigration .Il perd en même temps son équilibre mental.Le mal ;c'est-à-dire sa phytisie se transmet à sa femme innocente. : »Qui n'a frémi,demandait Balzac dans les premières éditions du Lys dans la Vallée,du destin de cette délicieuse jeune fille qui ,semblable à une fleur piquée par un taon,a dépéri en deux ans de mariage,victime de sa pudique ignorance,victime des débauches de son mari »⁵².

Le retour de Félix rend la jeune femme heureuse ,joyeuse et la tire de ses douleurs,de ses angoisses.Autrement dit ; il fait le bonheur de Mme de Mortsauf.Il devient son espoir,son avenir,son ami sincère : »Je suis heureuse ;vous avez dissipé mes terreurs...Jamais,depuis trois ans,je n'avais entendu sa voix si pleinement heureuse...,vous êtes ici,tout est oublié !Je ne souffre point,je n'ai pas souffert !Elle fit quelques pas légers, comme pour aérer sa blanche toilette,pour livrer au zéphyr ses ruches de tulles neigeuses,ses manchettes flottantes,ses rubans frais,sa pèlerines et les boucles fluides de sa coiffures à la Sévigné et je la vis pour la première fois,jeune fille,gaie de sa gaieté naturelle,prête à jouer comme un enfant.Je connus

⁵⁰ Amours Romantiques.L'Amour et l'Histoire".Pierre Moreau,Hachette,Paris,1963,P.179.

⁵¹ Ibid.PP.178-179

⁵² Ibid.P.180

alors et les larmes du bonheur et la joie que l'homme éprouve à donner le plaisir dit Félix. »P.247 L'action de Mme de Mortsauif d'être fière des succès du jeune homme et de son honnêteté nous fait entrevoir l'amour qu'elle lui gardait à jamais dans le coeur : »Je lui décrivis mon appartement à Paris,car elle voulut tout savoir ;et,bonheur alors inapprécié,je n'avait rien à lui cacher.En connaissant ainsi mon ame et tous les détails de cette existence remplie par d'écrasants travaux,en apprenant l'étendue de ces fonctions où,sans une probité sévère,on pouvait si facilement,s'enrichir,mais que j'exerçais avec tant de rigueur que le Roi ,lui dis-je,m'appelait mademoiselle de Vandenesse,elle saisit ma main et la baisa en y laissant tomber une larmes de joie.Cette subite transposition des rôles,cet éloge si magnifique,cette pensée si rapidement exprimée,mais plus rapidement comprises :Voici le maître que j'aurais voulu,voilà mon rêve !tout ce qu'il y avait d'aveux dans cette action,où l'abaissement était de la grandeur,où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens. »P.248.Les douleurs de la femme infortunée étaient exprimées par Félix qui l'aime,en même temps le narrateur du Lys dans la Vallée .C'est lui-même qui nous fait pénétrer dans la vie douloureuse de la jeune femme,mais ses tristesses sont explicitement narrées pour la première fois pqr elle-même.Ses plaintes montraient bien que les conduites de son mari devenaient tellement cruelles,tellement incompréhensibles et tellement inconstantes qu'elle mourraient de douleur si elle ne pouvait pas les lui livrer ou si elle ne trouvait pas une occupation manuelle pour se distraire : »Ah ! il me tuera ,avoue-t-elle.Cependant je veux vivre,ne fut-ce que pour mes enfants !Comment ,pas un jour de relâche !Toujours marcher dans les broussailles,manquer de tomber à tout moment et à tout moment rassembler ses forces pour garder son équilibre.Aucune créature ne saurait suffire à de telles dépenses d'énergie....Ma douleur n'est pas une,elle est multiple.Vous ne sauriez imaginer quelle forme odieuse a prise sa tyrannie et quelles sauvages exigences lui ont suggères ses livres de médecine.Oh ! mon ami...que devenir,que faire,en se débattant contre les pensées qu'elle n'avait pas exprimées...je deviendrai folle aussiPP.256-257 .Pour apaiser,bercer au moins quelques heures ses peines,ses souffrances, elle se donne au travail manuel,à l'activité physique.Tout cela la tire de l'angoisse,de l'inquiétude,de la douleur physique et morale,du déséquilibre et de la trouble d'esprit.C'est grâce à ce mouvement qu'elle peut garder son équilibre mental.La comtesse fait un aveu qui représente l'importance et l'utilité de l'activité manuelle dans sa vie.Cette occupation lui fait oublier momentanément ses lassitudes,ses peines,son malheur,les injustices de son mari,les maladies de ses enfants et ses responsabilités.Toutes ses angoisses se dissipent comme des nuages et se transformaient en paix intérieure : »Il était temps de finir ma tapisserie,reprit-elle en rentrant dans le salon où je lui baisai la main comme pour renouveler mes serments.Vous ne savez peut-être pas,Félix,pourquoi je me suis imposé ce long ouvrage .Les hommes trouvent dans les occupations de leur vie des ressources

contre les chagrins, le mouvement des affaires les distrait ; mais nous autres femmes nous n'avons dans l'âme aucun point d'appui contre nos douleurs. Afin de pouvoir sourire à mes enfants et à mon mari quand j'étais en proie à de tristes images, j'ai senti le besoin de régulariser la souffrance par un mouvement physique. J'évitais ainsi les atonies qui suivent les grandes dépenses de force, aussi bien que les éclairs de l'exaltation. L'action de lever le bras en temps égaux berçait ma pensée et communiquait à mon âme, où grondait l'orage... en réglant ainsi ses émotions. » P.175 Ses peines la poussent à la révolte ou bien au contraire à la religion, dans la croyance en Dieu. En d'autres termes ; elle devient à son tour révoltante et croyante à la fois : » Mon Dieu, reprit-elle en séchant ses larmes et levant les yeux au ciel, de quoi me punissez-vous. Mais il faut le croire, dit-elle en appuyant ses doigts sur mon bras, oui, croyons-le, Félix, nous devons passer par un creuset rouge avant d'arriver sains et parfaits dans les sphères supérieures. Dois-je me taire.... » P.258. Elle ne sait quoi faire, comment agir, à qui s'adresser. Non qu'elle perde sa croyance pour toujours, mais parce qu'elle subissait les insultes, les caprices du comte depuis des années. Elle comprend que le bonheur ou le salut est dans la religion. Selon elle, il faut souffrir pour atteindre le bonheur et le mériter. Mais la lettre qui annonce le retour de Félix fait plonger la comtesse dans le désespoir, dans un étonnement profond et dans la douleur. Son indifférence se transformant en apathie et son action de lui donner des cheveux à elle évoquent les attitudes d'une jeune femme amoureuse, qui fait ses adieux à son amant. "Les cheveux tombés dans un an" indiquent ses douleurs, ses désespoirs, ses ennuis, ses déceptions et le plus important son chagrin d'amour inexprimé et sa solitude: "Le vieux piqueur m'apporta, dit Félix, de Tours une lettre dont la vue m'arracha je ne sais quel cri de surprise et qui fit trembler Mme de Mortsauf par contrecoup. Je voyais le cachet du cabinet, le Roi me rappelait. Je lui tendis la lettre, elle la lut d'un regard. Il s'en vaudit le comte. - Que vais-je devenir, me dit-elle en apercevant pour la première fois son désert sans soleil. Nous restâmes dans une stupeur de pensée qui nous oppressa tous également, car nous n'avions jamais si bien senti que nous nous étions tous nécessaires les uns aux autres. La comtesse eut, en me parlant de toutes choses, même indifférentes, un son de voix nouveau, comme si l'instrument eût perdu plusieurs cordes et que les autres se fussent détendues. Elle eut des gestes d'apathie et des regards sans lueur. Je la priai de me confier ses pensées. "En ai-je" me dit-elle. Elle m'entraîna dans sa chambre, me fit asseoir sur son canapé, fouilla le tiroir de sa toilette, et se mit à genoux devant moi, et me dit: "Voilà les cheveux qui me sont tombés depuis un an, prenez-les, ils sont bien à vous; vous saurez un jour comment et pourquoi." P.286. L'infidélité du jeune homme qui se trouve à Paris ont aggravé son état de santé. Ses douleurs mûries et les coups reçus pendant les derniers mois ont tant changé de caractère, d'humeur, que son mari même s'inquiétait pour elle. Elle a subi aussi des transformations physiques causées par le chagrin: "En revoyant la comtesse, le brillant de ses yeux secs et la

teinte jaune paille de son front m'avaient frappé..dit Félix, j'aperçus alors quelques changements dus au chagrin et que je n'avais point remarqués en plein air;les lignes si menues qui,à ma dernière visite,n'étaient que légèrement imprimées sur son front,l'avaient creusé;ses tempes bleuâtres semblaient ardentes et concaves;ses yeux s'étaient enfoncés sous leurs arcades attendries, et le tour avait bruni; elle était mortifiée comme le fruit sur lequel les meurtrissures commencent à paraître et qu'un ver intérieure fait prématurément blondir."P.312. Mme de Mortsauf représente un des principaux avatars de la figure féminine,l'image de la femme déçue au 19.è siècle.Balzac met en relief l'infortune d'une femme,l'incompréhension d'un époux et l'infidélité d'un amant de coeur.Mme de Mortsauf est malheureuse,insatisfaite au sein de son mariage,victime de son mari,de l'homme qu'elle aime et aussi le plus important de son destin.Dans ce siècle-là, "aimer était d'ailleurs "souffrir" et " se dévouer"surtout pour les femmes soit mariées soit célibataires comme dans la vie actuelle.



CHAPITRE.3.EXAMEN STRUCTURAL

3.1.BALZAC ET SON TEMPS :Avant de passer directement à la vie de Balzac et à ses oeuvres, il serait utile de jeter un coup d'oeil sur son temps .C'est ce qui nous permettra de percevoir l'état d'âme de ses personnages; c'est-à-dire, les raisons de leurs incohérences, de leurs attitudes déséquilibrées, leurs passions.Couvrant exactement la première moitié du 19.è siècle ,l'existence de Balzac traverse les mutations politiques qui mènent la France du premier au second empire,en passant par la Restauration,la Révolution bourgeoise de 1830,la Monarchie de Juillet et la Révolution de 1848."Il y a peu d'époques dans l'histoire de l'Europe où les frontières aient été si souvent crévées et sans cesse mouvantes;les armées françaises ont été à Berlin,à Vienne,à Rome,à Moscou,à Madrid....:une agitation des peuples plus intense que celle qui précède les années de la Renaissance en France.Mais cette analogie est trompeuse;entre 1789 et 1815 les nationalismes s'exaspèrent et se défendent assez bien contre les tentations de curiosité au dehors.La France s'estimait la grande nation et qui n'avait rien à apprendre.Elle exportait ses idées et ses constitutions,elle était entraînée à vouloir imposer

Ses codes,sa culture,sa langue.L'armées qui la représentait à l'étranger,n'avait pas souci de connaitre la pensées ou les livres des populations occupées.Celles-ci se défendirent par un contre-nationalisme,qui les fit se replier vers leurs traditions,vers leur propre culture,afin de garder leur indépendance.Il y eut pourtant en France un grand mouvement de population eût pu donner de nouveaux horizons.L'émigration,fit vivre pendant plusieurs années à l'étranger plus de cent cinquante mille Français,pour la plupart aristocrates et bourgeois aisés,de ceux parmi lesquels se faisait l'élite intellectuelle.Sous la Révolution et sous l'Empire,il y a eu une littérature d'émigrés plus vivante et plus annonciatrice quze la littérature à l'intérieur des frontières;Chateaubriand,Mme de Stael,Benjamin Constant"⁵³. "Trente-sept années commencent avec Waterloo et s'achèvent avec le coup d'Etat du Deux-Décembre; Il s'agit de la Restauration dont on dira bientôt qu'elle est venue "dans les fourgons de l'étranger",d'une monarchie bourgeoisesortie de la révolution de 1830,du drame confus qui a suivi 1848,et où les journées d'émeute,le désordre,la peur préparent l'avènement d'un prince- président,d'un empereur; des rois de France de la branche ainée des Bourbons qui apportent de l'exil tout le poids de leurs souvenirs-un roi des Français ,fils de cette lignée populaire des Orléans qui entend composer avec la Révolution des tribuns qui dialoguent avec la foule jusqu'au jour où une Assemblée nationale prend leur place,où un prétendant encore énigmatique se rend maitre de l'Assemblée."1830 n'a pas interrompu son rythme contrasté où tour à tour les hommes du mouvement et ceux de la résistance l'emportent.Au milieu des

⁵³Littérature-Française,Larousse-Tome Second,Paris,1949.P.203

soulèvements qui sont les derniers convulsions des journées de Juillet, ce n'est encore que l'agitation fiévreuse d'un régime mal établi qui cherche son équilibre. L'espérance exaltée reçoit en plein élan le démenti humiliant des faits: l'Europe est encore ligüée contre la France, chaque fois que celle-ci retrouve sa vocation de libératrice des peuples. En cette année 1840, où les cendres de l'Empereur reviennent, au milieu d'une belle illusion d'épopée, la menace d'une guerre se dessine. L'Angleterre frappe à coups répétés la politique, l'honneur même de ce régime. Des deux cotés du grand fleuve; poètes allemands et poètes français se jettent leurs défis par-dessus "le Rhin allemands. Pour avoir reculé devant l'aventure téméraire, la monarchie de Louis-Philippe est condamnée. La France, frémissante de rêves romantiques, est une nation qui s'ennuie. Le mouvement et la résistance vont se retrouver sous d'autres noms, de 1848 à 1851: c'est le mouvement qui porte Lamartine à cette dictature de la parole et de la gloire, d'où il tombera dans une impopularité besogneuse; c'est lui qui va multipliant les arbres de la liberté, mais la résistance attend son heure: elle va l'avoir avec Louis-Napoléon Bonaparte. Telle est la trame des événements; mais elle n'est pas toute l'histoire. L'histoire véritable de cette époque est dans l'éducation sentimentale, qu'ont reçue les successives générations"⁵⁴. Le romantisme, le réalisme, le symbolisme dominent cette époque-là. "L'histoire de la notion de romantisme implique celle des mots mêmes de romantique et de romantisme. Le romantisme n'est pas seulement un mouvement littéraire; il est lié à une révolution dans les moeurs et les modes. Par-delà les lettres, il étend son action à tous les arts. Le mouvement des idées littéraires, la fièvre des controverses sur l'art méritent à cette époque le nom de bataille romantique. La génération de 1815 est plus sensible encore que celle de René, et plus frémissante⁵⁵. L'ennui la tormente plus cruellement, parce que, après la chute de Napoléon, elle n'a plus pour se divertir les dangers des batailles et l'enivrement des victoires. Elle est moins disposée à se soumettre aux lois sociales, plus prompte à faire du "moi" la mesure de l'univers. C'est ce "moi orgueilleux et tourmenté qu'elle va chercher à exprimer". Hugo, Lamartine, Vigny, Musset sont des poètes célèbres. Parmi eux, Vigny, Musset, Hugo, Sainte-Beuve sont des poètes romanciers. La rencontre du Romantisme et du genre romantique favorisait le roman personnel, l'analyse des sentiments individuels, l'égotisme et la confession du moi." La génération de 1830 est une grande date non seulement dans l'histoire politique, mais dans celle des idées, des lettres et des arts. L'esprit bourgeois, peu à peu, envahit les artistes eux-mêmes; avec lui, l'appétit de l'argent et les moeurs mercantiles. La foi un peu folle de 1830 s'éteint en quelques années, dans une société positive, industrielle, où la lutte pour la vie fait sentir cruellement la vanité des beaux mensonges. Avec Hugo, le roman romantique aboutit à l'histoire sociale; avec Musset: il reste l'histoire d'un coeur. Musset analyse l'état

⁵⁴ Ibid. P.204

⁵⁵ Ibid. PP.205-206

psychologique de sa génération et le Mal du Siècle. Volupté de Sainte-Beuve est une oeuvre à la fois délicate et puissante, trop raffinée trop fouillée. Le véritable objet de ce livre est l'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice. Balzac est un des plus grands romancier du 19.è siècle. Des débuts difficiles: Après une enfance marquée par un passage chez les oratoriens de Vendôme et un profond sentiment de solitude. Balzac se destine à la littérature. En 1821, sa première oeuvre, Cromwell (une tragédie en vers), est un échec comme ses premiers romans. Dès 1822, Laure de Berny, plus âgée que lui, le soutient de son affection et le guide de ses conseils. En 1825, désespérant de vivre de sa plume, Balzac se lance dans les affaires. Bilan: un désastre financier, de lourdes dettes, une vie pénible qui durera plusieurs années. Une revanche: beaucoup de héros de La Comédie humaine édifieront de gigantesques fortunes.

La fortune, l'amour et la gloire.

1829 voit la parution des Chouans, roman historique et policier. Balzac part à la conquête de la gloire. Travailleur infatigable, doué d'une énergie hors pair, il se jette à corps perdu dans une immense production littéraire qui ne comporte pas moins d'une centaine de romans.

Les Lettres à l'étrangère (Madame Hanska, une noble polonaise qu'il finira par épouser en 1848 au terme d'une longue liaison épistolaire) le présentent comme un curieux invétéré, amateur d'art, collectionneur frénétique, critique sensible. Ses romans qui contiennent des descriptions d'intérieurs précises et minutieuses ont permis une véritable reconstitution du goût de l'époque.

Une oeuvre immense dont nous ne retiendront quelques titres :

1831: La Peau de chagrin, conte philosophique, analyse du savoir, du vouloir et du pouvoir, dont le héros est Raphaël de Valentin.

1833: Eugénie Grandet étudie le rôle de l'argent dans la société du XIX.è. siècle et brosse un portrait de l'avare-type.

1834: Le Père Goriot. En 1819, à la pension Vauquer, à Paris - dont la tristesse n'a d'égal que la vétusté et la saleté - plusieurs destins se croisent: celui de Rastignac, l'ambitieux mais généreux provincial, celui de Vautrin, l'ancien forcat, Balzac expose sa vision de la société corrompue et agitée de passions diverses et dévastatrices.

1835: Le Lys dans la Vallée, roman de la passion amoureuse, a pour décor les paysages de la Touraine à laquelle Balzac était profondément attaché: Splendeurs et misères des courtisanes; Illusions perdues, qui présente les deux destins parallèles de héros au caractère contrasté: celui de David Séchard et celui de Lucien Chardon.

..La Comédie Humaine est caractérisée en particulier par:

le retour des personnages d'un roman à l'autre: ainsi Horace Bianchon, le médecin de La Comédie humaine, qui apparaît dans de nombreux romans;

la variété des milieux et des caractères présentés: Paris, la grande bourgeoisie, la haute finance, la paysannerie, la bourgeoisie de province, l'avare (Grandet), le martyr de l'amour paternel (Goriot).

Dans la Comédie Humaine, apparaissent quelques thèmes essentiels:

la passion (sous toutes ses formes: celle de l'argent, de l'ambition, de l'amour) est éminemment destructrice, même si elle peut initialement paraître une force: le symbole en est La Peau de chagrin qui se rétrécit au fur et à mesure que celui qui la possède éprouve le moindre désir, le plaçant face à un choix nécessaire: vivre longtemps sans désir ou satisfaire ses désirs et mourir jeune.

L'influence réciproque du milieu et de l'homme. La pension Vauquer, décor du Père Goriot, est à l'image de sa propriétaire.

...l'art de l'auteur s'exprime par:

la longueur des descriptions, la minutie des portraits et l'agencement rigoureux des intrigues.

Un sens de l'observation qui garde au réel toute son épaisseur, tandis que l'imagination élabore des intrigues complexes et multiples.

“La Comédie Humaine est un vaste tableau de la société française à la fin du Premier Empire, sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet. Elle contient 91 ouvrages et 2000 personnages. Elle a été écrite en 1841 – 1842. Balzac y présente tous les milieux comme les vies dans les salons, des moeurs bourgeoises, populaires et paysannes et toutes les professions comme médecins, avocats, journalistes, prêtres, commerçants, banquiers, domestiques etc..”Balzac essaie quelques groupements ;il réunit plusieurs romans dans une série qu'il intitule Scènes de la Vie privée,Puis il imagine un plus vaste classement:Ses Etudes de Moeurs comprennent quatre volumes de Scènes de la Vie privée, quatre de de Scènes de la vie de province, quatre de Scènes de la vie parisienne.Pour entreprendre de tracer dans ses intimes détails la fidèle histoire,le tableau exact des moeurs de la société moderne ,il fallait une singulière audace,une volonté obstinée,une énergie au travail presque illimitée:aucun de ces dons ne manque à Balzac.Il aime l'argent non pour l'argent lui-même,mais pour faire le magnifique .Tandis qu'il est poursuivi par ses créanciers,snn imagination lui suggère des combinaisons fabuleuses.Il est abattu pour un temps,mais il se relève:”Je suis sur un champ de bataille;la bataille est perdue”,il se donne pour un nouveau Napoléon:”Ce que Napoléon n'a pu achever par l'épée,je l'accomplirai par la plume⁵⁶”Si l'on se demande quelles influences ont agi sur Balzac,on discerne d'abord celle des grands observateurs du coeur humaine:Molière,La Bruyère,Saint-Simon,Walter Scott,Diderot,Lavater,Gall”.Quant à l'influence de Balzac sur les autres écrivains,son temps,elle n'a pas été seulement influence littéraire,mais action directement exercée sur la société sur une génération ses modes et ses moeurs.

⁵⁶ Littérature Française,Larousse-Tome Second,Paris,1949.PP.256-257

Baudelaire qui admire Balzac cherche chez lui l'expression du héros moderne. Emile Zola et le roman naturaliste revendiquent le patronage de son nom. Paul Bourget et l'école traditionaliste du début de ce siècle nomment l'auteur parmi leurs maîtres. Il a influencé les étrangers aussi tels "Stefan, Zweig, Dickens. Tout un courant du roman moderne dérive de lui: Flaubert, Maupassant, Les Goncourts, Alphonse Daudet, Zola, Paul Bourget .

L'observateur des hommes et créateur de la vie, Balzac demeure le maître du roman réaliste. Il dit: "Le drame est mon livre."

3.2. TECHNIQUES DE BALZAC

3.2.1. Retour des Personnage: Dans la Comédie Humaine, il s'agit de la répétition des personnages. On dit le retour des personnages. Comme on sait, les personnages de Balzac circulent d'un roman à l'autre. Certains réapparaissent ainsi dans dix ou vingt récits différents. Dans son principe, le retour des personnages n'est que la transposition.

"515 personnages réapparaissent dans plusieurs romans: ce procédé est imaginé par Balzac en 1833 pour la première fois dans le Père Goriot. L'apparition répétée du même personnage se justifie par la possibilité ainsi offerte de tracer un portrait très complet, avec plusieurs éclairages, par la volonté de rendre vraisemblable des créatures qui semblent douées d'une vie⁵⁷ indépendante, historique, libérée de la gratuité ou de la fantaisie du créateur et par le goût pour le théâtre, autrement dit le personnage disparaît en coulisse entre deux scènes, tout en continuant d'exister dans la conscience du spectateur. Le procédé des personnages reparaisants permet à Balzac de donner une dimension à des êtres imaginaires. C'était le temps. Ce procédé assure à son oeuvre une organisation synthétique, l'idée d'une entreprise cyclique et sollicitant la familiarité du lecteur. Tous ses livres ne forment plus qu'un seul livre et les mêmes personnages millénaires qu'il a créés dans ses oeuvres, il les a liés les uns aux autres par un ciment social de hiérarchies et de professions.⁵⁸

3.2.2. Description: Il décrit l'évolution des fortunes, les changements des moeurs, le développement des ambitions et l'amour de l'argent. Balzac après avoir décrit certains types importants pour la démarche du roman, passe ensuite au type fondamental, à celui que le roman prend même son nom. Pour créer ses personnages, pour les faire apparaître devant nos yeux, il ne manque jamais de citer en détail, le cadre, le milieu où il les fait vivre, autrement dit il essaie de mettre un parallélisme entre les objets, les choses et l'âme des gens. Ce cas est valable pour lui aussi. Il est devenu le peintre vigoureux et fidèle de la société, de ses moeurs, mais surtout de la bourgeoisie.

⁵⁷ Grands écrivains du monde, Romantisme et romanesque, Balzac. Nathan, 1980, P.232

La description tient une grande place dans les oeuvres de Balzac. La plupart des romans commencent d'ailleurs par une longue description qui met en relief, éveille sous nos yeux pour ainsi dire, l'image d'un quartier, d'une rue, d'un immeuble, d'une maison et des personnages.

Il décrit tout ce qu'il voit jusqu'au moindre détail, la réalité du monde, la corruption, la dégénération de la société du XIX^e. Siècle.

“La description ornementale devient donc avec Balzac symbolique. Elle cesse d'être un morceau descriptif purement ornemental et elle gagne une valeur sémantique”⁵⁹. Touraine où Mme de Mortsauf mène sa vie, est décrit d'une manière sémantique. Cet endroit aide à connaître l'héroïne, à entrevoir ses traits caractéristiques. D'autre part la description annonce l'action chez Balzac, dans le Lys dans la Vallée.

3.2.3. Réalisme: Pour lui, la vérité du détail est le seul moyen d'atteindre à la peinture complète du caractère et à la différenciation. Les détails contribuent à éclairer le caractère du personnage présenté. Tous les détails sont chargés de sens. Autrement dit; même les moindres explications favorisent la compréhension des événements. Pour broser le tableau de la société française de 1789 à 1848, il adopte l'esthétique réaliste: l'auteur croit fermement que les détails constituent le mérite des ouvrages. D'où la raison du soin minutieux donné aux descriptions et aux portraits, préparation lente qui devance le travail de l'imagination de ce visionnaire passionné.

Tous les traits caractéristiques de Balzac et ses procédés d'écriture révèlent aussi son réalisme. Son style est pittoresque. Il sait faire voir; il sait aussi faire sentir, toucher, entendre. Pour l'obtenir mieux, il n'hésite pas à emprunter à la langue populaire, aux argots de métier:

Il a été sensible à cette recherche du vrai, surtout à l'attention prêtée aux détails de la plate réalité quotienne. Pour lui, le vrai est constitué de tout ce qui s'offre à sa curiosité d'observateur inlassable, c'est-à-dire; de paysages, de maisons, de visages et de corps, plus encore de traits de caractère révélés par des gestes, des attitudes ou des paroles, enfin de situations et d'actions que la vie a réellement enfantés dans le temps.

Le réalisme demande à la fois d'ailleurs une bonne dose d'imagination et des dons d'observation. Balzac se voue largement à la description des détails socio-psychologiques, donc réels. Mais avec lui, la réalité devient fiction et la fiction la réalité. Il invente une réalité romanesque. Il écrit dans l'avant-propos de la C.H: “La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire.”⁶⁰ Le réalisme de Balzac était avant tout un réalisme social. Il avait voulu étaler la société de son temps. Pour chaque couche sociale, il avait créé des personnages et il les avait typés fortement. Chez lui, presque

⁵⁹ La Jalousie de Robbe-Grillet et La Nouvelle Technique Romanesque, Selçuk Üniversitesi Yayınları Konya 1989, P.65

⁶⁰ Pierre ZIMA, “Objet trouvé-sujet perdu” Les Lettres nouvelles, Septembre-octobre, 1972, P.153

chaque personnage représentait une vérité sociale et l'objet devenait le symbole d'une vérité". Dans le Lys dans la Vallée, Mme de Mortsauf représente l'esclavage, l'infortune, le destin de la femme au 19.^e siècle. Elle symbolise la pureté comme "sa robe et le "lys."

3.2.4.L'Observation: "Balzac apparaît avant tout comme un observateur extraordinairement doué, mais ce don ne suffit pas de caractériser son génie: l'univers balzacien est imaginé au moins autant qu'observé. Baudelaire remarquait déjà: "J'ai maintes fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire, et visionnaire passionné"⁶¹. Enfin observation et imagination sont au moins en partie au service d'une foule d'idées qui constituent l'ossature de l'oeuvre. Ces idées, Balzac a tenté de les organiser en un système cohérent dans l'Avant-propos de la Comédie humaine.

Balzac sait voir, fixer dans sa mémoire et reproduire dans son oeuvre les sites, les objets et les hommes. Manié par lui, le réel garde toute son épaisseur, sa complexité, son foisonnement. Il y avait quelque chose de matériel dans la personne même de Balzac, dans son tempérament, et il excelle à nous imposer la présence de la réalité, de toutes les réalités matérielles. Pas de détail qu'il juge trop bas ou trop vulgaire, s'il est vrai et significatif. Les héros de Balzac sont des êtres de chair qui mangent et boivent, dont nous connaissons avec précision le physique, le costume, la profession et le domicile.

En outre l'observation de Balzac pénètre les caractères distinctifs des individus, des sexes, des âges de la vie, des différents milieux, des différentes époques. Par la peinture des moeurs la Comédie humaine constitue le document le plus précieux sur la Restauration et la Monarchie de Juillet. L'auteur souligne en particulier le pouvoir et les dangers de la presse, le rôle de l'administration et de ses bureaux (Les Employés), la soif de l'or, qui est de tous les temps, mais connaît une recrudescence effrayante sous le régime censitaire, après la soif de gloire de l'Empire.

3.2.5.L'imagination:

Son rôle est évident dans l'élaboration d'intrigues multiples et compliquées, qui se succèdent, rebondissent, s'entrecoupent. Souvent, d'ailleurs, l'imagination est soutenue par la documentation, et les fictions les plus surprenantes, qui font de Balzac l'un des ancêtres du roman policier, se fondent parfois sur la réalité.

Mais la démarche de l'imagination balzacienne est surtout passionnante lorsqu'il s'agit de créer un personnage, de concevoir son caractère et ses passions d'après son apparence physique. Nous citerons, après Théophile Gautier, ce texte essentiel de Facino Cane "Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur-le-champ au-delà; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait... Quitter

⁶¹ Le Chef d'oeuvre inconnu, Pléiade IX, P.394; par cité André Allemand, Unité et structure de l'univers balzacien, P.140

ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales..., telle était ma distraction." Et Gautier commentait: "Balzac... possédait le don de s'incarner dans des corps différents. Balzac fut un voyant"; les deux ou trois mille types qu'il a créés, "il ne les copiait pas, il les vivait idéalement. A ce niveau, nous distinguons un Balzac dont l'imagination tend à se libérer des contraintes du réel. C'est celui qui, dans les Études philosophiques, aspire à sonder la nature même de la pensée, à percer le mystère de la communication des individus entre eux, avec le monde extérieur (cf. P.308), avec les morts (cf. P.309), avec l'Être universel. Fervent lecteur des illuministes et occultistes du XVIII^e.siècle (SAINT-MARTIN, SWEDENBORG), il hésite entre un spiritualisme presque mystique et un matérialisme qui ferait de la pensée un fluide magnétique comparable à l'électricité. Comme son héros Balthazar Claës, il poursuit la recherche de l'absolu, il brûle de trouver la formule qui rendrait compte à la fois de la matière et de la pensée, de l'homme et de l'univers.

3.3.LE RÔLE ÉDUCATIF DES PERSONNAGES BALZACIENS DANS LES ROMANS DE BALZAC ET DES HÉROÏNES DANS LE "LYS DANS LA VALLÉE"

Balzac pensait que l'art devait apprendre aux hommes à se connaître, à connaître le monde dans sa réalité passagère et dans sa réalité profonde. Il ne s'agit cependant pas de transformer le romancier en maître d'école ni d'imposer à l'esprit telle vision du monde ou tel système de pensée. "Dans la plupart de ses romans, les personnages peuvent donner la leçon morale les uns aux autres ou aux lecteurs, c'est-à-dire qu'ils ont tous des rôles, des missions éducatifs. Même son personnage malhonnête donne des conseils nécessaires pour parvenir dans la société, apprend au jeune homme dépourvu d'expérience du monde, les difficultés de la vie, la règle du jeu."⁶² Le personnage expérimenté lui font entrevoir par leurs paroles ou leurs actions, la voie à suivre ou à éviter

C'est-à-dire; il est possible de constater le rôle éducateur, instructeur des personnages, surtout des femmes mûres, riches dans la haute société.

"Pour aider le jeune homme à comprendre la complexité de ce monde et à en déjouer les pièges, des génies protecteurs transmettent leur expérience et parfois leur sagesse. Mais cette éducation ne se fait pas sans rupture: à l'innocence du novice s'oppose souvent la rouerie de celui qui dévoile avec cynisme le vrai visage de la réalité.

Ces conseillers, image idéalisée de la femme mûre ou figure du père, éprouvent à l'égard de leur jeune protégé un sentiment ambigu d'amour protecteur comme Mme. de Mortsauf dans le Lys dans la Vallée, parfois dangereusement possessif comme Vautrin".⁶³

Il est question des conseils de Mme de Mortsauf, de Mlle de Manerville a Félix, ceux de Carlos Herrera à Lucien de Rubempré dans les "Illusions Perdues" et ceux de Vautrin et de Mme de Beauseant à Rastignac dans le "Père Goriot". "Ils recommandent à leurs protégés

⁶² Les Métaphores du Jeu. Lucienne Frappier-Mazur. PP.38-39.

⁶³ Itinéraires Littéraires. Initiation au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.190.

respectifs de suivre la règle du jeu”. Avec le personnage de Carlos Herrera dans les Illusions Perdues, le guide bienveillant devient séducteur et tentateur, car ces personnages qui initient le héros aux réalités du monde peuvent prendre sur lui un ascendant troublant; ils le modèlent à leur image et attendent de lui qu’il réalise leurs rêves et leurs ambitions”.⁶⁴

“Le Lys dans la Vallée a d’ailleurs tous les traits d’un roman de l’éducation sentimentale. Un jeune homme fait l’apprentissage de la vie et de l’amour auprès d’une femme mariée qui reste résolument fidèle à son époux et à ses enfants en aimant comme une mère son protégé. C’est là une situation littéraire traditionnelle, dont le dernier exemple est offert en 1834 par le “Volupté” de Sainte-Beuve. Mais Henriette -“Vierge-Marie visible”, selon un critique contemporain- est avant tout l’image de la perfection sur terre”, dit Balzac, comme Séraphita est celle de la perfection dans le ciel.

En elle-même, en fait, se livre le combat de l’esprit et de la chair; apprenant qu’Arabelle ne respecte pas religieusement comme elle, la maternité, elle connaît “un moment de doute horrible”, semblable à l’accablement du “Christ au mont des Oliviers”. Son cœur souffre une passion, au terme de laquelle elle accomplit sa mission terrestre en catholique consommée, sa mort annonçant la victoire de l’esprit” sur la “matière”.⁶⁵ Ainsi elle rencontre, apprend, aussi bien la trahison, la lutte entre le corps et l’âme, l’autre vision, l’autre conception du monde, l’image de la femme libertine, voluptueuse préférant l’amour au devoir, à la religion et aux enfants la jalousie, le remords et la torture causée par le combat de l’esprit” et de la “matière”, l’amour et un bonheur éphémère.

Comme Félix, Henriette apprend beaucoup de choses sur la vie: l’amour et le chagrin d’amour.

La règle du jeu que préconise Mme. de Mortsauf dans le “Lys dans la Vallée” est fort différente de celle que Rastignac a discernée dans le “Père Goriot” et que Carlos Herrera va énoncer dans la troisième partie d’Illusions Perdues.”⁶⁶

“J’ignore si les sociétés sont d’origine divine ou si elles sont inventées par l’homme; j’ignore également en quel sens elles se meuvent; ce qui me semble certain est leur existence; dès que vous les acceptez au lieu de vivre à l’écart, vous devez en tendre les conditions constitutives pour bonnes; entre elles et vous, demain il se signera comme un contrat”. (Lys, VIII, 886). P.154.

Le but est le même -arriver- mais selon Mme de Mortsauf, “la droiture, l’honneur, la loyauté, la politesse” sont les instruments les plus sûres et les plus prompts de la fortune”. (Lys, P.156). Au contraire, elle définit dans les termes ci-dessous, pour les condamner sans appel, les moyens d’action adoptés par Rastignac: “Expliquer la société par la théorie du bonheur individuel pris avec adresse aux dépens de tous est une doctrine fatale dont le

⁶⁴ Dictionnaire des littératures de la langue française. Bordas. P.153.

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ Les Métaphores du Jeu. Lucienne Frappier-Mazur. P.38-39.

déductions sévères amènent l'homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion est bien ou dûment acquis (...). A qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bague, une position politique ou le déshonneur. Encore le tapis n'a-t-il pas assez de drap pour tous les joueurs et faut-il une sorte de génie pour combiner un coup" (Le Lys, PP. 154-155).

L'image apparaît donc, sous la plume de Balzac, pour définir une conception individualiste de la règle du jeu. Cet individualisme est révélé, décélé par la monomanie, l'égoïsme et le "chacun pour soi".⁶⁷ C'est-à-dire; les grands ou les riches frappent, écrasent les petits qui ont au contraire besoin de protection. La domination et le pouvoir deviennent donc un jeu. Ce sont les règles de ce jeu que l'angélique lys de la vallée explique à Vandenesse, comme Mme. de Berny avait dû les expliquer à Balzac. "Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la Révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir, mais en avançant dans la vie, vous apprendrez combien les principes de liberté mal définis sont impuissants à créer le bonheur des peuples... Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien! Soyez de votre parti!"

L'exemple du Lys évoque des accessoires qui nous sont familiers, tels que l'enjeu, le tapis vert, mis au service de l'habileté personnelle. Mais il en fait ressortir les principes constitutifs en les situant nettement à l'intérieur de l'état social dont ils émanent.

Selon Mme. de Mortsau, il faut avoir une sorte de génie pour arriver, réussir dans la société. Il est clair que le jeu représente le conflit entre l'individu et la société. La société est plus forte que l'autre. Dans ce conflit, Mme. de Mortsau prend le parti de la société contre l'individu, dans l'intérêt même de l'individu. Ce dernier, pour faire sa fortune, devra sacrifier son bonheur personnel aux valeurs sociales qu'elle approuve telles que "la droiture, l'honneur, la loyauté et la politesse".

Ces valeurs professées par Mme. de Mortsau sont les anciennes valeurs féodales. Elle repousse et désapprouve la conception du jeu que Carlos Herrera conseille à Lucien de Rubempré.

Balzac, aussi déplore les progrès de l'individualisme dans certains passages de la Comédie Humaine, mais nous savons qu'il doit condamner, avec Mme. de Mortsau, du moins, seulement sur le plan idéologique, la position individualiste. De ce point de vue, il y a une différence non seulement entre les valeurs de Mme. de Mortsau et de Carlos Herrera mais entre les moyens qu'ils ont utilisés ou proposés.

La vertu, qui, selon Mme. de Mortsau, est la garantie du succès et condamne l'attitude individualiste, devient, selon Carlos Herrera dans les "Illusions Perdues", le moyen le plus sûr d'échouer. La première appuyait son argumentation sur un ordre social, qui d'après le second, est périmé:

⁶⁷ Ibid.

“La société s’est insensiblement arrogé tant de droits sur les individus, que l’individu se trouve obligé de combattre la société. Ce nouvel ordre social justifie la révolte de l’individu; c’est-à-dire la règle du jeu c’est la révolte. Et elle est bien la signification la plus fréquentée de la métaphore du jeu. Pour marquer les chances du succès de l’individu, Carlos Herrera, à la différence de Mme. de Mortsauf, choisit l’exemple d’un jeu qui, en mettant l’accent sur l’habileté du joueur, minimise le rôle du hasard.⁶⁸ D’autre part, Mme de Mortsauf conseille à Félix de ne pas aimer les jeunes femmes, froides et orgueilleuses. Car celles-ci ne pensent qu’à elles-mêmes.

Elle lui donne des renseignements utiles et particuliers qu’il ne pourra pas apprendre tout de suite dans la vie tantôt sur la vie politique, sur la société, tantôt sur les femmes.

Dans le Lys dans la Vallée, la comtesse de Manerville conseille à Félix de ne pas faire des confidences à une autre femme qu’il aimera, comme il lui confesse ses souvenirs, son amour pour l’unique femme qu’il a idéalisée dans son esprit et qu’il n’a jamais oubliée même après la mort de la jeune femme: “Permettez-moi d’achever votre éducation. De grâce, défaites-vous d’une détestable habitude; n’imites pas les veuves qui parlent toujours de leur premier mari, puis jettent toujours à la face du second les vertus du défunt”. P.325. Mon ami, car vous serez toujours mon ami, gardez-vous de recommencer de pareilles confidences qui mettent à nu votre mésechantement, qui découragent l’amour et forcent une femme à douter d’elle”. P.326.

“Si vous tenez à rester dans le monde, à jouir du commerce des femmes, cachez-leur avec soin tout ce que vous m’avez dit...”. P.329.

Mme de Mortsauf lui a donné de bons conseils, des recommandations importantes pour qu’il se maintienne dans la vie, réussissent dans la société, montré le faux et le droit, le juste et l’injuste, les moyens de parvenir. Quant à Mlle. de Manerville, elle lui a donné une leçon amère qu’il n’aura jamais pu oublier pendant sa vie, et ironiquement transmis ce qu’il doit faire ou ce qu’il ne doit pas faire. Mais malheureusement c’est très tard pour lui. A cause de ses propres fautes, il perd aussi toutes les deux femmes jusqu’à l’infini comme son éducation est interrompue, il est échoué dans la vie.

“D’ailleurs, “La plupart des romans d’apprentissage dans lesquels le héros s’élance à la conquête du monde, guidé par cet espoir ardent: réussir. Mais le romanesque balzacien met en évidence la contradiction entre ce désir et les obstacles qu’oppose la réalité.”⁶⁹

“Selon Balzac, la société est un labyrinthe, riche de promesses mais plein de dangers pour celui qui s’y engage. Il en résulte que l’ordre social est une mécanique qui broie dans ses rouages les êtres les plus purs.”⁷⁰

⁶⁸ Les Métaphores du Jeu. Lucienne Frappier-Mazur. P.38-39.

⁶⁹ Itinéraires littéraires, Introduction au XIX^e. Siècle Hatier, 1997. P.193.

⁷⁰ Ibid. P.190.

“Le jeune ambitieux qui veut s’assurer une prompte réussite devait refouler tout idéalisme et accepter les corruptions sociales dans le roman balzacien comme dans la société parisienne de cette époque-là.

Entre la probité qui le condamne à la solitude et l’opportuniste qui lui garantit le succès, le faible Lucien de Rubempré dans le “*Illusions Perdues*”, ne tarde pas à choisir la deuxième voie. Dans le Père Goriot Eugène de Rastignac, lui, lance comme défi à la société le fameux: “A nous deux maintenant!” Mais cette hardiesse ne lui vient qu’après la rapide dégradation morale que lui a fait subir son expérience de la vie.”⁷¹

Venu de province à Paris, Eugène de Rastignac, étudiant en droit, fait bientôt le dur apprentissage de la vie, et connaît les poignants désirs de l’ambition.

Ayant remarqué combien les femmes ont d’influence sur la vie sociale, il profite de sa lointaine parenté avec Mme. de Beauséant pour lui être présenté. La vicomtesse, amère et lucide, lui transmet quelques-unes des leçons que lui a données l’expérience: “Le monde est infâme et méchant, dit enfin la vicomtesse. Aussitôt qu’un malheur nous arrive, il se rencontre toujours un ami prêt à venir nous le dire, et à nous fouiller le coeur avec un poignard en nous en faisant admirer la manche. Déjà le sarcasme, déjà les railleries!....

Eh bien, monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l’être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j’aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m’étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N’acceptez les hommes et les femmes que comme des cheveux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n’avez pas une femme qui s’intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le boureau, vous deviendrez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret! Ne le livrez avant d’avoir bien su à qui vous ouvrirez votre coeur. Pour préserver par avance cet amour qui n’existe pas encore, apprenez⁷² à vous méfier de ce monde-ci”. (Le Père Goriot). Le Lys dans la Vallée est un roman qui montre le rôle éducateur des personnages balzaciens et des héroïnes aussi.

3.4.PERSONNAGES: Dans le Lys dans la Vallée ,il s’agit de trois protagonistes;Mme de Mortsauf,Monsieur de Mortsauf, Félix de Vandenesse.

⁷¹ Ibid. P.193.

⁷² Itinéraires littéraires,Introduction au XIX.è siècle,Hatier,1997,P.191

3.4.1. LE PORTRAIT PHYSIQUE DE FÉLIX

Balzac ne décrit pas directement le héros. Il se contente de ne parler du portrait physique de Félix qu'en quelques phrases, en faisant la comparaison entre son frère aîné et lui: "De cinq ans plus âgé que moi, Charles fut aussi bel enfant qu'il est bel homme... Bien fait et robuste, il avait un précepteur. Moi, chétif et malingre, à cinq ans je fus envoyé comme externe dans une pension de la ville." P.20.

En retraçant son histoire d'enfance; "Affecté par tant d'éléments morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon âme pleine de vœux se débattait avec un corps débile en apparence; mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité..."

J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts." P.29.

Balzac nous donne très peu de détails sur lui. En retraçant la scène de rencontre au bal: "Trompé par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère." P.33.

Ou le visite de Félix chez le comte: "Il me demanda mon âge. Quand je l'eus dit, la comtesse me rendit mon mouvement de surprise à propos de sa fille. Peut-être me donnait-elle quatorze ans. Ce fut, comme je le sus depuis, le second lien qui l'attacha si fortement à moi. Je lus dans son âme. Sa maternité trépassait, éclairée par un tardif rayon de soleil que lui jetait l'espérance. En me voyant, à vingt ans passés, si malingre, si délicat et néanmoins si nerveux..." P.57.

On comprend que Félix est un charmant jeune homme. Il réussit à se faire aimer à la comtesse, à ses enfants et à plaire même au comte:

Comme on voit, Balzac donne des renseignements limités sur lui, sur son aspect physique, réduit en quelque sorte, à rien, à néant. De ces renseignements, on ne tire que la chétive apparence de Félix, on en comprend qu'il était si petit, si malingre, si délicat qu'on croyait qu'il avait quinze ans. Il était encore d'une apparence enfantine, bien qu'il eût plus de 20 ans.

3.4.2. LE PORTRAIT MORAL DE FÉLIX

Quant au portrait moral de Félix, il était, au début, sensible, romantique et fragile. Il était d'une beauté, d'une finesse d'âme. Il était timide, honteux et s'était replié sur lui-même à cause de l'indifférence de sa famille et de son mépris. Il ressentait de la carence affective, de la frustration d'amour maternel. L'humiliation de sa mère pour lui l'a profondément blessé et l'a poussé à se défier de lui-même.

Depuis son enfance, il était extrêmement tendre, et sentimental. L'existence de Mme de Mortsauf le remplit de bonheur, d'amour, d'émotion, de tendresse, de confiance et de sentiments qu'il n'a déjà point connus dans sa famille. La tendresse et la sincérité de Mme de Mortsauf attachent le jeune homme à elle.

Il s'agit des réactions de la fascination de Félix devant la séduisante inconnue au bal de Tours de cette attirance juvénile pour la chair féminine. Il est séduit, ébloui par la beauté de cette jeune femme.

“Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinées éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies: le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit.”⁷³ Comme le dit Pierre Barbéris; “ce ne sont certes pas là manières de séducteur ni d'homme habitué aux femmes. Ce sont réactions de puceau, tout juste capable de lorgner assez sottement le corsage de la comtesse, puis de se répandre en banalités destinées à se donner une contenance.”

Ajoutons cependant que Félix, au moins, embrasse ces “blanches épaules rebondies”.

On confirme ainsi la virginité, la naïveté, d'enfant la spontanéité, la sincérité, l'inhabileté et l'inexpérience de Félix, au début de sa vie.

“Pour bien comprendre les comportements déséquilibres et l'extrême sensibilité de Félix”, il nous faut connaître le siècle et les influences “laissées par les événements politiques sur la génération ou les écrivains de ce siècle-là.

Dès le XVIII^e siècle, Rousseau et Goethe ont accordé une attention particulière aux émotions et à la souffrance. A leur suite, les Romantiques créent un héros d'un genre nouveau: d'une part, il représente une génération; d'autre part, c'est un être tourmenté et qui semble voué à un destin tragique.”⁷⁴

Le reflet d'une génération: le héros romantique ressemble aux jeunes gens nés autour de 1800. Il partage leurs déceptions et leurs aspirations. Né trop tard: Comme l'explique Musset dans la confession d'un enfant du siècle, la génération romantique arrive après l'épopée napoléonienne, temps des héros guerriers.

C'est pourquoi, les jeunes se sentent malchanceux, malheureux, désillusionnés et vaincus, parce qu'ils n'ont pas pu vivre le plaisir et l'orgueil des victoires de Napoléon et ils ont été écrasés (humiliés) sous le poids de l'épopée napoléonienne.

⁷³ Le Lys dans la Vallée, Edition du Seuil, 1992, l'école des plaisirs, Paris, AUBIN, Poitier, Paris, 1992

⁷⁴ Itinéraires littéraires, Introduction au XIX^e. Siècle, Hatier, 1997. P.190

Il est difficile de réaliser un rêve de grandeur à une époque aussi médiocre que la Restauration et la Monarchie de Juillet. (1815-1848)

Jeune, le héros romantique se voit condamné au désœuvrement, à l'ennui comme Oberman de Sénancour.

Dans le Rouge et le Noir, Julien Sorel renonce à la carrière militaire pour se faire prêtre.

“Une sensibilité d'artiste: Si la supériorité des anciens héros tenait à leurs vertus guerrières (encore illustrée par les poèmes épiques de Hugo et les romans historiques de Dumas), le héros romantique se distingue surtout par son extrême sensibilité, qui devient une valeur en soi. Elle fait parfois de lui un génie créateur, un poète, comme Chatterton dans le drame de Vigny.

La génération romantique se reconnaît dans cette nouvelle figure du héros qui attire sa symphonie. Le héros romantique tourmenté; Plus sensible que les autres hommes, le héros romantique souffre davantage, et son inquiétude le conduit parfois au désespoir.”⁷⁵

-Un être isolé: Incapable de s'intégrer à la société, le héros romantique reste un marginal et un incompris. Dans le Lys dans la Vallée, Félix de Vandenesse a été un enfant mal aimé et persécuté. (P.183) Vigny fait de Moïse un être d'exception isolé parmi les médiocres. (cf. P.110)

-Un être insatisfait: Un univers trop étroit lui interdit de satisfaire ses aspirations vers l'infini: René, le héros de Chateaubriand, ne peut apaiser son besoin spirituel d'absolu dans les limites du monde réel: “Je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? (p.35)

-La fuite hors du monde: “N'importe où hors du monde, écrit Baudelaire. Le héros romantique cherche à échapper à la réalité qui l'entoure. René, par le voyage (cf. P.35), Jocelyne en se retirant loin de la ville; d'autres se créent un univers imaginaire. Le suicide apparaît comme un ultime voyage vers l'au-delà: Rolla, le héros de Musset, s'empoisonne, révolté contre son destin, comme Emma Bovary, l'héroïne de Flaubert.

“-Le destin du héros romantique: Même s'il connaît parfois l'ambition, il est condamné à l'échec, car amour et bonheur lui sont refusés.

-Le héros romantique ambitieux: L'ambition romantique naît d'un mouvement analogue à celui qui conduit au suicide. C'est un défi lancé à la société comme l'a fait Rastignac dans le “Père Goriot”. Parvenu à la fortune l'ambitieux ne peut connaître que deux fins, l'une, idéaliste: par un ultime refus des compromissions, il redevient un exclu, comme Julien Sorel, dans le Rouge et Noir. qui n'accepte pas d'être grâcié, et insulte l'ordre social avant de mourir. L'autre fin est plus matérialiste: le héros, enrichi, s'embourgeoise, mais il perd alors son caractère romantique. C'est le cas de Rastignac dans le Père Goriot.”⁷⁶

⁷⁵ Itinéraires littéraires. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.190

⁷⁶ Itinéraires littéraires. XIX^e. Siècle. Hatier. P.191

-L'amour impossible: Le héros romantique ne connaît pas d'amour heureux. Il s'éprend soit d'une femme rêvée telle la Sylphide de Châteaubriand, soit d'une femme inaccessible: mariée et vertueuse, comme Mme de Mortsauf ou insensible à son amour, comme Aurélie, l'héroïne de Nerval. Parfois, au contraire, il est aimé, mais incapable d'aimer, comme l'Adolphe de Benjamin Constant.

Enfin, quand tout semble réunir les amants, un interdit religieux les sépare: consacrée à la virginité, Atala ne peut épouser Chactas.

“-Un héros voué au malheur: Pour le héros romantique, le bonheur est impossible. La fatalité et, parfois sa volonté l'en éloignent. Hernani, qui vient d'épouser Dona Sol, accepte de mourir pour ne pas trahir la parole donnée à Don Ruy Gomez. Il n'y a d'alternatif qu'entre le malheur et la mort.”⁷⁷

Il semble donc que le héros romantique soit plus attachant qu'exemplaire, plus humain que surhumain. De là viennent peut-être son succès et sa postérité.

De même, Félix, le héros du Lys dans la Vallée, est romantique au début de sa vie.

3.4.3.L'ENFANCE DE FÉLIX -SES PARENTS ET LA RELATION ENTRE FÉLIX ET EUX

La première partie du “Lys dans la Vallée” commence par l'enfance de Félix et puis celle de Mme de Mortsauf. En passant de l'histoire du jeune homme à celle de l'héroïne du “Lys dans la Vallée”, Balzac veut nous montrer les ressemblances de ces deux personnages, les points communs de leur vie, c'est-à-dire il les compare l'un à l'autre. Les ressemblances dans leur vie permettent au lecteur de saisir la raison du rapprochement entre Félix et Mme. de Mortsauf et celle de la naissance de leur amour. Félix est un jeune homme sous l'aspect d'un enfant, qui aime passionnément une femme plus âgée que lui. En outre, l'histoire de Mme de Mortsauf est narrée par ce jeune homme, c'est pourquoi, on peut le considérer comme un intermédiaire ou comme un moyen de transition à l'histoire de la jeune femme le personnage principal du “Lys dans la Vallée”. D'autre part, ce jeune homme devient à la fois pour elle une source de bonheur et de malheur, c'est-à-dire c'est en même temps l'auteur de son malheur et même de sa mort.

On peut consacrer ce chapitre à l'enfance de Félix, parce que le récit de son enfance était nécessaire pour expliquer les raisons du malheur, des souffrances qu'il a causés dans la vie de Mme de Mortsauf.

Il était membre d'une illustre famille légitimiste dont les titres lui donneront accès de droit dans les cercles les plus fermés de l'aristocratie parisienne. Félix de Vandenesse a eu néanmoins une enfance triste “D'ailleurs, Félix, le narrateur, commence sa confession par

⁷⁷ Itinéraires littéraires. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.191

le long récit de son enfance, avec raison, il sait toute l'influence qu'elle a eue sur sa formation morale, ses sentiments d'homme, son avenir."⁷⁸

L'enfance de Félix a parcouru une sombre avenue, interminable, au long de laquelle il a dû avancer seul, toujours solitaire, incompris, moqué, maltraité, humilié, n'ayant pour compagne que cette rêveuse mélancolie en laquelle se muait la joie naturelle de son âge.

"Toute son enfance a laissé sur lui une inexprimable aversion, jamais surmontée. De là se révèle la figure d'un enfant malheureux, déshérité de toute affection. Cette enfance diffère d'ailleurs des autres, elle a quelque chose d'unique, sa présentation littéraire: Balzac l'enveloppe d'une extraordinaire poésie"⁷⁹.

Félix n'a pas eu une bonne enfance, car, sa mère était assez sévère, assez froide envers lui pour qu'on puisse l'approcher et l'aimer. Il passe une vie mélancolique, pleine de larmes. L'enfance de Félix "a été comme une maladie." (P.76) et l'a rendu patient et résistant aux angoisses et à toutes les difficultés de la vie.

Son frère ne l'aimait pas, sa mère se désintéressait de lui. Félix était sans doute l'enfant du devoir. Toujours puni par sa mère, tyrannisé par ses frères et soeurs, moqué et brutalisé par ses camarades de classe, lui, de nature aimante, est l'objet de haines convergentes. Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte et font sur lui l'essai de leur férocité. Son aspiration à l'amour se heurte à la froideur et à la sévérité maternelle et ne s'ouvre finalement que sur le néant, le silence et le vide. Il se sent seul dans le collège, abandonné le long des années par sa famille. Il y passe son temps à attendre sa famille:"Aux approches de la distribution des prix je redoublais mes prières je parlais de triomphes pressentis. Trompé par le silence de mes parents je les attendais en m'exaltant le coeur je les annonçais à mes camarades et quand à l'arrivée des familles le pas du vieux portier qui appelait les écoliers retentissait dans les cours j'éprouvais alors des palpitations malades. Jamais ce vieillard ne prononça mon nom. P.20 La cruauté de sa mère et son indifférence causent chez lui les tourments, les douleurs, accentués par une foule d'interrogations de Félix: Quel poète nous dira les douleurs de l'enfant dont les livres sucent un sein amer dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un oeil sévère?" et également le reproche: Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né?" Quelle disgrâce physique ou moral me valait la froideur de ma mère?" P.17. La froideur de sa mère pour Félix, la tendresse de Mme de Vandenesse pour son fils d'amour, Charles, l'ont profondément blessé et lui ont infligé des souffrances, des douleurs.

Il était toujours seul même au sein des foules. Pendant de longues années, il reste oublié, incompris, abandonné comme un objet sans valeur, d'abord dans une pension et plus tard au collège. Son retour au foyer paternel a été complètement décevant pour lui au lieu de le rendre heureux, tandis qu'il avait encore un peu d'espoir, de pensées optimistes à l'égard

⁷⁸ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.191.

⁷⁹ Ibid. P.189.

de sa mère et qu'il attendait d'elle de l'affection maternelle, au moins une seule parole douce et un petit sourire. "Affamé d'amour ne rencontrant chez sa mère que dérision et despotisme haineux. Il va jusqu'à même dire qu'il est "non pas mal aimé" mais "haï" par sa famille".

Il a subi les injustices et les persécutions de sa mère, qui l'affligeaient extrêmement et tout cela a privé le jeune homme de douceurs, de tendresse maternelle, d'attachement, d'une bonne enfance et d'argent. La froideur des façons de sa mère avait réprimé l'essor de sa tendresse. C'est pourquoi il ne savait pas comment il aimerait sincèrement et fidèlement une personne. "Déshérité de toute affection, dit Félix, je ne pouvais rien aimer, mais la nature m'avait fait aimant.P17." il n'avait déjà point connu le bonheur et l'amour. Depuis son enfance, ses parents se désintéressaient de lui, ne s'intéressaient pas à lui.

Toutes ces souffrances ont laissé de profondes traces, blessures irréparables sur l'âme du jeune homme pendant la vie et pourtant augmenté sa force de résistance, elles le rendent mélancolique, pousse à la rêverie et à la contemplation. Et en même temps à la fierté qui est le fruit de la raison qui sans doute arrêta les mauvais penchants" (P.18)

Chez Félix déshérité de toute affection, isolée de tout le monde, il est possible de voir la faiblesse causée par les duretés et les persécutions de sa mère.

"Delà vient une faiblesse qui abâtardit l'homme et lui communique je ne sais quoi d'esclave" et tout mon être dut exprimer une résignation morne."p.19. En lui, les mouvements et les sentiments de l'enfance sont réprimés par la crainte inspirée par Mme. de Vandenesse, sa mère.

Au fond, l'attention, les scrupules, la concentration de sa mère sur lui, sur son éducation lui donneraient beaucoup plus de souffrances que son désintéressement. Lorsqu'elle se désintéresse de lui, il pouvait faire tout ce qu'il voulait: Son abondance lui permet de "pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des insectes, à regarder le bleu du firmament". P.19.

Ses camarades se moquent de son dénuement, du manque de ses provisions.

La moquerie de ses camarades riches révèle une réalité douloureuse qui m'apprit à mesurer la différence mise entre mon frère et moi ce contraste entre mon abondance et le bonheur des autres, a souillé, les roses de mon enfance et flétri ma verdoyante jeunesse." P.21. Tout cela a ajouté des nouvelles souffrances à son existence morne.

Il voulait que sa famille soit fière de lui, de ses réussites à l'école. Mais ni sa mère ni son père ne sont venus le voir car eux-mêmes ne les connaissaient point, ces sentiments comme l'affection, la tendresse, la pitié, l'amitié et la tolérance: "Je ne connais ni le sentiment ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance. Chez moi, l'enfant ignore et l'homme ne sait rien." P.17.

Son frère et ses deux sœurs ne se gardaient même pas de se moquer de lui et de lui donner beaucoup de souffrances, comme si toutes les membres de famille se fussent déjà accordées entre elles pour être les plus dures et les plus cruelles envers lui. Ils lui rendent la

vie dure et insupportable: "Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes soeurs s'amuserent à me faire souffrir." P.17.

Il se croit victime de ces persécutions exécutées par sa famille, surtout par sa mère. D'autre part, il était cruellement puni pour les fautes de son frère: "Atteint et convaincu d'avoir imaginé cette espiègerie, accusé de mensonge, quand j'affirmais mon innocence, je fus sévèrement puni." P.20

Il s'interroge lui-même et interroge le lecteur en cherchant à trouver les causes des persécutions de son frère, de ses soeurs et de sa mère: "La courtisanerie, en germe chez les enfants, leur conseillait-elle de contribuait aux persécutions qui m'affligeaient, pour se ménager les bonnes grâces d'une mère également redoutée? Etait-ce un effet de leur penchant à l'imitation? était-ce un besoin d'essayer leurs forces ou manque de pitié?" P.18.

"L'indifférence de ses parents l'oriente vers les mystérieuses profondeurs de la religion; comme chez la plupart des enfants frustrés d'affection, sa vie intérieure se développe d'une manière ardente, dans une atmosphère de piété exaltée."⁸⁰

"Animé d'une ardente foi, je priais Dieu de renouveler en ma faveur les miracles fascinants que je lisais dans le Martyrologe... J'allais frapper aux portes du sanctuaire." P.24. "Félix se réfugie enfin dans la foi consolatrice; il va jusqu'aux portes du sanctuaire, son extase fait éclore d'étranges rêves, de sublimes visions. Il comprend métaphysiquement la vie dans les hauteurs, délicieuse période où l'âme s'ouvre aux voluptés. Il a puisé dans ces tourmentes une force imprévue, qui a forgé sa résistance morale et sa fierté. Félix savait que ces souffrances avaient un sens, que seul le langage mystique a pu exprimer. Elles ont préparé son coeur aux magies qui font le poète malheureux."⁸¹ Sa mère considère son fils comme un objet de la honte de la famille. Bien que Félix s'efforce de lui plaire et de la toucher par son éloquence et sa confiance, sa mère ne lui permet pas de s'approcher de lui: En partant de chaque nouveaux relais je me promettais de parler, prudemment méditées pour mon exorde... Je me jetais à ses pieds. Mais un regard, un mot effarouchaient les phrases." P.29-30.

Elle ne croit pas à ses paroles pleines d'affection et à sa franchise ou elle feigne de ne pas le prendre en considération, c'est-à-dire ses pensées, ses sentiments, ses douleurs, ses plaintes. "Ma mère me répondit que je jouais la comédie. Je me plaignis de son abandon, elle m'appela fils dénaturé." P.30. Les façons froides et distantes de sa mère lui font penser à la mort, au suicide; "J'eus un tel serrement de coeur qu'à Blois je courus sur le pont pour me jeter dans la Loire. Mon suicide fut empêché par la hauteur du parapet." P.30.

Il pensait que la mort était le seul moyen d'échapper aux souffrances. Cette volonté est justifiée par une phrase dite par Félix: "Je voulais mourir." P.31.

⁸⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.190.

⁸¹ Ibid. Pp. 190-191.

Mais cette tentative “fut empêchée par la hauteur du parapet”. P.30. A cause de ses conduites injustes de sa mère, il n’a pas eu de solides relations amicales ni de relations d’amour avec une femme en passant de l’enfance à la virilité; autrement dit; il n’a guère eu de guide ou de confident qui lui apprendrait à distinguer l’amour maternel du vrai amour et qui lui trouverait des conseils utilitaires pour qu’il trouve le droit chemin et qu’il fasse une bonne choix dans la vie. Il devait marcher seul tout droit et résister à toutes les difficultés de la vie, sans aucun soutien, jusqu’à ce qu’il connaisse Mme de Mortsauf Félix est porté par son isolement involontaire, par son abandon et l’indifférence de sa famille à la rêverie, à la contemplation et à la mélancolie.

Sa mère se comportait toujours envers lui avec froideur et avec distance. C’est pourquoi, dès son enfance il n’a même pas eu la possibilité de se rapprocher de sa mère, quoiqu’il désire l’aimer et être aimé d’elle. Plus il se rapprochait pour l’embrasser et au moins la toucher plus elle s’éloignait de son fils: Si je volais d’un bout du salon, à l’autre, pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait que le froid merci..”. P.30.

Cette phrase démontre le mépris de Mme. de Vandenesse pour son fils. Le vouvoiement de sa mère avec Félix, c’est-à-dire l’utilisation du pronom “vous” justifie cette distance, cette froideur que l’on a déjà exprimées entre “mère et fils. “Décidemment ses parents n’avaient aucun égard pour les sentiments de Félix. Ils ignorent les tourments du jeune homme.”⁸²

Il n’y avait personne à qui il puisse confier ses chagrins, ses désirs: “Ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par lequel un enfant begaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles.” P.20.

Il était raillé, méprisé par ses camarades, humilié par sa famille. En d’autres termes; il était l’objet du mépris, de la répugnance et de la honte: “Je fus un objet de haine plein de cailloux”. Je devins alors un excellent sujet de moquerie. La première fois que dupe d’un sentiment généreux j’avançais la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte...” P. 21.

D’autre part, sa mère exprimait toujours sa préférence nette, marquée pour son fils aîné. Cette différence mise entre son frère et Félix creuse de profondes blessures qui influencent toute sa vie, c’est-à-dire; le vexent extrêmement.

Voici un événement qui lui permet de comprendre et de compter la différence mise entre son frère et Félix: “Je partais en emportant un panier peu fourni, tandis que mes camarades apportaient d’abondantes provisions. Ce contraste entre mon dénuement et leur richesse engendra mille souffrances... Je n’avais jamais eu le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain; mais elle n’aurait pas été de mode à la pension, mon envie n’en eût pas été moins vive, car elle était devenue comme une idée fixe,

⁸² Henri Troyat de l’Académie Française, Balzac, Grandes Biographies Flammarions. P.20.

La réussite du jeune homme dans la société excite en Charles, son frère aîné, la jalousie, le dépit. Mais tout de même celui-ci s'efforce désormais de profiter de la position favorable de Félix, bien que les deux frères ne puissent pas s'entendre bien.

“Mon frère Charles, loin de me renier, s'appuya dès lors sur moi; mais ce rapide succès lui inspira une secrète jalousie qui plus tard me causa bien des chagrins”. P.183.

Quant à son père et à sa mère, le succès de leur fils les a étonnés, tous les deux. Ils se sont mis à se flatter de la réussite de Félix et à l'adopter pour leur fils. Mais cette situation même ne lui suffit pas d'éteindre les douleurs, les souffrances des années précédentes. Il pensait que toutes les bonnes conduites de ses parents envers lui n'étaient d'autre qu'une artifice, une factice, en d'autres termes leurs brusques changements d'attitudes lui empêchent d'avoir confiance en sa famille qui l'a maltraité dès son enfance; il a du mal à pardonner sa famille, surtout sa mère.

“Mon père et ma mère, surpris de cette fortune inespérée, sentirent leur vanité flattée, et m'adoptèrent pour leur fils; mais comme leur sentiment était en quelque sorte artificiel, pour ne pas dire joué, ce retour eut peu d'influence sur un coeur ulcéré; d'ailleurs, les affections entachées d'égoïsme excitent peu les sympathies; le coeur abhorre les calculs et les profits de tout genre.” P.183.

En bref, sa famille était la plus grande source de tristesse, de douleur, d'angoisse, du malheur, de la soif d'amour, de tendresse du jeune homme. C'est pourquoi, il semble que Félix ne la pardonnera jamais de sa vie.

Pourtant, le désir d'assister au bal offert au prince est bien accueilli par sa mère, et “en un moment, le fils quasi désavoué devenait un personnage”.P.31. Sa mère étant malade et son fils aîné n'ayant pas participé au bal, elle autorise Félix à y assister, à présenter sa famille en l'absence de sa mère et de son frère. Cette conduite de sa mère a causé en lui, un grand étonnement et en même temps le bonheur pour la première fois de sa vie. Voici: “Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites par lesquelles ma mère accueillit ma supplique.” P.32.

Ce bal a changé toute sa vie. Car il a rencontré au bal ce qu'il cherchait le plus dès son enfance, proprement dit, la personne qu'il s'efforçait d'atteindre. Il comprend qu'il a fini par trouver en terre ce qu'il admirait au ciel: “L'étoile de son enfance devient soudain une femme “répandant sa clarté, fraîcheur, son scintillement et sa vertu autour d'elle.”P.36

Il décide de chercher cette inconnue sans savoir où elle habite il pressentit le même lieu où elle se trouve: Dans les phrases ci-dessous: l'existence de cette inconnue est, pour ainsi dire, entrevue, devinée dans la nature, c'est-à-dire à travers le paysage. Le paysage séduit le jeune homme comme une femme l'a déjà séduit, et annonce l'existence de cette inconnue. Ses instincts et ses sentiments lui font prévoir qu'elle n'est pas loin de la belle vallée qu'il contemplait: “Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, voici? Elle demeurerait là, mon coeur ne me trompait point: le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation.” P.37.

Selon lui la robe qu'il aperçoit de loin comme le point blanc était à elle seule; C'est-à-dire à cette inconnue dont il est amoureux, d'un seul coup d'oeil:

"Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, le Lys de cette Vallée où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus". (P.37)

Félix sent dans la nature, l'amour répandre des parfums douces, autrement dit; la nature est séductrice comme une belle femme, comme si elle voulait guider le jeune homme pour mener là où l'inconnue vit. Donc, "l'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon âme était replie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselle au soleil entre deux rives vertes, par ces lignes de peupliers qui parent de leurs dentelles mobiles ce val d'amour.P.40

"Plus simplement, il est possible de retrouver, à travers l'enfance de Félix, celle d'Honoré, ces heures, ces jours, ces années sans lait comme sans tendresse maternelle".⁸³ Comme Félix de Vandenesse, Honoré est rejeté par sa mère et passe son enfance dans l'exil des passions à attendre un signe de ses parents. "Tous les deux aussi, au terme d'une triste adolescence subissent à l'improviste l'éblouissement d'une beauté féminine, une beauté de "trente ans".⁸⁴ "L'amour de Félix pour Henriette fait revivre celui d'Honoré pour Laure de Berny. Félix qui vient à Clochegourde se mêler à la vie d'Henriette, la voit épouse, mère, maîtresse de maison, répandant sa bonté en activité, c'est Honoré se mêlant à la vie de Laure à Villeparisis.

Comme Félix, il prend sa part des peines, des soucis de Laure, de la mauvaise humeur de M. de Berny."⁸⁵

Ayant rencontré Mme. de Mortsauf, Félix va lui vouer toutes ses ressources de tendresse, rêvant, cherchant auprès d'elle des émotions idéales, se laissant aller au parfait bonheur que lui offre la protection maternelle de cette jeune femme et douce, mais pure et incapable de tout sentiment coupable.

Maternelle, Henriette qui nourrit dans son coeur des sentiments les plus sincères et les plus profondes envers Félix, elle seule, elle a su tenir lieu de famille, or sa propre mère se comportait toujours envers lui avec froideur et avec distance. C'est pourquoi dès son enfance, n'a même pas eu l'occasion ou le temps de se rapprocher de sa mère quoiqu'il désire l'aimer et être aimé d'elle. Plus il se rapprochait pour l'embrasser et au moins la toucher, plus elle s'éloignait de son fils.

Cette phrase démontre le mépris de Mme. de Vandenesse pour son fils: "Si je volais d'en bout du salon à l'autre pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait que le froid merci qu'une femme accorde à son volet." P.24.

"Décidément, les parents n'avaient aucun égard pour les sentiments de leurs enfants. Ils ignorent les tourments du jeune coeur.

⁸³ Le drame de Balzac, P.126.

⁸⁴ Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions. P.20.

⁸⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.210.

Par moments, Honoré se dit qu'il aimerait mieux être le chien de son grand-père que le fils aîné de M et Mme. Balzac. Car même ce chien était aimé et caressé de son grand-père.⁸⁶ Ainsi Honoré se sent plus seul que s'il était orphelin et s'il n'avait pas reçu les visites de ses parents pendant qu'il était externe. De ce point de vue, on peut constater évidemment les ressemblances des histoires de Félix et d'Honoré.

Félix a gardé toute la naïveté et la spontanéité d'un enfant, une sensibilité naturellement grande et encore avivée de se trouver sans emploi. Il était un être faible, privé de l'amour maternel, assoiffé de désirs du corps. Il était enfant par le corps, l'aspect physique, mais en même temps trop vieux par l'âme. "Pour toujours, il reste immature, un enfant tel que Saint-Preux dans la Nouvelle Héloïse"⁸⁷ D'une enfance placée sous le signe du malheur, il a gardé une certaine mélancolie. Cherchant refuge en lui-même, il retient difficilement la tendresse qui ne demande qu'à s'exprimer.

Au collège, Félix qui attend si anxieusement et si vainement la visite de ses parents rappelle que Balzac aussi a souffert d'un oubli presque aussi complet. "D'ailleurs, le jeune narrateur, Félix de Vandenesse, est manifestement une incarnation d'Honoré à quinze ans."⁸⁸

On a souvent souligné combien l'enfance de Félix ressemblait à celle de Balzac, enfant du devoir comme Félix, auquel sa mère préfère l'enfant d'amour.

Toute la vie de Félix, à savoir; son enfance et sa jeunesse représentent à peu près celles de Honoré.

"Emporté "comme un fétu dans un tourbillon", (P.33) tout ahuri à côté d'une jeune femme dont la beauté et le parfum le bouleversent, Félix, comme son créateur, est surtout fasciné par les épaules de l'inconnue "légèrement rosées, qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois". P.34. Frissonnant de désir et perdant la raison, il se jette sur sa voisine et dépose des baisers "sur toutes ces épaules en y roulant sa tête. La dame, offusquée, le repousse."⁸⁹

Il exprime la confusion de ses sentiments, son grand étonnement et ses désirs exaltés à sa première vue en ces termes-ci: "J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant la pomme que je venais de voler, gardant sur mes lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repénant de rien et suivant du regard cette femme descendue des cieux". (P.34)

Ce brusque passage de l'enfance à la virilité effraie Félix par sa violence incontrôlable. Dès qu'il a vu Mme. de Mortsauf, il est tombé amoureux d'elle. Ce coup de foudre, c'est-à-dire son amour charnel pour elle s'opposait à son amour éthéré, pur, sublime.

Tandis qu'il s'efforçait de la sublimer, de l'idéaliser d'une part, il ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer passionnément et voulait posséder son corps, de l'autre. "Du jour au

⁸⁶ Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions. P.20.

⁸⁷ L'amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.40.

⁸⁸ Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions, P.36.

⁸⁹ Ibid. P.37.

lendemain, la femme cesse de lui apparaître comme une figure éthérée pour devenir un être de chair, palpable de la tête aux pieds, respirable, nécessaire à l'assouvissement de la faim qui le tenaille jusqu'au malaise".⁹⁰ On pourrait entrevoir qu'il se trouvait dans un dilemme et qu'il n'a pas pu en sortir jusqu'à la fin du roman.

De là se révèlent l'ambiguïté, l'incohérence de son caractère et l'indécision de Félix.

"Une nouvelle période s'ouvre dans son existence d'adolescent inquiet et vorace. Les rêves de réussite dans la politique, dans la société se mêlent aux désirs ardents."⁹¹

"Il a voué amour éternel à Mme. de Mortsauf: J'ai pensé, dit Félix, à m'attacher à vous par des liens qui ne puissent jamais se dénouer.

...J'aimerai donc sans espérance avec un dévouement complet. Je ferai pour vous ce que l'homme fait pour Dieu." P.102.

Il voulait rester toujours près d'elle; mais tout de même il était prêt à accepter pour ne pas la voir malheureuse tout ce que Mme de Mortsauf voulait qu'il fasse; car elle désirait qu'il aille à Paris près du duc et de la duchesse de Lenancour, pour réussir dans sa carrière.

Félix se conduisait avec bonté et douceur envers les enfants de Mme de Mortsauf. D'autre part, il s'efforce de la garder, de la protéger contre les insultes et les duretés de M. de Mortsauf. C'est-à-dire aux yeux de ses enfants Félix devient en un sens gardien ou sauveur de leur pauvre mère qui subit des injustices de son mari.

C'est pour cela qu'il était aimé par les enfants de Mme de Mortsauf.

En outre, il était considéré par le comte aussi comme un pouvoir médiateur entre sa femme et lui.

Déployant tous ses charmes, lui aussi, il a séduit le comte de Mortsauf, ancien émigré frisant la démence, et réussi à devenir consolateur pour Henriette.

Les douleurs, les souffrances et les larmes qu'ont causées la dureté, l'hypocondrie, les accusations injustes de M. de Mortsauf et les maladies de ses enfants attristaient extrêmement Félix et le blessaient profondément. A force de voir ce qui lui est arrivé et de témoigner de ses tristesses, des insultes du comte, son admiration pour elle, pour sa patience et sa grandeur d'âme se transforme, en peu de temps, pour ainsi dire, en un culte et en un hommage rendu à la "figure de la femme pure et sublime."

Comme tous les deux aussi ont partagé peu ou prou la même enfance, et qu'ils ont éprouvé les mêmes souffrances, la même carence affective, ils pouvaient s'entendre bien l'un avec l'autre. Il lui faisait des confidences, elle aussi racontait ses sentiments intimes, ses secrets au jeune homme qui s'efforce de la consoler avec des paroles douces, de calmer ses douleurs, et de "boire" ses larmes.

Assoiffé d'affection maternelle, Félix voit en elle une mère tendre et souriant et trouve en cette femme pure ce qu'il n'a pas pu trouver dans sa propre famille.

⁹⁰ Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions. P.37.

⁹¹ Ibid.

En d'autres termes; il tente de combler la lacune, le vide dans sa vie, mais il oubliait qu'il était impossible qu'on ne comble ce vide que d'amour sublimé, idéalisé qui tenait à l'âme, au coeur sans vivre un amour sensuel, celui du corps. Car son attitude était contraire à la nature de l'homme. D'ailleurs, lui aussi comprendrait plus tard cette vérité par son expérience d'amour vécue par une anglaise. Mais tout de même, il est tiraillé entre ces deux sentiments opposés. "En face d'Henriette, il éprouvait tout ensemble le respect d'un fils et la folie d'un amant. Il voudrait à la fois se fondre dans son âme et pénétrer dans sa chair."⁹²

L'amour entre Félix et Henriette peut être considéré comme une fatalité irrésistible, car, tous les deux aussi n'oublient pas pendant leur vie, ces baisers ardents déposés, au bal, par Félix, sur les belles épaules de la jeune femme.

En conséquence, ces baisers ont engendré leur amour sans s'en rendre compte. De là on dévoile qu'il l'a aimée tout de suite sans rien savoir de l'amour.

Après avoir connu l'inconnue, cet amour s'est mué en respect qui va jusqu'à l'adoration. Il la divinise, l'idéalise, et l'installe au plus haut rang de la vertu. Henriette est devenu, pour lui, une idôle, une étoile. Elle était contente de cette situation. D'ailleurs, on ne pourrait pas attendre qu'Henriette accepte un amour charnel. Très vertueuse et pure, elle ne pourrait répondre qu'à un amour du coeur. L'amour de Mme. de Mortsau pour Félix n'avait pas d'ailleurs été un commencement mais une fin pour elle, c'est-à-dire celle de sa vie tandis que l'amour de Félix pour elle était non pas une fin, mais le commencement de ses douleurs. À mesure que le temps passe, il ne peut plus se contenter de l'amour platonique. Il est séduit par la belle Lady Dudley. Il s'efforce de résister aux séductions, mais il cède aux passions amoureuses. Il a été la maîtresse de l'anglaise, tout en gardant son adoration, sa reconnaissance pour Henriette ses souvenirs à Clochegourde et sa fidélité du coeur.

"Ce drame commence cinq ans après la date de son premier séjour. Il aime une autre femme, gardant à Henriette un sentiment complexe où dominant l'amitié, la reconnaissance et l'admiration, à quoi se mêlent les résidus de son amour et de ses désirs".⁹³ "Il fait deux parts dans sa vie; une, pour les sens; c'est-à-dire pour satisfaire l'avidité du corps, une autre pour le coeur; pour nourrir l'âme, au prix de pas mal d'hypocrisie et d'égoïsme. Il prétend continuer à pétrarquiser avec Henriette, tandis qu'il cueille les plaisirs que lui dispense généreusement Arabelle, sa maîtresse."⁹⁴ Ainsi il devient hypocrite et égoïste. Il peut renoncer à sa bien aimée pour une autre femme. Saisi par la passion amoureuse, quels qu'en soient l'extravagance ou les interdits, le héros est capable de la vivre, jusqu'au bout

⁹² Henri Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarion. P.80.

⁹³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.213.

⁹⁴ L'amour. De l'idéal au réel. P.174.

en lui sacrifiant tout, y compris sa propre identité. Cela montre que Félix est d'une nature faible, médiocre et ingrat.

Non pas le courage mais le plaisir momentané lui fait oublier son amour et la femme qu'il adore. Cet enfant pur, sensible, au début du roman se transforme en homme perfide, infidèle, insensible et voluptueux à la fin du roman.

Jeune encore, son temps romantique passé, Félix ne sera qu'un homme politique sans éclat, se vouera à d'austères études, fera sa fortune et n'apparaîtra plus que sous l'aspect d'un personnage du second plan, très distingué, assez froid, positif, sans illusions sur l'humanité. Il se mue en homme dégénéré, insensible, superficiel et hypocrite. Ainsi par une évolution fréquente, a-t-il perdu ce don de poésie, apanage de jeunesse; il ne reste qu' "un poète mort jeune à qui l'homme survit. On peut comprendre que son enfance aussi a été la cause de son malheur, de sa mélancolie, du déséquilibre de ses comportements.

De ce point de vue, on peut mettre dans le même panier "l'Amaury" de Volupté et Félix de Vandenesse du "Lys dans la Vallée" et même Frédéric Moreau. Ce dernier peut réunir tous les défauts de deux héros. Frédéric est aussi hypocrite qu'Amaury.

"Frédéric Moreau, l'homme de toutes les lâchetés, son grand amour pour Mme. Arnoux est avili par toutes sortes de mesquineries et de trahisons. Avec lui, l'amour pétrarquiste est totalement dépouillé de tout prestige. Les sentiments chevaleresques deviennent risibles chez lui comme chez Félix".⁹⁵

"Félix fait souffrir Henriette de ses infidélités, lui gardant un coeur qui n'est plus que filial et courant à d'autres plaisirs. Félix en effet ne peut plus être celui qu'il était au début. D'ailleurs lui aussi il avoue qu'il ne reste à peu près rien du jeune homme timide qu'elle aimait. Il avait consumé la rupture avec le passé et accepté l'abandon des sentiments d'autrefois".⁹⁶

La mélancolie, la sensibilité, la naïveté et la sentimentalité de la première jeunesse ont fait place à l'insensibilité, à la perfidie, à l'hypocrisie d'un homme médiocre.

Mais tout de même, il était fidèle à son ange en pensée; il lui écrivait souvent des lettres, même devant sa maîtresse. Cela montre peut-être son amour ou plutôt son adoration pour Henriette. Comme il ne connaissait pas l'amour, il ne pouvait pas distinguer l'amour de l'adoration ou de n'importe quel sentiment.

Bien qu'il soit affamé d'amour, de tendresse, il n'est pas capable d'aimer dignement Henriette. Au lieu du bonheur, il ne lui donne que de la souffrance, de la douleur, du malheur même de la mort.

Prétendant qu'il aimait mieux cette femme vertueuse que l'intrépide anglaise, ou il nous mentait autant qu'il se mentait ou il ignorait quel sentiment il ressentait. Sa trahison c'est-à-dire son amour pour une autre femme ne lui semble pas, au début, très horrible, il ne

⁹⁵ L'amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.175.

⁹⁶ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp. 213-214.

pense pas que cet événement, à savoir, sa relation amoureuse avec une autre femme puisse vexer, l'autre blesser son amour-propre, causer des douleurs insupportables et même la mort. Il ne pensait qu'à lui-même, aux désirs charnels, au moment où il a cédé aux séductions, aux passions de lady Arabelle. Peut-être aussi Félix n'aimait pas toutes les deux femmes.

Il voudrait à la fois une mère sensible comme Mme de Mortsau et une amante passionnée et voluptueuse comme l'anglaise. Il était difficile qu'il puisse trouver une femme qui réunissait toutes ces qualités en elle. Ni Henriette ni lady Dudley ne pourraient satisfaire le jeune homme assoiffé d'amour et de tendresse, parce que chacun d'elles avait des qualités très différentes l'une de l'autre. Si une seule femme avait toutes les qualités de ces deux femmes, il ne la tromperait peut-être pas et trouverait l'amour et le bonheur qu'il cherchait depuis son enfance. Henriette ne pourrait pas se donner à Félix. Trop vertueuse, elle était une bonne épouse, une chrétienne croyante et une bonne mère. Elle ne lui a pu donner que son cœur, non son corps, tandis que Lady Dudley s'est donnée volontiers et même elle l'a séduit et détourné du droit chemin mais la volupté et la passion de la jeune femme font perdre son équilibre, sa capacité de raisonner en le distrayant et aussi en satisfaisant ses désirs corporels; pourtant son cœur reste vide. Cette femme ne sait pas conquérir son cœur mais seulement son corps.

Sa féminité ne peut pas remplacer la vertu et la pureté de Mme de Mortsau, et lui faire oublier complètement sa bien-aimée.

Quoiqu'éloigné de son "Lys", il se sentait proche de Clochegourde et d'elle. Elle avait tout son cœur, et elle est devenue, pour ainsi dire, une idôle, une obsession, à savoir, une idée fixe dans son esprit. Cela a donné les douleurs, les souffrances et les déceptions à lui-même autant qu'à Mme de Mortsau, autrement dit; la faute du jeune homme était d'abord de la sublimer de l'élever, plus tard, de la comparer avec l'autre et réduire.

Félix, dont l'adoration s'attache même à la robe de Mme de Mortsau, comme à un symbole obsédant et redoutable, pense surtout au "bruit que fait la jupe de sa bien-aimée, quand elle marche.

L'attachement que met Félix à aimer non seulement la femme, mais tout ce qui l'entoure, jusqu'à la moindre housse de fauteuil, jusqu'à la simple et abstraite couleur blanche qui est celle de son lys, tel qu'il la voit pour la première fois dans une robe immaculée au cœur de la vallée, fait scintiller les alentours du château de Clochegourde de signes amoureux. Et il se mit à aimer sa main, ses gants, ses yeux... sa voix, les robes qu'elle portait, mais surtout celle qu'elle avait le matin, et à aimer la chaise où elle s'asseyait, tous les meubles de sa chambre, la maison entière, la rue où était cette maison..." (P.111) Ainsi on s'accroche avec ces phrases ci-dessus, à quelles dimensions arrivent l'adoration et l'admiration de Félix "De la première femme aimée, écrivait Félix, nous aimons tout: ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur; nous aimons sa robe et ses meubles; nous sommes plus fâchés de savoir ses blés versés, que notre argent perdu." P.111

De là se révèle aussi l'obsession du jeune homme. Au fond il aime l'image de Mme de Mortsau. Il n'arrive jamais en vérité à comprendre et à pénétrer ses sentiments, ses douleurs, ses tortures. Il ne sait même pas ses tendances sensuelles jusqu'à ce qu'elle l'en avertisse, celles qui se manifestent, se découvrent après leur rencontre.

Au fond, il aime la femme qu'il a créée dans sa tête, l'image de la femme pure et charnelle. Il s'efforce d'identifier la mère et l'amante en même temps, l'une à l'autre. C'était impossible et faux.

Félix était responsable du malheur d'Henriette, de ses tristesses? La trahison du jeune homme était une faute ou une crime? Henriette qui le sait mieux que tout le monde, l'excuse et, on ne peut l'accuser que de faiblesse. Saint-Preux aussi, le héros de la "Nouvelle Héloïse, a commis la même faute mais avec une différence, il a trompé Julie au moment où il était inconscient. Loin de Julie, il se laisse un jour entraîner, se grise et se réveille dans les bras d'une courtisane; il en fait aussitôt à Julie qui pardonne.

"Si votre coeur est capable d'une faute imprévue, très sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais". Elle sait bien qu'il a été dupe et qu'elle est toujours aimée, Henriette aussi pardonne à Félix, mais dans un autre sens; elle sait qu'elle n'est plus aimée".⁹⁷

Pourtant, il ne faut pas oublier que, présenté au roi, placé au milieu des intrigues et des ambitions, mis en relation avec les jeunes "lions" voraces et cyniques de la Restauration, Félix ne peut être qu'une proie facile et désirable pour de jolies femmes blasées, avides de sensations imprévues et de puretés à ternir, parce qu'il est très inexpérimenté et attardé dans son adolescence, en outre il est affamé d'amour, attend, depuis des années, ce qu'on lui offre; l'amour, les désirs charnels, la volupté.

Chez Balzac, l'innocence initiale du héros est d'abord méconnaissance absolue des mécanismes de la société, de l'amour. D'ailleurs, Félix aussi, le héros de ce roman, ne connaissait au début la société corrompue ni l'amour et les femmes, c'est-à-dire; sa pureté provenait de son enfance prolongée, de son ignorance et de son inexpérience de vie. Mais plus tard, découvrant la vie parisienne pleine de luxe et de corruption, il perd déjà innocence et illusions. Félix se laisse entraîner par une femme séductrice dans une abîme, dans un malheur. L'une d'elles ne tarde pas à jeter son dévolu sur lui.

Mais cette faiblesse toute naturelle de l'homme qui enfin se découvre, il va la payer d'une manière tragique; la femme qu'il prétend avoir aimée meurt à cause de lui, c'est-à-dire; à cause de la jalousie excitée par Félix et son amante.

"Félix, sorti si fort de sa chétive enfance, devient faible dès qu'il n'aime plus bien au contraire; Saint-Preux de la Nouvelle Héloïse, plutôt faible de nature, reste fort parce qu'il aime Julie.

⁹⁷ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. Pp. 215-216.

Tout de même plus ou moins toujours fidèle après tant d'années, il va courageusement dans le chemin de la vertu. Félix chantera aussi le regret du passé, le charme des premières amours, mais il ne retrouve cette pure fraîcheur des temps heureux que pour l'opposer à son cœur flétri et le sentiment tari laisse sa raison désorientée."⁹⁸

"D'un peu plus loin, Saint-Preux apparaît comme le chef de file d'une belle théorie de velléitaires, Oberman, René, Adolphe, Amaury, Félix; mais il y a lieu de nuancer cette qualification péjorative.

Une tendance ne peut s'isoler des autres, avec lesquelles elle se trouve en perpétuelle interaction. Dispositions naturelles, aspirations morales, éducation et vie sociale, résidus plus ou moins conscients de l'expérience, traits de caractère plus ou moins dominateurs, composent l'ensemble complexe".⁹⁹

Oberman doit à son asthénie native de n'être pas ce qu'il a pu être. Son enfance inquiète, solitaire et rêveuse, n'est pas sans rappeler celle de Félix. Adolescent casanier, étranger à ce qui l'environne, il aime s'égarer dans les endroits perdus de la forêt, n'éprouvant que là un sentiment de paix, de liberté, de joie. Il montre ainsi sa crainte des contacts sociaux, sa fuite devant le monde et ses devoirs. Il se lamente, en opposant son rêve et la réalité. Il ne fait rien pour changer son sort, découragé d'avance. Félix au contraire brise l'enveloppe contemplative que l'abandon avait tissée autour de son enfance et s'élançait tout jeune encore, vers ses ambitions et ses désirs. Il sait ce qu'il veut et s'adapte aux circonstances, flatte le comte, subit ses colères, apprend le trictrac. Il fait tout ce qu'il peut, si jeune, pour conquérir la comtesse; il se charge sans hésiter d'une mission périlleuse et se taille une place enviée dans les hautes sphères du pouvoir. Quand Félix quitte pour toujours Clochegourde, il pleure un vrai malheur, ses erreurs, ce qu'il a détruit et perdu. Oberman, lui, se répand en vains regrets, non de ce qu'il a fait mais, il lui dit lui-même, de ce qu'il n'a pas fait.

"Amaury de Volupté n'a pas l'excuse maladroite d'Oberman, ni d'autre excuse d'ailleurs, sauf peut-être orphelin, d'avoir été élevé par un vieil et excellent oncle. C'est le velléitaire à l'état pur, qui n'a pas su trouver en lui le courage d'une décision, le choix d'une direction, la constance d'une conduite; Il s'abrite derrière les faciles raisons d'époque, avenir politique fermé aux jeunes gens bien nés. Il ne sait rien être par lui-même et s'attache, comme d'instinct, aux personnalités qu'il rencontre, pour se donner l'impression d'être quelque chose. Sa philosophie incertaine tourne à tous les vents de l'esprit. Il s'intéresse d'abord aux empiristes anglais, puis effleure le mysticisme de Saint-Martin. Se lassant vite de l'idéologie, il se lance dans le lamarckisme, qui le remplit, pour quelque mois, d'admiration. Mais déjà il abandonne Lamarck et revient au spiritualisme mystique de Saint-Martin. Il se conduit de la même façon dans l'amour aussi. Dès qu'il voit Mme. de

⁹⁸ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.217.

⁹⁹ Ibid. Pp.217-218.

Couaën, il oublie Amélie; mais au bout de six mois, il ne sait encore s'il aime la marquise. Au fond, Amaury n'aime personne; il n'a que des désirs physiques; il court après les plaisirs. D'ailleurs, il sacrifie la marquise au plaisir de courtiser.

Bien qu'il se croie une nature aimante, en vérité, il n'aime que lui-même. Il était toujours insincère envers lui-même comme envers les autres. Il tâchait de paraître exprimer ce qu'il n'éprouvait pas, il était indirect, tortueux et hypocrite. Il calcule, triche, manque de franchise devant les gens, en face des situations, devant lui-même".¹⁰⁰ Ses conduites nous montrent qu'Amaury est plus faible, plus hypocrite, plus cruel et plus dure que Félix.

"Quant à René, il se berce avec complaisance dans ses "éternels inquiétudes", il avoue son caractère inégal, "sans force et sans vertu", son inconstance naturelle, son esprit romanesque, ses dégoûts rapides et son désenchantement, ses méditations, ses élans religieux, le vide enfin de son existence. Ce jeune homme entêté de chimères s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries.

Il ne sait pas ce qu'il veut, il n'est pas privé d'énergie, seulement il ne peut pas l'employer; sa volonté n'est pas inexistente, elle se noie dans la vague des passions. Il ne ruse pas avec lui-même, son malaise est profond, sa douleur est réelle et il garde sa tenue morale, sa fierté. En outre, sa position sociale est différente de celle d'Amaury. Il est seul, isolé, sans parents, sans appui, sans guide, ayant perdu le seul être, une soeur, près duquel il avait passé son enfance.

Il n'a pas autour de lui la tendre famille de Greneuc, l'amitié virile du marquis de Couaën, n'entend pas les conseils des philosophes, ne bénéficient pas des soins attentifs des religieuses.

Sa solitude est orgueilleuse sans doute, mais non factice et n'exprime pas uniquement le vide d'un coeur incapable d'agir."¹⁰¹

Adolphe de Chateaubriand n'a pas ce désintéressement de René, dont la souffrance morale, absolument vaine et gratuite, au moins ne manque pas de grandeur. L'égoïsme est le trait le plus général et le plus profond de son caractère.

Balzac a voulu peindre dans Adolphe une des principales maladies morales du siècle, telles que la fatigue, l'incertitude, l'absence de force. Adolphe est incapable de dévouement soutenu, de générosité calme. On le voit en effet "rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée et d'une rêverie vague qui ne l'abandonnait pas", timide, tourmenté, renfermer en soi tout ce qu'il éprouve et, velléitaire, agité, partager son temps entre des études qu'il interrompt souvent et des plaisirs qui ne l'amuse pas, concevoir des projets qu'il n'exécute jamais. Plus lucide qu'Amaury, au moins plus franc, il dit enfin le vrai mot: "Pour vivre en paix avec nous-mêmes, nous travestissons en calculs et en systèmes nos impuissances et nos faiblesses.

¹⁰⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.218.

¹⁰¹ Ibid. P.222.

Comme Oberman et René, il souffre d'une maladie de la volonté, mais dans un contexte tout autre, avec beaucoup moins de largeur d'esprit et de noblesse de coeur.

“Quant à Félix, il est d'une autre nature, on pourrait dire d'une autre trempe qu'Adolphe et son neveu beuvien. Il n'est pas tout à fait sincère quand il essaie de se défendre auprès d'Henriette. Il l'avoue d'ailleurs en ces termes-ci:

“Je ne manquais pas de paradoxes pour me justifier à moi-même la complaisance avec laquelle je m'abreuvais à cette belle coupe.”P.

Il accepte d'être dupe des perfides discours de Lady Dudley; au fond il est pris lui aussi dans les plaisirs de l'amour sensuel. Mais il reste loin de ces insatisfaits par tempérament, qui ne savent pas ce qu'ils veulent, et ne veulent que par contradiction et aussi semblent redouter d'avance le pas en avant qu'ils vont faire. Au contraire, Félix sait s'engager de toute sa personne, dans l'amour, dans la vie et dans l'action. Mais il se lance dans une voie qui ne lui convient pas. Il était impossible qu'il s'échappe à son destin, c'est-à-dire à la fatalité, qui se dressait sur chemin.

Bien qu'il change de situation, de lieu, il transportait encore le tourment dont on espérait se délivrer.”¹⁰²

A la fin de la création, la réponse de Nathalie montre d'ailleurs qu'il se savait condamné comme son créateur. Félix est condamné depuis le début à la psychose incurable aux idées fixes, au malheur. Comme il vit dans les rêves roses, il souffre toujours aux éveils de son esprit, de son imagination, à son brusque retour à la vie réelle. Il est méprisé et sera abandonné pour toujours par les femmes chez qui il a causé la déception et la souffrance.

“La mort de la comtesse, la lettre d'Henriette, le mépris de Madelaine, éclairent Félix d'une froide lumière qui le surprend.

Sa passion lui a fait tout oublier; le drame qui s'achevait à Clochegourde et ses expériences passées. Celles-ci l'avaient assez fourni d'avertissements. En lui-même, il avait connu ces moments où la vie s'entrouvre. Il avait deviné les dissidences que les familles portent dans leur sein, les plaies incurables qui détruisent les sentiments naturels, les haines latentes qui glacent lentement le coeur.”¹⁰³

Après la mort d'Henriette, il a continué sa carrière politique, entouré des haines tenaces que s'attirent habituellement la droiture, la honnêteté et la modestie. Formé par une dure éducation sentimentale, il feignait d'avoir appris avec quelle délicatesse il faut mener un coeur féminin. Mais à la fin du roman, c'est grâce à la leçon morale de Nathalie, la troisième femme qu'il aimait, qu'on met en relief que Félix ne savait pas pénétrer et comprendre l'âme et le coeur des femmes.

“Il croyait qu'il avait touché le fond de la douleur, des souffrances, vidé la coupe du désenchantement en même temps que terminé son éducation sentimentale. Il n'est pourtant

¹⁰² Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzaciennes. Librairie José Corti, 1961. Pp.223-224.

¹⁰³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.223-224.

pas au bout de ses peines, il a encore à apprendre. Quand il ouvre sincèrement son cœur à Nathalie, il lui reste un espoir; car c'était sa dernière illusion qui allait s'évanouir; l'épouser. Depuis des années et jusqu'à présent, Félix plane d'ailleurs au-dessus des réalités quotidiennes, il vit dans le monde des rêves; sa pensée se maintient, non sans orgueil, un peu trop haut, dans une sphère idéale où il cultive autant que sa nostalgie, son moi souverain, son égotisme:¹⁰⁴ "Vous, et toujours vous, lui avait déjà dit Madelaine". Cette parole de Madelaine indique l'égoïsme de Félix en même temps que la jalousie, la haine de la jeune fille. "On dirait que la sève de sa jeunesse exaltée gonfle encore ses sentiments; il se trouvait dans une sorte de rêve, que Nathalie a brisé avec son ironie blessante et avec sa réponse négative à la proposition du mariage de Félix. Elle le fait sortir du sommeil profond, de son engourdissement".¹⁰⁵ D'autre part elle lui montre en effet son vrai visage qui se reflète dans le miroir, dans la glace.

De là se révèle l'inconsciente imposture du jeune homme. Cette ironie mordante avec laquelle Nathalie répond à l'appel mélancolique de Félix était, pour ainsi dire, la revanche du réalisme balzacien, après tant de pages teintées de lyrisme.

La lettre de la confidence de Félix à la comtesse de Manerville met en relief la passivité, la faiblesse, la naïveté et aussi l'inexpérience du jeune homme.

"Au reste, il est difficile de comprendre au premier regard pourquoi Félix a fait sa confession à cette assez froide personne, peu prête à le comprendre et à partager des émois anachroniques, à laquelle d'ailleurs on ne le sent pas très attaché. Mais il avait besoin de parler, c'est que le passé l'obsédait; celle qui pouvait et voulait tout entendre n'est plus là, il s'adresse alors à la plus proche de lui. Peut-être Félix ignore-t-il qu'il la froisse, la blesse, l'humilie et va fatalement l'écarter de lui ou il sait combien les souvenirs d'un autre amour peuvent blesser une âme fière et délicate. D'ailleurs; plus tard, Nathalie se range dans le camp de ses ennemies".¹⁰⁶

D'après certains, il subit la sourde action du remords et veut inconsciemment se punir. D'autres croiront plutôt qu'il ne le fait pas sans arrière-pensée; il entrevoit la rupture comme une évasion, une fuite. Au fond, il était seul, depuis la mort d'Henriette, comme il l'était jusqu'au jour où il l'a connue. Il vivait avec son fantôme, qu'il a vainement essayé de chasser en prenant Nathalie."¹⁰⁷ Ainsi la solitude le rendait-il plus incompréhensible, plus déséquilibré et plus faible.

Son amour platonique pour Henriette finit par le conduire à la mélancolie. Son voyage inopiné à Tours le déçoit et ne diminue pas ses remords qui, au contraire, s'agrandissent de jour en jour. D'ailleurs,

¹⁰⁴ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.231.

¹⁰⁵ Ibid. P.232.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.233.

Ses retours toujours trop tardifs, en vérité, ni spontané ni sincère n'ont pu sauver Henriette, ne pourrait plus rien sauver, réparer. L'anxiété et la méfiance ont pénétré les coeurs: la promenade aux lieux d'autrefois ne fait mieux ressentir que le changement irréparable s'est accompli.

Sa première arrivée à Clochegourde n'était pas d'ailleurs le hasard; c'était fatal, providentiel. Car il apporte là ce qui n'y était pas; une sympathie agissante, l'intuition des douleurs cachées, l'amitié vraie, en même temps que l'intelligence, les qualités d'esprit que la comtesse devine vite, en un mot une nature d'élite, un être de son niveau.

Il apporte aussi ces effluves de sentiment, d'espoir, d'enthousiasme dont sa jeunesse déborde et que tout le monde voit dans la maison, sauf le comte qui ne voit que lui-même. Henriette a trouvé ainsi le confident dont elle a tant besoin. A son tour, Félix se confie; le récit de son enfance éveille en elle la charité, la pitié.

Il lui a donné de l'espoir, des illusions, de la fraîcheur, du bonheur et de l'amour autant que de désespoir, de la déception, du malheur, de la vieillesse précoce, de la douleur et enfin de la mort horrible.

Il est devenu assassin de sa bien aimée sans s'en rendre compte, sans en avoir conscience. Mais on peut dire que, si Félix n'était pas entré dans la vie d'Henriette, elle n'aurait peut-être pas connu et goûté l'amour, le bonheur et l'espoir qui durent peu de temps. En vérité, tout cela a préparé et aussi précipité la mort de la jeune femme. Félix, qui en était responsable, était, au fond, en même temps victime de son enfance malheureuse, de la faiblesse de son caractère et de la fatalité invincible, c'est-à-dire, de son destin.

D'autre part, il perd aussi Nathalie, car, celle-ci refuse son amour, parce qu'elle est incapable de rivaliser avec le souvenir des deux femmes exceptionnelles, Henriette de Mortsau "la Vierge de Clochegourde" et Lady Dudley, "l'Intrépide Amazone" qui ont traversé la vie de Félix.

Elle préfère ne pas s'engager dans une union vouée, selon elle, à l'échec. Ainsi, l'éducation de Félix s'achève: ses illusions, son désir romanesque d'infini et de pureté se heurtent à une fin de non-recevoir lucide et quelque peu ironique.

"Le héros dira lui-même à la fin sa conclusion désenchantée, philosophique autant que sentimentale. C'est qu'en même temps qu'il se confesse, il se juge, avec l'expérience d'un âge mûr. Il analyse les événements et, faisant la part de la fatalité, cherchant les raisons de sa conduite, il reconnaît sa responsabilité, fait de sévères examens de conscience."¹⁰⁸

Il se sent donc coupable de cette fin tragique. "Félix n'est pas aussi matérialiste que Rastignac. Au moins, son amour ne dépend pas de l'orgueil de conquérir une femme noble comme Julien Sorel du "Rouge et le Noir" ni de l'argent, de l'ambition de parvenir dans la

¹⁰⁸ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.38.

Société comme Rastignac du “Père Goriot”. Félix éprouve à la fois un amour passionnel et un amour pur pour Mme de Mortsauf”.¹⁰⁹

Mais la vie continue. Bien qu’il garde dans son cœur son amour pour Henriette et ses souvenirs à Clochegourde, il court aussi après d’autres plaisirs, il trouve d’autres amours et d’autres amantes qui brisent ses rêves, qui ne sont pas capables de comprendre sa recherche d’affection maternelle, de tendresse.

C’est d’ailleurs la loi de la nature humaine, c’est une vérité douloureuse, celle de la vie. Les fautes de Félix peuvent provenir de sa faiblesse de nature plutôt que de son ingratitude.

En jugeant le jeune homme, c’est-à-dire; ses conduites, ses fautes, il faut être juste; en conséquence, il est encore très jeune et inexpérimenté. Tout de même, Félix est le personnage le plus romantique et le plus sympathique de Balzac dans la Comédie Humaine. Autrement dit; il peut éveiller chez les lecteurs non la répulsion, la haine mais la sympathie, même peut-être la pitié, la tolérance, l’indulgence pour ce jeune homme privé d’affection maternelle, efféminé, faible du point de vue de l’aspect physique et du caractère, dont la vie a été un perpétuel mensonge. D’autre part, il ne faut pas oublier que son enfance, c’est-à-dire; son passé, a été la cause la plus importante de son malheur, de sa mélancolie, du déséquilibre de ses comportements, de son incohérence et de son dilemme.

Pour mieux comprendre *Le Lys dans la Vallée* et résoudre les points inconnus, les énigmes dans cette oeuvre, nous allons commencer par l’étude des personnages, bien évidemment, Mme de Mortsauf, “le lys de la Vallée”, le personnage principal dont on raconte la jalousie, l’histoire douloureuse, les désillusions, les confessions, les remords, l’amour platonique qui la conduisent à la mort tragique, ce personnage féminin qui attribue, à ce roman, son nom idéalisé, par son amant de cœur, à une fleur blanche.

3.4.4.L’ENFANCE D’HENRIETTE ET SON MARIAGE

Quant à l’histoire de l’enfance de Mme de Mortsauf; nous espérons qu’avant de parler de Mme de Mortsauf, il serait utile de connaître en bref ses parents parce qu’ils jouaient un rôle prépondérant dans l’évolution de son caractère.

La mère de Mme de Mortsauf avait de l’indifférence, de la froideur pour sa fille comme celle de Félix pour son fils. Elle était la fille unique du duc de Lenancourt, de la maison de Lenancourt-Givry. Elle a eu les difficultés d’être un seul enfant, d’une famille noble qui perd ses fils qui menaient le titre et l’honneur des Lenancourt: “Les fils de la famille étaient morts et cette famille allait s’éteindre de plus en plus. La famille de Lenancourt qui habitait Givry avaient perdu leurs immenses biens. Elle subissait les douleurs, les tyrannies exercées par sa mère comme si la pauvre fille était responsable de la mort de ses frères: “La comtesse me dit de sa voix réservée pour parler à ses chers petits. Comment elle avait eu le tort d’être une fille quand les fils étaient morts.” P. 86.

¹⁰⁹ Le Père Goriot, Balzac, Magnard. P.439.

Sa mère fait souffrir et bouleverse Mlle de Lenancourt par ses changements d'humeur ou elle la vante ou méprise gronde sans motif: "Elle me raconta, dit Félix, les renaissantes douleurs. C'était les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne réculent pas devant un coup de poignard et meurent sous l'épée de Damoclès." P.86.

"Tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu; un silence imposé, reproché tour à tour." P.86.

Près d'elle elle ne se sentait plus heureux, plus paisible, que loin d'elle. Les larmes ne manquaient pas de sa vie.

De même, le couvent où elle a été élevée n'était pas du tout différent du foyer familial: "enfin les milles tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée." P.86.

Son éducation au couvent n'était pas suffisante au niveau supérieur: "Jamais les enseignements de sa noble éducation ne lui étaient donnés avec amour, mais avec une blessante ironie." P.87.

Les conduites contradictoires et cruelles de sa mère l'attristaient et blessaient profondément plutôt que de la soulever contre elle et de l'énerver.

"Sa mère tirait vanité d'elle et la vantait mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires au triomphe de l'institutrice. Quand, à force d'obéissance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le coeur de la mère et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran reparaisait armé de ces confidences... Elle subissait chez elle une autorité aussi stricte qu'au couvent. Mais, devant les autres tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes lui avaient été chèrement vendues, car elle était grondée d'avoir été heureuse comme elle l'eût été pour une faute." P.87.

Pourtant "elle n'en voulait point à sa mère et elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle." P.87.

Et même elle s'efforce de justifier, de confirmer sa mère dans ses attitudes: Elle s'interroge à cet égard: "Peut-être pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires? Ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle? P.87.

Contrairement à sa mère, sa tante se conduit envers sa nièce avec tendresse, et en même temps avec générosité. Mlle de Lenancourt la considère comme une confidente, une inspiratrice, sa tante, la Duchesse de Verneuil, soeur du prince de Chauvry qui était pour Mme de Mortsauf, une mère d'adoption. "Amie intime de la duchesse de Bourbon, Mme de Verneuil faisait partie d'une société sainte dont l'âme était monsieur Saint-Martin, né en Touraine et surnommé le Philosophe inconnu. La prière active et l'amour pur sont les éléments de cette foi qui sort du catholicisme de l'Église romane pour rentrer dans le christianisme de l'Église primitive. Mademoiselle de Lenancourt resta néanmoins au sein de l'église apostolique, à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la duchesse de Verneuil avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'âme de son enfant chéri la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure pour employer les expressions mêmes de Saint-Martin.

Inspirées par la sagesse des vieilles femmes qui ont expérimenté les détroits orageux de la vie, Mme de Verneuil donna Clochegourde à la jeune mariée pour lui faire un chez elle.” PP.64-65.

Elle était à la fois gracieuse, douce et généreuse: Elle était sincère et sensible. Elle ne pourrait pas mieux se conduire, si Mme de Mortsauf “avec la grâce des vieillards qui est toujours par faite, quand ils sont gracieux, la duchesse abandonna tout à sa nièce, en se contentant d’une chambre au-dessus de celle qu’elle occupait auparavant et que prit la comtesse.” P.65.

Plus tard, Mme de Mortsauf est devenue l’une des plus riches héritières de Maine. Après avoir été nommé pour de France, le duc de Lenancourt-Givry, son père a pris les domaines qu’il a perdus et son service à la cour. Il a recouvert deux forêts et sa femme rentra dans ses biens non vendus qui avaient fait partie du domaine de la couronne familiale. Sa mère était venue lui apporter cent mille francs économisés sur les revenus de Givry, le montant de sa dot qui n’avait point été payée..” P.99

Madame de Lenancourt a des manières recherchées, raffinées et nobles mais aussi elle était sèche, réservée calculée, froide, arrogante et hautaine. De ce point de vue, celle-ci ressemblait à la mère de Félix: “Je reconnus, dit Félix, la race froide d’où procédait ma mère, aussi promptement qu’un minéralogiste reconnaît le fer de Suède.” P.105.

Elle désirait que sa fille vienne à Paris, car Mme de Lenancourt avait honte du lieu où sa fille demeurait elle désapprouvait la résolution, l’insistance de rester dans le domaine de Clochegourde. Elle ne pensait sans doute qu’au nom de Lenancour.

D’ailleurs, la grandeur et la noblesse étaient tout pour elle. Elle humilie méprise, la vie simple et modeste de sa fille, elle croit que cette vie ne convient pas à la grandeur et à l’honneur de sa famille. Elle trouvait le mariage de sa fille extrêmement humiliant, abaissant et mal fait. Mme de Mortsauf a découvert une affreuse vérité, c’est-à-dire, l’indifférence de sa mère envers ses petits-enfants: Elle ne s’inquiète pas de la santé de ses petits enfants. C’était en vérité ce qui attristait et terrifiait le plus la jeune femme. “Henriette aperçut que sa mère s’inquiétait peu de Jacques et de Madelaine.” P.108.

Elle s’efforçait d’empêcher sa mère de pénétrer le secret de son ménage afin que celle-ci ne déployât pas son ironie à propos de son mariage et de son mari incapable et maladif.

Henriette de Mortsauf avait peur que sa mère comprenne, découvre les tristesses, les angoisses dans son ménage. C’est pourquoi elle ne lui racontait pas ses secrets, ses ennuis, ses douleurs et ses déceptions, car sa mère avait pour but de tyranniser la jeune mariée; en d’autres termes; sa mère voulait exercer de nouveau son despotisme, sa cruauté sur sa fille comme autrefois elle l’avait fait.

D’ailleurs, Mme. de Mortsauf est comparée à “ un lys, broyé dans les rouages d’une machine en acier poli. Cette mère n’avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille; elle ne sut deviner aucune des véritables difficultés qui l’obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration et à continuer sa vie solitaire.” P.109

Même si elle apprenait les douleurs de sa fille, elle y resterait insensible et se moquerait peut-être même de sa fille.

Sa mère n'a pas pu comprendre les pensées et les sentiments de Mme de Mortsauf, parce qu'elle n'avait pas assez de sensibilité, de tendresse, de franchise et d'attachement à Henriette.

Son refus d'aller à Paris avec sa mère et le désir de rester près du jeune homme à Clochegourde lui font penser à une relation amoureuse entre sa fille et Félix. Cet événement a extrêmement affligé la jeune femme en froissant son amour-propre. D'autre part, tout cela proprement dit a complètement éloigné ces deux femmes l'une à l'autre: "Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi. Ce mot, dont elle se servit pour exprimer ses soupçons, ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais... Vous pénétrez dans presque toutes des plaies profondes, incurables qui diminuent les sentiments naturels..." P.109.

"Elle croyait que, pour me garder près d'elle, sa fille éteignait en moi toute ambition". P. 110.

La duchesse de Lenoncourt était insupportable et ennuyeuse par ses manières humiliantes et ses paroles piquantes non seulement pour sa fille, mais aussi pour Félix.

"Le séjour que fit la duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un temps de gêne perpétuel." P.110.

Plus tard, pendant la visite de Félix chez la duchesse de Lenoncourt à Paris, il a aperçu que la duchesse ne demandait pas sa fille ou ses petit-enfants ni parlait de leurs santé. De là se révèle l'indifférence de la duchesse de Lenoncourt pour sa fille: Alors; "J'allais seul, dit Félix, chez la duchesse de Lenoncourt où je n'entends point parler d'Henriette où personne, excepté le bon vieux duc, la simplicité même, ne m'en parla." P.170

Contairement à la duchesse, le duc, le père de Mme de Mortsauf était un homme généreux sincère, bienveillant et tendre. Par exemple; quand Félix est venu à Paris réussir dans la société, le bon duc le présenta lui-même à sa Majesté et ainsi il a eu le bonheur de plaire au roi. "Le duc de Lenoncourt savait que le roi n'oublierait point celui qui se chargerait de cette périlleuse entreprise; il me fit agréer sans me consulter." P.171.

La froideur et la cruauté de la duchesse de Lenoncourt donnent à sa fille du chagrin, de la douleur et la poussent à se marier avec un vieil homme soit pour compenser l'absence de tendresse, d'affection soit pour être près de sa tante qu'elle considère comme sa propre mère.

Son mariage: Nous pouvons dire que la douleur et l'angoisse envahissent toute sa vie, en bref; elles font partie de son existence depuis son enfance jusqu'au bout de sa vie. En outre, elle n'a trouvé dans le mariage que des désillusions, des tristesses et des ennuis. La famille de Lenoncourt n'était plus riche. C'est pour cela que ses parents pensaient que, "par le nom, Monsieur de Mortsauf était un parti sortable pour leur fille". P.64. En d'autres termes; le duc de Lenoncourt veut lui donner sa fille pour se débarrasser de la situation difficile où il se trouve, bien que M. de Mortsauf soit un homme maladif âgé de 35 ans et

vieilli. Ainsi la famille de Lenoncourt pourrait mener son existence par son petit-fils. Soit par sa résignation, par son caractère docile soit par le désir d'être près de sa tante, elle ne s'oppose pas à ce mariage prévu par sa famille.

“Mademoiselle de Lenoncourt en parut même heureuse.” P.64.

En plus, c'est grâce à ce mariage qu'elle pourrait “vivre avec sa tante la duchesse de Verneuil, soeur du prince de Blamont-Chauvry, qui, pour elle, était une mère d'adoption.” P.64.

Elle pouvait s'entendre bien avec sa tante.

Mais la mort de sa tante a causé en elle de profondes douleurs. D'ailleurs, Mme de Mortsauf n'était pas heureuse dans son mariage cependant elle menait une vie simple et insoucieuse.

Malgré la grandeur du nom de Mortsauf, elle avait un mari impuissant, incapable de dominer, de diriger les gens autour de lui. C'est pourquoi, elle s'occupait à la fois de ses enfants maladifs et des travaux ménagers, de la santé de son mari capricieux de l'agriculture, de la culture de la terre, de la gestion du domaine de Clochegourde en d'autres termes; elle était si habile, si intelligente qu'elle était capable de faire des affaires d'homme et de femme.

3.4.5.LE PORTRAIT PHYSIQUE DE MME. DE MORTSAUF

Balzac dépeint le portrait physique de Mme de Mortsauf à travers les regards du narrateur, c'est-à-dire; à travers les yeux de Félix qui est éperdûment amoureux d'une jeune femme qu'il a vue pour la première fois.

Il ne présente pas directement l'héroïne. Il la voit constamment de l'extérieur avec les yeux de Félix. Le narrateur donne au lecteur des renseignements sur elle, en d'autres termes; il fait en détail son portrait physique qui reflète en même temps son portrait moral, son caractère:

Avant le regard du narrateur, l'odeur naturelle de la femme le séduit, lui permet de fixer les yeux sur les épaules; car on voit que le narrateur est fasciné d'abord par le parfum de l'inconnue et puis par la couleur et la forme de ses épaules: Il se met à relater les détails physique de Mme de Mortsauf.

“Aussitôt je sentis un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête.” P.33.

“Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules, qui avaient un âme et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie.” Pp.33-34.

Comme on en constate, le narrateur personnifie en quelque sorte les épaules de la jeune femme, lui donne de l'âme, de la personnalité.

D'autre part, Balzac décrit l'héroïne du roman autant du point de vue de son aspect moral que du point de vue de son aspect physique.

D'ailleurs, le physique représente le moral, la psychologie dans l'univers balzacien dans les romans de Balzac.

Les regards du narrateur glissent sur la gorge, la région de la tête, c'est-à-dire, on passe de la description des épaules à celle de la gorge: "Je fus, dit Félix, complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans les flots de dentelles. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies... Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime." P.34.

Quant à son cou, il faut exprimer que son cou aussi donne des indices sur la personnalité de Mme de Mortsauf, sur son tempérament, sa nature. Ainsi, on révèle qu'elle a de la fraîcheur, de la fragilité, de la sensibilité, de la grâce, de la bonté, de l'âme d'une jeune fille et d'une petite fille: "au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille." P.34.

Son dos montre que Mme de Mortsauf est affectueuse, tendre et affamé d'amour: "en harmonie avec ce dos d'amour." P.34.

Ses cheveux lissés indiquent sa tendresse, sa sensibilité, son caractère doux, sa gentillesse et son indulgence. Elle avait des cheveux fins et cendrés qui la faisaient souffrir et ces souffrances étaient sans doute causées par de subites réactions du sang vers la tête." P.47.

On voit clairement que Balzac sait tirer des traits de visages et même des couleurs des yeux, des cheveux, en bref du physique, le caractère des personnages, leur tempérament, c'est-à-dire; leur aspect moral, psychologique.

Par exemple; la couleur des cheveux de Mme de Mortsauf avait une signification, un sens. Ses cheveux étaient châains moirés de blond le blond, particulier de cette chevelure indiquait une sérénité d'âme capable de supporter avec résignation les plus sobres, les chagrins domestiques; la couleur "châtain" indiquait au contraire la révolte de cette âme contre toute sorte de tyrannie, surtout contre la tyrannie conjugale.

Son nez légèrement bombé vers le milieu annonçait le goût des voyages; son front limpide laissait apercevoir les pensées douces et tendres qui circulaient dans cette tête modelée d'après les camées antiques; son menton était plein de dévotion, sa forme de bouche indiquait le dévouement au-dessus des plus grands sacrifices, sa fossette une prière; sa taille ovale et aplatie était indice de vertu et même de prudence. La forme ronde de ses doigts et la couleur de ses ongles annonçaient un esprit cultivé et une prédisposition aux maladies du pylore.

Elle avait la taille plate qui était signe de tendresse, de dévouement, de finesse d'âme, de mélancolie.

"Ses cheveux simplement tordus sur la tête qui étaient retenus, par un peigne d'écaille montrent également sa timidité, sa sérénité, sa soumission aux douleurs, aux souffrances et aux angoisses.

Elle avait le petit pied “qui marche peu, se fatigue promptement et réjouit la vue quand il dépasse la robe.” P.49.

Son front arrondi et proéminent révèle sa vive intelligence, ses idées inexprimées et ses sentiments toujours refoulés. Quant à ses yeux, elle avait les yeux verdâtres, semés de points bruns. Ses yeux reflètent son émotion, sa sensibilité, sa tendresse, sa sincérité, sa modestie en même temps que ses douleurs, ses joies et ses souffrances: “Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d’idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées dans des eaux amères. Ses yeux verdâtres.. étaient toujours pâles; mais s’il s’agissait de ses enfants, s’il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur rares dans la vie des femmes résignées.” P.47.

Son visage de forme ovale exprimait sa naïveté, son innocence d’enfant. Son teint blanc était indice de pureté, de honte, de timidité et rappelait le lys: “le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses.” P.48.

3.4.6. LE PORTRAIT MORAL DE MME. DE MORTSAUF

Mme de Mortsauf: Caractère d’une complexité délicate, idéaliste et positive, femme de tête et passionnément sentimentale, solitaire et possédant l’expérience du monde, mariée à un vieillard et ayant gardé une innocence, une fraîcheur d’enfant, Mme de Mortsauf a les scrupules d’âme, la tendresse raffinée, la dignité gracieuse que Balzac se plaît à prêter aux dames du monde.

“Ses deux prénoms, Blanche-Henriette qui lui sont alternativement données, l’un à l’usage du mari, l’autre à la discrétion de l’ami de coeur, représentent les deux aspects de sa personnalité, deux attitudes essentielles.

Blanche, c’est la grande dame, fille du duc de Lenancourt, l’épouse modèle, la maîtresse de maison, la mère de famille, l’éducatrice; et aussi la recluse, sacrifiée à l’égoïsme du mari, dévouée, aux soins, aux intérêts de ses enfants, s’oubliant pour eux dans une morne existence. Henriette, c’est la nièce préférée de la bonne duchesse de Verneuil, la jeune femme au coeur sensible, enthousiaste et gaie naturellement, pleine d’idéal, doucement mystique, toute prête à s’ouvrir à l’amour. “Blanche et Henriette, ces deux sublimes faces de la même femme”, dira Félix en la contemplant sur son lit de mort.¹¹⁰ P.300.

Toutes les deux faces de l’héroïne éveillent en nous la sympathie, car, elles sont profondément attachées à la religion, elles ont de la tendresse, de la chasteté, du sacrifice, de l’altruisme et du charme.

“Ainsi, on voit que la nature de l’héroïne ne saurait se scinder en deux. Henriette est sensible, enthousiaste, gaie, pleine d’idéal, doucement mystique et assoiffée d’amour. Blanche et Henriette sont ces deux sublimes faces de la même femme. La femme tendre et chaste, toute altruisme et sacrifice, l’être plein de charme et rayonnant de sympathie, à qui l’accorde, à Blanche ou Henriette? A l’une autant qu’à l’autre évidemment, c’est là le fond

¹¹⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.123.

même de sa nature. le est indivisible. A vrai dire, le côté d'Henriette s'y rattache étroitement; il ne nous paraît distinct que dans la mesure où il s'extériorise en face d'un interlocuteur intime, la tante d'abord, Félix ensuite. Blanche traduit au contraire la vie sociale comme toujours la plus apparente, la plus soumise à toutes les contingences, à tous les événements terre-à-terre, aux caprices de son mari, très sensible aux plaintes de ses enfants. Sa psychologie est riche, sans être compliquée; elle a sa part de mystère, celle que chacun réserve de soi en face des autres, mais sa dernière lettre l'expliquera tout entière.¹¹¹

Quoique mère de deux enfants et âgée de 28 ans, elle n'avait point perdu de sa fraîcheur, de sa beauté, de sa grâce.

Elle avait l'air d'une jeune fille, en d'autres termes; elle présentait une très belle apparence physique ou morale qui ressemble à celle d'une jeune fille et même plus jeune qu'elle ne l'est.

De ce point de vue, on constate un point commun, une similitude entre l'héroïne du "Lys dans la Vallée" et celle du "Rouge et le Noir".

Toutes les deux aussi avaient de la fraîcheur et de la beauté d'une jeune fille. Mme. de Mortsauf était élégante, naturelle et modeste, dans ses expressions, pouvait être à la fois enfant par les sentiments naïfs, purs, une jeune fille par sa beauté, par sa simplicité, son âme et une femme mûre par sa raison, son intelligence, sa connaissance et ses expériences dont la source est incertaine, imprécise.

3.4.7.LES MODÈLES RÉELS OU IMAGINAIRES DE MME DE MORTSAUF

"Elle n'a pas été construite d'après un ou deux modèles. Elle exprime la personnification d'un étonnant ensemble de suggestions, d'évocations, de souvenirs, très divers dans leur importance, leur qualité, leur valeur affective. Les reflets de dix images au moins se concentrent en Mme de Mortsauf et composent sa vie, son âme, sa forme. Ces images sont plus ou moins liées à l'existence de l'écrivain et les autres appartiennent à des héroïnes littéraires.

De celles que Balzac a connues, la plus proche de lui et pour lui la plus évocatrice, c'est madame de Berny."¹¹² Nous reconnaissons en le personnage de Mme de Mortsauf, à peine idéalisée, cette image toujours chère de Mme de Berny. On dirait que Balzac a dessiné ce portrait dans un esprit d'action, de grâces, peut-être aussi de remords pour les nombreuses infidélités dont a souffert la "Dilecta".

Mme de Berny donne un peu à Blanche, beaucoup à Henriette. Mais elle n'est pas toute l'héroïne. Il suffit de relever succinctement ce qui ne peut lui revenir, pour apprécier ce qui les sépare. Laure de Berny avait quarante-cinq ans, lorsqu'elle a accepté l'amour d'Honoré, elle ne peut tout à fait représenter la jeune femme qui n'a pas trente ans.

¹¹¹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp. 123-124.

¹¹² Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.124.

“D’ailleurs, comme on a déjà exprimé, Mme de Mortsauf n’accepte pas de céder aux sollicitations amoureuses et voluptueuses de Félix, alors que Mme. de Berny s’est donnée volontairement à Honoré. Ainsi dans son héroïne, l’auteur n’a évoqué que l’aspect maternel de la Dilecta.

Mme de Berny est plus complexe. Elle est même double. Elle a la pureté d’âme de Madame de Mortsauf et la sensualité de Lady Dudley, amante de corps de Félix.”¹¹³

“Dans une certaine mesure, on peut voir en Mme. de Berny la recluse solitaire et malheureuse de Clochegourde, puisque la première lettre qu’Honoré lui envoie évoque l’attrait de ses malheurs, le charme de sa mélancolie. Cependant, elle passe les étés à Villeparisis, les hivers à Paris où elle a ses relations mondaines; elle est libre, voyage à sa guise et pendant des années dispose, en faveur d’Honoré, de tout son temps et même de son argent.

D’autre part, si la religion a tant d’influence sur la chrétienne Henriette, Laure de Berny au contraire est libérale, un peu voltairienne.”¹¹⁴ “Le mysticisme n’habitait pas l’âme de Mme. de Berny, ses sentiments religieux même étaient faibles, elle avait “un libre esprit” dit d’elle Geneviève Ruxton, et était fortement attachée aux amours terrestres, alors que Mme de Mortsauf préférait l’amour céleste, chaste et sublime. Ce n’est donc pas d’elle, que dérive un aspect essentiel de Mme. de Mortsauf, si profondément chrétienne.

“Ces traits caractéristiques de Mme de Berny ne conviennent pas au personnage de Mme de Mortsauf, symbolique image de la perfection féminine. Car, cette dernière est si pudique dans toute sa personne, discrète réservée, simple dans sa dignité, modeste dans sa fierté.

D’une autre modèle, Delphine de Girardin, Balzac a d’ailleurs prêté à l’héroïne du Lys, ses caractères corporels, les traits de son visage, le dessin de sa silhouette, et sa parfaite tenue morale. Les jugements qu’elle a inspirés rejoignent étonnamment celui de Félix et nous pouvons recomposer avec eux le portrait qu’il nous trace d’Henriette: Celle-ci avait la taille ovale et noble, les cheveux châtaines moirés de blond, le teint de lys et de rose, les épaules d’un blanc d’albâtre dont la peau satinée brille à la lumière et la nuque arrondie. Quoique mère de deux enfants, Henriette conserve la pudique fraîcheur de la jeune fille que Delphine avait encore longtemps après son mariage.

D’autre part, la “voix d’or” elle-même les rapproche. C’était un charme d’écouter celle de la comtesse, une lumière qui sortait de sa lèvre chargée de son âme. La voix chaude prenante et touchante de Delphine aussi méritait ces éloges.

“Du cancer de l’estomac dont meurt fictivement Mme de Mortsauf, Delphine de Girardin mourra réellement”.¹¹⁵

¹¹³ Henri Troyat de l’Académie Française. *Grandes Biographies* Flammarions, 1955. P.288.

¹¹⁴ *Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne*. Librairie José Corti, 1961. Pp.124-125.

¹¹⁵ *Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne*. Librairie José Corti, 1961. Pp. 130.

En construisant et en façonnant le personnage de Mme de Mortsauf, Balzac s'étant imprégné de la Nouvelle Héloïse de J.J.Rousseau, a probablement emprunté au moins certains traits caractéristiques de son héroïne à celle de Rousseau; Julie par exemple; Mme de Mortsauf a hérité de son charme, de ce charme exceptionnel; Julie présente un si beau "naturel", la plus vive sensibilité unie à une inaltérable douceur, une voix qu'on n'entend point sans émotion, des regards qui portent au coeur, avec l'amour, l'attrait touchant de l'innocente. Félix, l'amant de coeur de Mme de Mortsauf, découvre en elle-même le charme semblable à celui de Julie sous la même forme et le décrit dans les mêmes termes.

Tout ce qui appartient à Mme de Mortsauf, son regard, ses paroles, même son seul mot et sa présence elle-même lui suffisent d'exercer une bonne influence sur les gens autour d'elle, de leur donner la vie et la lumière d'une et d'épandre le bonheur, la tendresse sur tous. "J'attendis un mot de cette femme qui m'écoutait la tête baissée, elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot". P.86.

"À l'attrait mystérieux qu'Henriette exerce autour d'elle, par sa voix, ses regards, ses gestes, en fait par sa seule présence et qui s'étend au-delà du cercle de famille et porte sur toute la vallée comme celui de Julie sur toute la ville, il reconnaît la même cause essentielle, sa douceur, sa tendresse qui ne sont pas ici des sentiments passifs mais expriment un altruisme total, une pénétrante sympathie, au plein sens du mot, "le don d'aimer".¹¹⁶

Il en résulte donc que Balzac n'a certes pas besoin de modèle, pour imaginer un type de femme chrétienne; comme nous en avons donné un seul exemple ci-dessus comme Julie, la littérature les présente en grand nombre.

Henriette appartient à une lignée de grandes héroïnes dont Madame de Couaën, madame de Rênal, la princesse de Clèves et Julie d'Étanges ne sont que les plus illustres. Mais Henriette donne à sa croyance une aspiration mystique qui manque aux autres, trait original, instinctif qui ne vient pas de la tradition. La divine Julie ignore ce mouvement spirituel. Elle fait bien oraison parfois, vers la fin de sa vie, mais avec mesure et bien plutôt elle discute sagement du dogme avec son pasteur.

Le mysticisme d'Henriette est discret. Il ne perce qu'à des moments exceptionnels, comme la grave maladie de son fils. Elle le tient pendant des nuits entières ses mains jointes, allant, "jusqu'aux portes du sanctuaire demander sa vie à Dieu", avec une exaltation du sentiment religieux ou sous l'effet de son anxiété.

"Si la foi de Mme de Mortsauf se teinte légèrement de l'illumination de Saint-Martin sous l'influence d'une vieille tante, elle appartient entièrement à l'Église et obéit scrupuleusement à ses confesseurs. Balzac éclaire, dote l'âme de Mme. de Mortsauf du rayon de mysticisme, il a voulu simplement renfermer dans ce rayon de mysticisme une

¹¹⁶ Ibid. P.132.

aspiration idéale, une élégance morale, une finesse de sensibilité, une délicatesse de sentiment et une nuance de spiritualité.”¹¹⁷

“Pour Félix, Henriette est devenue la céleste créature, la lumière qui brille, la divinité secrète, l’ange, le parfum du ciel.

Elle est religieusement adorée, elle est transformée en une sainte même. Ah! Oui, monsieur me répond-il, c’est une bonne femme, le jour où cette femme quittera le pays, la Sainte-Vierge en pleurera... “ P.133.

Félix lui voue un amour sésaphique, un saint et divine amour et recueillant, buvant une de ses larmes, en fait le symbole d’une sainte communion.”¹¹⁸

C’est grâce à la bonté et à la charité qu’elle était d’ailleurs connue et aimée par tous, tout le peuple de la vallée, et même le souvenir de sa vertu et de sa bonté est longtemps demeuré dans le pays. Après sa mort, les domestiques aussi préfèrent voir sa maîtresse de maison dominer et diriger le domaine de Clochegourde plutôt que de voir son mari diriger, parce qu’elle est une maîtresse douce et bienfaisante.

“Plus encore que les hautes spéculations politiques, la conduite des affaires domestiques occupe madame de Mortsauf et n’a pas de secret pour elle. Par l’incapacité de son mari, cette lourde charge lui incombe. Elle est intendant et régisseur, dirige le domaine, surveille l’exploitation “la plus fatigante des industries.” Si elle n’assumait pas cette responsabilité peut-être aussi plus lourde que le fardeau, ce serait la ruine pour eux, pour l’avenir de ses enfants; en d’autres termes; l’avenir de la maison repose sur elle, comme les modèles réels qui lui donnent certains traits d’elles-mêmes à cet égard; Mmede Berny et Zulma Carraud. C’est Mme de Mortsauf elle-même qui dirige la maison, le domaine, prévoit l’avenir au lieu de son mari:¹¹⁹ “D’abord Monsieur je suis précepteur (P.30)

A part son mysticisme, elle possède également le don de voyance. Sa voyance est en quelque sorte spécifique, lui vient du coeur, ne peut se manifester qu’exceptionnellement et en faveur de ceux qui lui sont les plus chers; ses enfants et Félix. “J’ai dans l’âme un oeil qui voit l’avenir pour vous comme pour mes enfants... don mystérieux que m’a fait la paix de ma vie et qui loin de s’affaiblir, s’entretient dans la solitude et le silence.” P.168. Cette faculté surprenante, selon ses propres termes, lui fait voir ses enfants dans la lumière, quand ils doivent se bien porter, dans un brouillard, s’ils vont tomber malade. Pour Félix, elle entend aussi une voix intérieure qui lui dicte doucement la conduite à lui conseiller. Celui-ci sent d’ailleurs son âme “magnétiquement unie” à l’âme pure qui de Clochegourde rayonne sur lui. La pensée de la jeune femme est toujours orientée vers lui, ne se détache jamais de son objet, le suit dans toutes ses démarches, le connaît entièrement au point de savoir mieux que lui ce qu’il va faire et de le prévoir. Ce sont les pressentiments d’un coeur

¹¹⁷ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P. 135.

¹¹⁸ Ibid. P.133.

¹¹⁹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.140-141.

particulièrement aimant, averti. Même Balzac admire cette femme active, intelligente, supérieure qui sacrifie à sa maison des talents inconnus.

“Dans le rôle d’éducatrice que madame de Mortsauf partage avec d’autres, il y a une part qui n’appartient qu’à elle, c’est la forme de son dévouement à l’avenir de Félix. Sans doute, ce dévouement est inséparable à la fois de son amour et de sa tendresse naturelle, dont l’altruisme transcende l’égoïsme de l’amour. Mme de Mortsauf était une bonne femme. La tendresse et les soins qu’elle prodigue à ses enfants de santé fragile justifient qu’elle était aussi une bonne mère attentive qui ne pense qu’à ses petits. Elle consacre tout son temps à les garder, à les soigner. C’est grâce aux soins de Mme de Mortsauf que ses enfants peuvent demeurer en vie. Même les moindres paroles qui rappellent la maladie de ses enfants suffisent de les attrister, de la blesser profondément et de lui briser le cœur.” Etes-vous contente de sa santé. Dit M. de Chessel à la comtesse. –Elle va mieux, répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron. Une interrogation de M. de Chessel m’a appris que Madelaine avait neuf ans, je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l’un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute était une blessure maternelle dont l’appareil devait être respecté... L’air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couvrir, entretenait la vie dans ce corps aussi délicat que l’est une plante venue en serre malgré les rigueurs d’un climat étranger... En voyant ces deux enfants frêles aux côtés d’une mère si magnifiquement belle, il était impossible de ne pas deviner les sources du chagrin qui attendrissait les tempes de la comtesse. PP.61-62

Cette tendresse est grande, à un tel point qu’Henriette en demeure sans courage devant la souffrance des autres et même elle aimerait mieux mourir avec sa fille que la contraindre à ce qui la sauverait, la pitié détend tous ses fibres. À vrai dire, ce n’est pas là un caractère très distinctif,¹²⁰ “la littérature avait déjà son cortège de tendres héroïnes, dont Madame de Couaën, Madame de Rênal, Julie d’Etanges, la Princesse de Clèves étaient les plus connues, mais aucune d’elles n’atteint à cette hauteur où s’élève, d’un seul coup d’aile, l’intelligence lucide de la comtesse dans l’infini de son amour. Comme Mme de Mortsauf, Julie d’Etanges prodigue à Saint-Preux les conseils, les leçons et les encouragements. La grande lettre qu’elle lui envoie, le jour où elle l’oblige à partir, nous rappelle celle qu’Henriette écrit à Félix. Encore reste-t-on dans les limites assez étroites d’une morale ordinaire, bourgeoise, qui vaut surtout d’être exposée de savante façon.”¹²¹

A la différence d’Henriette, Julie pense à elle, au moins autant qu’à l’homme qu’elle aime, elle ne veut pas être oubliée.

¹²⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P. 138.

¹²¹ Ibid. Pp.143-144.

Elle dira, dans la dernière lettre, à l'ami, cet amour conservé malgré elle.

En secret, elle fait appel à son sentiment du devoir, lui recommande ses enfants, son mari et lui donne en récompense l'aveu de son cœur, comme Mme de Mortsauf le fait.

Quant à Mme de Rênal du Rouge et le Noir, elle aussi est pleine de tendresse de pitié, de grâce et de bonté. Quand Julien se présente comme précepteur, elle le supplie humblement de ne pas battre les enfants; leurs maladies la bouleversent. Cette tendresse passera dans son amour, elle voudrait servir Julien de toutes ses forces. Comme l'héroïne du Lys, elle a reconnu son intelligence, son génie; elle aussi lui prédit un avenir brillant, la réussite sociale et la souhaite ardemment, mais elle ne sait ce qu'elle peut faire; elle est aussi ignorante que lui des difficultés qui l'attendent dans le monde; inexperte, malgré tout son esprit, son horizon mental ne dépasse guère l'horizon de sa petite ville. D'autre part, elle ne sera pas le guide, la lumière qui éclaire la route.

Le fait qu'elle ne possède pas cette qualité, ce don la distingue de Mme de Mortsauf.

“La tendresse et la douceur n'appartiennent pas moins à madame de Couaën, quoiqu'elles s'expriment avec une réserve, une lenteur qui doivent peut-être quelque chose à son origine anglaise. Mais l'avenir de son amant ne l'intéresse pas beaucoup, elle n'y pense jamais; elle ne rêve rien, ni gloire ni ambition, ni hautes fonctions pour lui.

Son seul désir est qu'il reste toujours auprès d'elle et elle ne se propose pas de le voir grandir, s'élever en y participant.”¹²²

Delà se dévoile et est justifié une fois de plus la supériorité de Mme de Mortsauf aux autres héroïnes.

Le seul bonheur que Mme de Mortsauf veuille est de le voir haut placé dans la gloire. En d'autres termes, on voit qu'elle n'est pas égoïste, capricieuse et arrogante.

Elle aide Félix à commencer une carrière politique, guidant son entrée dans le monde et lui traçant sa conduite vis-à-vis des femmes.

Henriette, en complet décalage avec les forces qui dynamisent la société des Rastignac ou des Nucingen, donne à Félix des conseils parfaitement anachroniques, lui recommandant de se méfier des jeunes gens et exaltant l'honneur, la politesse et la loyauté comme armes chevaleresques de la fortune. Au cynisme de l'arriviste, elle oppose la morale du devoir.

Henriette affirme qu'il faut accepter la société telle qu'elle est, sans en discuter le principe. La nature et la société ne pardonnent jamais à celui qui transgresse leurs lois; c'est ce qui deviendra un postulat balzacien.

Elle lui prône la discrétion, le refus de compromission, la fermeté de décision comme en réalité, Laure de Berny lui a déjà écrit tout cela avec la même sûreté et presque les mêmes expressions; il n'y manque même pas la sévère recommandation sur les femmes. Selon Mme. de Mortsauf, telles sont les jeunes femmes et la définition de l'amour: “les jeunes

¹²² Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.145.

femmes sont égoïstes, petites, sans amitié vraie, elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès [...] Vous ne savez pas avec quel art perfide elles s'y prennent pour satisfaire leurs fantaisies, pour convertir un goût passager en un amour qui commence sur la terre et doit se continuer au ciel. Le jour où elles vous quitteront, elles vous diront que le mot "je n'aime plus" justifie l'abandon, comme le mot "j'aime" excusait leur amour, que l'amour est involontaire. Doctrine absurde, cher! Croyez-le, le véritable amour est éternel, infini, toujours semblable à lui-même; il est égal et pur, sans démonstrations violentes; il se voit en cheveux blanc, toujours jeune de coeur." P.165-166.

Henriette de Mortsau qui donne ces conseils à celui qu'elle aime n'est pas d'ailleurs dépourvue d'un coeur plein de bonté, de finesse, de modestie, de beauté, de sincérité, de douceur et de grâce.

3.4.8.LE PORTRAIT PHYSIQUE DE MONSIEUR DE MORTSAUF

Balzac ne décrit pas d'une manière très détaillée le portrait physique de M. de Mortsau contrairement à ce qu'il fait pour Mme de Mortsau, le personnage principal du roman. C'est à travers les regards du narrateur, Félix, qu'on dépeint superficiellement l'aspect physique du comte, Félix nous cite quelques traits principaux de sa physionomie, cela peut donner des indices sur son caractère, sa vie dans la campagne, ses habitudes et sa santé.

"Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. Âgé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les temps par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altéré dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une langue usée. Son oeil clair jaune et dur tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une chaleur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait." P.55

Son habillement et ses mains ressemblaient à ceux d'un campagnard et propices à la vie de la campagne; Monsieur le comte ne s'habillait pas comme un homme riche, un gentilhomme. A cause des dix années d'émigration et de l'agriculteur, son habillement était négligé, mal soigné: "Le laissez-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne

considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe." P.55. Sa chaussure était grossière." P. 35.

Les dix années d'émigration et de l'agriculteur ont causé en lui les attitudes agressives, nerveuses et brutales, des souffrances, des angoisses et des tristesses. La colère imprévue et les brusques changements d'humeur font de lui un homme au corps chétif, malsain. L'exil a laissé des blessures irréparables sur son physique et son état d'âme.

Sa maladie était née des souffrances morales et physiques de l'exil et de la syphilis dont les traces se devinent même dans la chétive santé de ses enfants. De violents chagrins sont bientôt suivis d'une première atteinte d'hypocondrie; lenteur dans les digestions, tension spasmodique vers l'abdomen, chaleurs erratiques.¹²³

Il n'avait pas de force corporelle. "D'ailleurs, de longues courses entreprises à pied, sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altèrent sa santé, découragèrent son âme." P.63. Après son exil, éteinte, sa gaieté, s'est muée en morosité et il est devenu malade: "La gaieté française et tourangelle succomba chez le comte; il devint morose, tomba malade et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère, cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changements d'humeur et cause presque toujours l'hypocondrie." P.63. Né sain et robuste, il devient plus tard infirme, maladif.

3.4.9.LE PORTRAIT MORAL DE MONSIEUR DE MORTSAUF

Avec le baron du Guénic, il incarne dans la Comédie Humaine la grande figure de l'émigré, l'un des types les plus imposants de l'époque, de telle façon qu'au point de vue de l'intérêt historique et social, Mortsauf est la figure importante du Lys dans la Vallée, ainsi que Balzac le souligne dans une lettre à Mme Hanska (16 mai 1836).

La Restauration fait miroiter à ce vieillard terrassé par les événements, l'émigré Mortsauf, l'illusion d'une renaissance de l'Ancien Régime.

Quand on le rencontre au début de la Restauration, M. de Mortsauf n'a pas encore atteint la cinquantaine, mais on lui donnerait aisément dix ans de plus. Emigré à 20 ans, M. de Mortsauf avait courageusement combattu dans l'armée, sans douter un instant du prompt rétablissement de la monarchie."

Réfugié en Hongrie, il tombe dans la misère, trop patriote pour accepter de l'argent des ennemis de la France, trop fière pour quémander auprès des autres gentilshommes et préférant partager un quartier de mouton avec les bergers du prince. Vers 1803, il a profité de l'amnistie accordée par Napoléon et il est rentré en France.

Mais il a commencé à vivre désormais hors du temps et des réalités, incapable même de saisir la chance qu'allait lui offrir la Restauration.

¹²³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.184.

Il se fige sur sa terre de Touraine, comme le marquis d'Escrignon en son "Cabinet des Antiques". Sans doute, en dépit des années de misère, "il subsistait en lui des "vestiges de noblesse.

Fier, désintéressé, exempt de toutes mesquineries, M. de Mortsauf n'est certes point un caractère bas. Ce sont les circonstances qui lui ont manqué. Les malheurs politiques ne suffisent pourtant pas d'expliquer tout le personnage du comte, en particulier la tyrannie tracassière, parfois ignoble, qu'il fait peser sur sa femme, l'Angélique Henriette de Mortsauf.

Le Mortsauf quadragénaire du Lys dans la Vallée est avant tout un malade, un déséquilibré nerveux, un neurasthénique.

Pendant son exil, il a eu en effet des relations amoureuses qui n'attaquent pas seulement sa vie, qui en ruinent l'avenir.

Et, voyant maintenant ses deux enfants débiles et souffreteux, "amer comme un pouvoir qui se sait fautif", M. de Mortsauf fait subir à son entourage les conséquences de son propre désarroi intérieur et du dégoût de lui-même".

"Ce personnage n'a rien de mystérieux. Sa femme le connaît bien et à fond, ce qui n'est point difficile, il est tout en dehors, ne s'extériorise que trop. Il n'avait pas de complications sentimentales, de tourments de conscience et il n'était pas en conflit avec soi-même; en bref il était d'une nature simple, facile à comprendre".¹²⁴

Il était un être déshérité de la passion, de l'exaltation amoureuse. Il était assez insensible, assez grossier pour qu'il puisse comprendre l'âme subtile, fine de sa femme, c'est-à-dire; ses sentiments, ses tendances et il était inconscient des désirs, des besoins, des rêves, des souffrances de Mme. de Mortsauf. Il n'était pas romantique ni sentimentale. Il n'a pas son pareil pour rabattre le lyrisme prêt à s'envoler des coeurs sensibles qui vivent près de lui.

Positif, terre-à-terre, dénué d'intuition, il va jusqu'à la fin tout ignorer du drame qui se joue auprès de lui et le concerne de si près; il ne sera pas effleuré du moindre pressentiment, parce qu'il ne s'occupe que de lui. Sa vie intérieure tend, pour ainsi dire, au zéro.

Il est de ceux qui ne changent jamais, ses mêmes idées politiques et sociales sont immuables, rigides.

"Il a peur des gens instruits, nie les supériorités et se moque des progrès; sa conversation sur tous ces points relève de l'enfantillage. Mais on peut lui trouver des excuses; sa première éducation fut celle de la plupart des enfants de grande famille, une incomplète et superficielle instruction." P.62.

En général, les fils des familles nobles ne se souciaient guère de s'instruire. Au moment où allait commencer l'éducation pratique de gentilhomme, M. de Mortsauf aussi a dû

¹²⁴ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.167.

émigrer. Il n'a fait là-bas que l'expérience nue de la solitude et de la misère sans en rien retirer. Son intelligence est nativement peu ouverte aux choses de l'esprit; elle répond bien à son caractère."¹²⁵

Tout cela suffirait pour en faire un mari fort peu agréable, la maladie le rend exécrationnel.

"Mais il faut reconnaître que c'est un excellent mari selon la littérature. En ce sens, il est classique. Peut-être y aurait-il une étude à faire sur ce sujet du mauvais mari, dont la fréquence ne peut être fortuite; La fréquence du mauvais mari est en effet une nécessité de l'intrigue, une sorte de constante de la conception romanesque. Ainsi on peut rendre l'héroïne sympathique et touchante, expliquer son inclination extraconjugale."¹²⁶

Il ne faut pas chercher le modèle de M. de Mortsaufr dans l'entourage de Balzac. En particulier, on ne doit pas trop s'arrêter à M. de Berny. Quelques petits faits qu'on savait de lui pouvaient peut-être aider à le reconnaître. La discussion d'Honoré avec M. de Berny n'est pas sans rappeler la scène de tric-trac où le comte se livre à une folle colère. Il n'y a néanmoins pas de commune mesure entre les deux événements; tout au plus le vrai pourrait avoir suggéré le fictif, ce qui ne permet pas du tout d'identifier les personnages. Peut-être encore le mariage de la très jeune Laure, âgée de quinze ans, avec cet homme un peu froid, qui avait vingt-quatre ans, puis la mésentente conjugale, ont fourni d'autres suggestions, d'autres ressemblances.

Monsieur de Mortsaufr est incompréhensible, blessant et cruel dans ses comportements, dans ses paroles envers sa femme: "Vous avez été presque folle, répondit le comte en l'interrompant. Elle se tut atteinte d'une vive douleur, comme si c'était la première blessure reçue, comme si elle eut oublié que depuis treize ans, jamais cet homme n'avait manqué de lui décocher une flèche au coeur. Oiseau sublime atteint dans son vol pour ce grossier grain de plomb, elle tomba dans un stupide. He! Quoi, monsieur, dit-elle, après une pause, jamais une de mes paroles ne trouvera-t-elle pas grâce au tribunal de votre esprit? ... N'aurez-vous jamais d'intelligence pour ma faiblesse ni de compréhension pour mes idées de femme." P. 175.

Comme M. de Mortsaufr, M. de Berny avait de l'insensibilité, de la sécheresse de coeur et de l'inconsciente cruauté sans s'en rendre compte, il torturait sa femme, lui brisait le coeur.

Mais toutes ces ressemblances ne prouvent pas que les traits caractéristiques de M. de Mortsaufr sont empruntés à ceux de M. de Berny.

Car, le comte de Mortsaufr n'a pas de modèle vivant, il est sorti tout entier du cerveau de son créateur. Au reste, des divers aspects sous lesquels il apparaît, les deux principaux, celui de l'émigré et celui du malade, sont, de toute évidence, purement fictifs, ce qui n'enlève rien, comme on verra, à leur vérité. On saisit d'ailleurs par là ce que Balzac a su

¹²⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.167-168.

¹²⁶ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961, P.168.

maximum du trouble revient à la même époque sous la même forme. Ici, c'est en été, "il n'est ainsi que par intervalle, une fois au plus par année", explique madame de Mortsauf après la plus violente des scènes. P.83.

Le changement d'humeur n'est pas un effet de vanité, une hypocondrie ou un calcul; en face des étrangers, se produit spontanément un choc tonique qui relève l'humeur et la psychologie s'en trouve transformée même pour une heure. La comtesse constate que son mari n'apporte pas dans le monde les morosités qu'il réserve à l'usage des siens."¹³⁰ "Tout est prêt désormais pour la fixation hypocondriaque, qui va faire du comte un malade imaginaire. Cela explique qu'il est, au vrai, un malade de l'imagination, en ce sens qu'aucune réalité organique ne répond au mal, dont il parlait toujours. Il accusait les autres, famille et médecin d'incompréhension. Mais le mal moral, à base d'angoisse, est réel."

"Bien au contraire la comtesse meurt vite de ce squirre de l'estomac que le comte s'attribue; lui, bien des années après, vit encore.

M.le comte fait souffrir aux autres; à sa famille et à Félix, les ennuie et éloigne de lui en leur parlant souvent de ses maux. Il est d'une humeur irascible. Il est jaloux, capricieux et acariâtre: "quand je le gagnai, son humeur devint execrable; ses yeux étincelèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent comme je n'ai vu jouer les sourcils de personne. Ses plaintes furent celles d'un enfant gâté. Parfois il jetait les dos, se mettait en fureur trépigait, mordait son cornet et me disait des injures." P.78.

Il ne peut pas supporter l'échec, à vrai dire; la victoire des autres. En outre, il n'est pas patient: "-Décidément, disait-il, ma pauvre tête se fatigue. Vous gagnez toujours vers la fin de la partie, parce qu'alors, j'ai perdu mes moyens." P.78.

On constate la cruauté du comte, son despotisme et ses comportements déséquilibrés: "Ce fut un bonheur pour le comte que de se livrer à de cruelles railleries quand je ne mettais pas en pratique le principe ou la règle qu'il m'avait expliqué; si je réfléchissais, il se plaignait de l'ennui que cause un jeu lent; si je jouais vite, il se fâchait d'être presse si je faisais des écoles, il me disait, en en profitant, que je me dépêchais trop. Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de fêrule." P.76.

Il a du désordre non moins intense au moral, de l'aversion pour la société, de la misanthropie, de l'apreté repoussante, de la crainte de l'avenir, des soupçons non motivés et souvent ridicules.

"Malgré les événements politiques, une vie active et bruyante au milieu des armées prévient pour quelque temps le retour de son hypocondrie. Il tombe enfin au pouvoir de l'ennemi. Après une longue et cruelle détention, rentrant dans sa patrie, il rencontre de nouveaux désastres, revers de fortune, froissements multipliés par la Révolution. Dès lors, il mène une vie sédentaire qui fait revenir la première maladie.

Il a du dégoût général, des crampes nerveuses, du trouble constant des fonctions de l'estomac, du pessimisme, du souvenir amer du passé et de la colère extrême.

¹³⁰ Ibid. Pp. 175-176.

Une épouse chérie, infatigable dans les soins qu'elle lui prodiguait, était spécialement en butte aux accès de son âpre misanthropie; des insomnies pénibles exaspéraient le caractère le plus inégal, l'ennui et la morosité."¹³¹

"Le séjour à la campagne, un bon régime et l'exercice lui ont permis d'accomplir, au moins partiellement ses fonctions, ses responsabilités et d'amortir, de diminuer sa violence, sa misanthropie et sa colère due à son caractère acariâtre.

On révèle ainsi un autre aspect du comte, celui du gentilhomme terrien, "avec l'habillement du campagnard... les mains brunies..." Il va surveiller ses seigles, vérifier les bornages, donner des ordres.

Au vrai, il n'est encore dans ce rôle que le commis de la comtesse que les nécessités de sa position ont rendue fort instruite dans le métier agricole; c'est elle qui dirige l'exploitation."¹³²

Le deuxième aspect fondamental du comte était d'avoir émigré. "On devinait d'ailleurs dans son caractère, les malheurs de l'émigration, qui en avaient fait un homme agressif, nerveux et impossible à supporter.

"Monsieur le comte de Mortsauf n'avait pas de richesse, ni d'aisance quand il était en exil. Il y avait subi les terribles privations, les souffrances physiques et morales, il avait la nostalgie pour sa patrie."¹³³ Tous ces événements laissent des traces profondes sur lui. Cet exil a causé la naissance ou l'accroissement de sa maladie et de sa violence. Même bien des années après son émigration, il éprouvait encore les douleurs physiques et morales; il perdait parfois son équilibre, au point qu'il ne savait ce qu'il a dit. Il n'a pu donner à sa femme que deux enfants à la santé vacillante et aussi des souffrances. Il avait du caractère saillant. C'est à cause de ces saillies redoutables que le comte redoute tout son entourage, qu'il inspire à ses enfants de la terreur.

Son antipathie, ses éclats, son autoritarisme, sa tyrannie écartent de lui tout le monde. Il n'a pas de grandeur personnelle malgré toutes les manifestations de force. Car il est si inconscient qu'il ne peut pas s'apercevoir de l'amour passionné de sa femme pour Félix, et il ne pense qu'à lui-même, à ses propres souffrances.

On peut dire qu'il est enfant tantôt par ses conduites tantôt par son tempérament. "Son moi réduit à un égoïsme exclusif.

Accordons-lui toutefois l'indulgence qu'il mérite, en se pliant si bien, dans son rôle de mauvais mari, à la logique interne de l'oeuvre: c'est grâce à lui que la comtesse peut déployer les richesses infinies de son altruisme."¹³⁴

¹³¹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.177.

¹³² Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.178-179.

¹³³ Ibid. P.185.

¹³⁴ Ibid. 186.

En outre, le comte n'a ni trompé sa femme ni menti, bien qu'on le considère comme un mauvais mari qui ne comprend pas les désirs de sa pauvre femme. De ce point de vue, on peut dire que le comte n'est pas un mauvais mari. Et même le comte aimait bien et admirait sa femme pure et vertueuse mais il ne savait pas montrer son amour, "il était jaloux, pourtant sa confiance dans la sainteté de sa femme était sans bornes." (4) Après la mort de sa femme, le comte a mieux compris le respect, l'estime, la valeur réelle qu'elle méritait dans sa vie en tant que femme vertueuse, épouse fidèle et mère. Comprenant trop tard la grandeur de sa perte, il inspire tout de même au lecteur la pitié, plutôt que la haine.

3.5.L'OMNIPRÉSENCE DE L'AUTEUR

"L'écrivain a plusieurs manières de se trouver dans son oeuvre, ou grâce à une confession biographique qui contient les rêves de l'auteur, ses désirs, ses souvenirs, ses espoirs, ses déceptions, ses regrets, en bref sa vie. Il se sert naturellement, dans ses oeuvres, de son expérience vécue et fait mouvoir son personnage avec les façons de sentir, tout en restant détaché de lui."¹³⁵

Il a donné, ou plus ou moins prêté de lui à ses héros, même les plus opposés, toujours d'ailleurs des personnalités du premier plan, c'est-à-dire, ses créatures peuvent être Balzac lui-même ou les ressemblants de l'auteur. L'auteur crée des êtres, les façonne et leur insuffle ses désirs, son expérience. D'ailleurs, on voit Vautrin décider du sort de Lucien de Rubempré dans les "Illusions Perdues" par ces mots: "Je suis l'auteur, tu seras le drame." (Splendeur et Misères des courtisanes I.ère partie.)

Comme bien d'autres romanciers en particulier à son époque-Stendhal, Hugo, George Sand-Balzac met en scène des reflets de lui-même; Raphaël de Valentin dans la Peau de Chagrin, Louis Lambert et Gaudissard dans les oeuvres auxquelles ils ont donné leurs noms, Benassis dans le Médecin de Campagne, Montriveau dans la Duchesse de Langeais, Balthazar Claës dans la Recherche de L'absolu.

"Comme on a déjà dit, Félix de Vandenesse dans le Lys dans la Vallée incarne de même, la première jeunesse d'Honoré."¹³⁶ D'ailleurs l'auteur ne s'efface point derrière l'histoire et il n'est pas totalement absent de ses personnages. Il entretient une relation étroite avec ses personnages.

"Balzac tend à se confondre avec le je du récit qui sonde le coeur humaine aussi profondément que le style épistolaire. On a insisté à juste titre sur l'aspect autobiographique de cette oeuvre.

Dans plusieurs fragments de son oeuvre, les traits physiques de Balzac sont aisément reconnaissables chez les personnages. Il se donne bien en modèle aux créatures qu'il invente. Tout se passe comme si l'auteur, dans ce roman par lettres, exorcisait ses propres

¹³⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.30.

¹³⁶ Henri Troyat de l'Académie française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions, 1995. P.36.

“fantômes” grâce à la conscience du lecteur. Le “poète” de l’enfance, l’historien qui sonde, pour en mesurer la profondeur et l’étendue, le cœur des êtres dont la noblesse est généralement méconnue, c’est Félix, et c’est plus profondément Balzac.

A travers les descriptions minutieuses, variées et détaillées se révèle la présence de l’auteur dans ses oeuvres.

Selon Bernard Vannier¹³⁷ en général il y a une voix neutre qui énonce, une voix sans origine précise qui suggère l’absence de l’ “auteur” pour garantir l’objectivité de la description. Le portrait semble en quelque sorte se présenter tout seul. Le corps référentiel donne l’impression d’une présence en des mots purement descriptifs, signifiants, innocents de toute manipulation discursive. En fait, cette pureté est déjà troublée par diverses interférences: commentaire en aparté, interjections du lecteur, sémantisme de traits physiques sommés de traduire l’âme du personnage, qui le trahissent ou qui annoncent son destin.

La voix est clairement identifiée lorsqu’elle émane d’un narrateur explicite qui est supposé raconter ou écrire l’histoire.

L’objectivité et la transparence des mots ne font plus illusion dès lors que le portrait est dit par un personnage exprimant ouvertement son admiration ou son mépris, mais la présence du portrait contribue indirectement à rendre vraisemblable l’existence et la personnalité de son auteur.”

D’après Gérard Genette¹³⁸ aussi, le statut du narrateur peut être défini par le niveau narratif: le narrateur peut être extradiégétique (au premier degré) ou intradiégétique (au second degré), dans ce cas le récit est métadiégétique: par exemple; la confession de Raphaël dans la “Peau de Chagrin”.

“Dans le Père Goriot, le narrateur au premier degré raconte un histoire d’où il est absent. Le mode de focalisation est presque la focalisation dans ce roman. D’ailleurs, comme on a déjà cité, dans le cas de Balzac, le narrateur est le plus souvent omniscient.”¹³⁹

“En d’autres termes, les personnages de Balzac sont souvent des doubles de Balzac, eux-mêmes bientôt dédoublés, triplés, quadruplés. Balzac l’arriviste donne naissance à Rubempré, Rastignac, Raphaël de Valentin, etc, comme par une sorte de mécanisme et de prolifération. Il y a dans cette multiplication de soi par l’imagination, et la volonté, la certitude que ce qu’on aura gagné en intensité, sera perdu en durée.”

“Les traits moraux vont donc pareillement passer de l’auteur à ses personnages, seulement choisis, amplifiés, adaptés selon les nécessités de la fiction. Balzac donne de ses idées, de ses goûts, de ses tendances à divers personnages. L’esprit brillant, de grandes ambitions, de plus grands désirs exigeants et tentateurs, l’appétit de luxe, les vanités, les aspirations aristocratiques, leur sont de communes dispositions. Rastignac lui-même à

¹³⁷ Bernard Vannier; op.cit. p.22-23.

¹³⁸ Gérard Genette, *Figures III*, 1972.

¹³⁹ Tahsin Yücel, 1972, op.cit. P.32.

certains moments représente Balzac. Il nous livre les préoccupations mondaines et les désirs du jeune Balzac, ses humiliations et ses rages; il nous explique son luxe, son dandysme.”¹⁴⁰

L’auteur a formé quelques-uns de ses héros de son propre moi, le lecteur le voit à travers eux et l’apprécie comme eux.

“Le plus souvent, il prend pour guide tout simplement la position de son héroïne ou de son héros.”¹⁴¹ Il ne leur donne pas seulement sa sympathie, il se place au milieu d’eux et comme eux oppose un refus hautain, dans sa vie et dans son oeuvre, à l’esprit bourgeois, plat et borné. Pour construire son personnage, il a profité aussi des données réelles. Cela montre l’instruison de l’auteur non seulement par l’intermédiaire de ses personnages, mais par l’intermédiaire des événements, de ses propres sentiments, de ses descriptions. Autrement dit; on peut découvrir la présence du créateur à travers les descriptions des lieux où ses personnages se promènent et même à travers les portraits de ses personnages.

“Il construit et fait agir les personnages de ses romans avec ses souvenirs si riches, ses émotions multiples et variées, ses sentiments nuancés, complexes, ambigus. Ici, la fiction transpose les éléments de l’expérience vécue. Les uns ne sont que les images extérieures qui constituent le décor de sa vie, mais ces lieux qui lui sont si chers sont inséparables des éléments moraux, qui expriment cette part intime et secrète de sa vie intérieure. Certains de ses héros s’identifient avec l’auteur. L’enfance et la jeunesse de Balzac fournissent d’abord les premières étapes du curriculum de Félix dans le “Lys dans la Vallée”.¹⁴²

Il le fait naître à Tours, où il installe sa famille, bien établie, comme l’était la sienne, l’envoie en nourrice pendant trois ans comme lui. À l’âge de cinq ans, il le fait élève d’une pension de la ville, rappelant qu’il l’avait été lui-même à la pension Legay. Puis il “exporte” Félix pour huit années au collège oratorien de Pont-le-Voy un peu plus du temps qu’il passe réellement chez les Oratoriens de Vendôme. A seize ans encore, il l’envoie à Paris, chez Lépître, dont il avait été lui-même le pensionnaire.

Enfin il lui fait suivre à la Faculté de droit les cours qu’il a lui-même suivis. Balzac met ainsi Félix dans les espaces mêmes de son enfance et de sa jeunesse. Il lui fait voir les horizons qui étaient les siennes et dont il a gardé les inoubliables impressions, il lui fait vivre dans sa ville natale, sa maison, son jardin, son école. Et il le conduit ensuite à Saché dans la petite vallée de l’Indre, auprès d’amis qui l’accueillent avec bienveillance, lui faisant faire à pied le voyage qu’il avait lui-même accompli.

“Sa volonté, son énergie, sa persévérance ne sont autres que celles de son créateur, que Laure de Berny la première avait bien reconnues.

Ces projections autobiographiques ne font pas néanmoins un personnage exactement représentatif de celui qu’a été réellement Balzac. Même en faisant abstraction de ce qui

¹⁴⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.32-33.

¹⁴¹ Ibid. P.34.

¹⁴² Ibid. P.205.

relève de la pure fiction, comme l'aristocratique famille des Vandenesse, l'enfance de Félix ne traduit pas fidèlement la sienne. On voit bien qu'elle évoque autre chose, un autre climat spirituel; elle se situe à distance de la banale vie quotidienne, sur un plan supérieur, un peu irréel, où tout s'agrandit, se rehausse, se poétise."¹⁴³

D'ailleurs il déclarera plus tard qu'il n'a jamais exprimé dans ses romans ce qui était de son coeur. Mais, d'après le début de la lettre qui contient cette déclaration, il semble qu'il s'agisse de rassurer la jalousie inquiète de Mme. Hanska qui a vu dans quelque passage d'un roman une indiscretion; peut-être était-ce les Mémoires de deux jeunes mariées.

"En tout cas, sa protestation est bien véhémement, et par son allure hyperbolique n'offre pas un fort accent de sincérité. Elle est d'autre part démentie par Balzac lui-même à mainte occasion. Il tient des propos semblables à Louise, lui affirmant qu'il ne mettrait pas "sur les tréteaux" le coeur d'une femme qu'il aimerait".¹⁴⁴ "Il y revient à propos de ressemblances entre Mme. de Berny et Henriette de Mortsauf, disant: J'ai horreur de prostituer mes propres émotions au public et jamais rien de ce qui m'arrive ne sera connu. Ces affirmations semblent bien reposer sur les mêmes mobiles que celle à Mme. Hanska, le désir de rassurer un coeur qu'elle veut garder à lui. Il n'en glissait pas moins dans "Albert Savarus" des souvenirs de son séjour en Suisse avec Mme. Hanska. Il transcrit ses jugements dans ses oeuvres, il y met aussi de lui-même. Dans la lettre où il a écrit à Mme. Hanska, il confirme que les sentiments qu'il a mis dans ses oeuvres sont des "ombres de la lumière qui est en lui", ombre peut-être, réalité cependant; il en donne un peu plus tard une preuve en déclarant avoir mis dans les Illusions Perdues la tristesse qui l'accable". (Lettres à Zulma Carraud. P.117.)

Vous projetez trop d'âme dans vos écrits", lui disait un jour Zulma Carraud, l'une des amies intimes. On accentue une fois encore, que c'est une méthode que Balzac utilise pour s'introduire dans son oeuvre; pour y transposer ses idées, ses sentiments, en bref toute son âme.

Ainsi, on voit très souvent l'intervention de l'auteur, en faisant agir ses personnages à sa guise. D'ailleurs, il sait bien ce qu'ils feront dans le roman, même avant qu'ils fassent, réalisent leurs actions, leurs mouvements, c'est-à-dire; l'auteur est en un sens, omniscient. Ses personnages sont, en quelque sorte, l'interprète de l'auteur. "C'est qu'un lien profond les rattache à la vérité du monde, lien vivant et sensible, car il se tisse dans l'âme même de leurs créateurs, avec les fils secrets de leur expérience la plus intimement vécue. L'abbé Prévost, Jean Jacques, Chateaubriand, Benjamin Constant, Stendhal, Sainte-Beuve. Balzac montrent à travers leurs créatures, dans ses romans, leurs propres rêves, leurs ambitions et leurs échecs, leurs amertumes refoulées, qui parvient toujours jusqu'aux lecteurs."¹⁴⁵ Ainsi il s'explique lui-même, montre au lecteur sa propre figure.

¹⁴³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti. 1961. P.208.

¹⁴⁴ L'intelligence de l'Art chez Balzac. P.510.

¹⁴⁵ Roman des origines et origines du roman, Grasset, réédition collection. Pp.67-68.

“L’écrivain a promené son miroir sur la route, étendue à perte de vue devant nos yeux. Dans la première partie du trajet, la plus claire, nous avons suivi longuement le conflit douloureux des coeurs; puis, rendu moins distinct par la distance, nous avons un moment encore aperçu celui qui restait seul; enfin la dernière image s’est effacé au loin.

C’est celui qui marche sur la route, apportant tour à tour la souffrance, la solitude et l’oubli. Dans le Lys, quoi qu’il ait dit, l’homme et l’auteur se confondent”¹⁴⁶ Nous avons déjà dit que cette oeuvre a une valeur autobiographique. Seule, cette qualité même nous prouve d’ailleurs la présence de Balzac dans le roman. Il peut orienter et conduire le lecteur à son gré, dans un autre domaine. D’autre part, il dirige également ses personnages, leur vie, leur destin.

Tous ses romans naissent peut-être d’une rêverie, sorte de flaner de l’imagination qui va à sa guise, détachée à la fois de la réalité sensible et de la logique. Elle est guidée au fond par un invisible fil conducteur, et l’auteur entrevoit les formes aériennes des personnages qu’il veut faire vivre.

A partir de là, peut se concevoir le rapport entre le personnage du jeune homme et Balzac lui-même: Le retour des personnages, la confusion systématique entre les figures romanesques et leurs homologues historiques, le passage continu du feint dans les annales du réel, l’accumulation des signes du pouvoir et des avantages sociaux les plus ostensibles, tous ces procédés aident à composer l’entourage de grandeur positive ou négative, mais en tout cas indiscutable où il va infatigablement faire évoluer ses pareils, des parvenus comme lui, prêts comme lui à n’importe quelle bassesse et à n’importe quelle compromission pour arracher à la société la fortune, les titres, les dons que la naissance ne leur a pas impartis.

“La Comédie Humaine abonde en jeunes hommes de cette catégories exceptionnelle provinciaux mal dégrossis pressés de dévorer Paris, intellectuels besogneux et rongés d’orgueil, hautement conscients du génie dont ils attendent la gloire, “lions” affamés, dandys indolents et profonds se préparant une carrière fulgurante d’hommes d’Etat dans le scandale de leur vie privée qui tous ont pour tâche d’élever au maximum le potentiel des rêves de Balzac, rêves de grandeur venus du fond du temps, rêves irréalisables et toujours convaincants dont ni l’âge, ni l’expérience ni la raison de l’homme fait ne rompent l’enchantement.”¹⁴⁷

“A travers Henri de Marsay, Eugène de Rastignac, Lucien de Rubempré, Félix de Vandenesse, Maxime de Trailles et combien d’autres moins marquants, c’est son autoportrait que Balzac ne cesse de remanier, comme si à si répéter indéfiniment en images il croyait pouvoir enfin changer le cours de sa destinée. Cette répétition, liée à l’intense plaisir de rêver, dont témoigne la prolifération des figures et à l’insatisfaction non moins

¹⁴⁶ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.234.

¹⁴⁷ Marthe Robert, 1972, Roman des origines et origines du roman, Grasset, réédition, Gallimard, Pp.259-261.

profonde qu'engendre le rêve inaccompli, est le moteur le plus puissant du cycle de contes qu'on a appelé les Mille et Une Nuits de l'Occident, et peut-être le secret de tout romancier fécond."¹⁴⁸

A ce jeu de son esprit, qui s'emprunte à lui-même tous les éléments nécessaires, il assiste un peu comme un spectateur.

Une autre rêverie, bien différente qui constitue elle aussi, à l'occasion, le prélude à la création littéraire vient d'elle-même, spontanée, imprévue, un peu obsédante, car elle tient à une disposition affective; elle s'impose à l'écrivain, plus exactement à l'homme, contraint par une force de sa vie intérieur et qui se penche sur son passé. Liée au monde secret de ses pensées et de ses sentiments, c'est-à-dire surtout de ses échecs et de ses douleurs; elle se teinte d'ordinaire de tristesse et d'inquiétude. Quand la fiction romanesque s'en s'empare, elle utilise les événements vécus et plus encore fait revivre les émotions mêmes de l'auteur, ses désirs, ses rêves, ses espoirs, ses déceptions, ses regrets.

Il se projette ici profondément dans ses personnages, qui sont la forme vivante, concrète, incarnée, de ses souvenirs personnels.

Mais tout de même, on ne doit pas confondre l'auteur et le personnage dans le roman. Celui-ci qui se trouve dans son oeuvre peut avoir des traits communs avec l'auteur et des qualités pareilles, mais cela ne montre pas qu'il est l'auteur lui-même. Bien évidemment qu'il met quelque chose de lui, cependant il transforme les éléments personnels introduits dans l'oeuvre, autrement dit il a créé et inventé des événements différents, des intrigues diverses, reformulé, d'une manière différente, les faits qu'on a vécus.

Il exprime, même dans le *Lys dans la Vallée*, que "si la forme personnelle permet de pénétrer plus avant dans l'analyse psychologique, les secrets d'une âme ne doivent pas être livrés au public; aussi la forme personnel ne peut-elle être utilisée que par exception. Au moins il tente de réduire, de restreindre la part des sentiments personnels pour des raisons tant esthétiques que morales.

On pourrait ainsi dire que Balzac a écrit ou proprement dit; dédié à sa "chère Dilecta" le "*Lys dans la Vallée*" dans un esprit de reconnaissance et de grâces, peut-être aussi de remords pour ses nombreuses infidélités tandis qu'il contredit dans une des lettres écrites à Mme. Hanska, le fait que cette oeuvre ait une valeur autobiographique et qu'il y exprime ses propres sentiments: "Je suis inexplicable pour tous, car nul n'a le secret de ma vie et je ne veux le livrer à personne" (La correspondance à Mme. Hanska, 1837. et aussi dans la Préface du "*Lys dans la Vallée*" "*Le Lys dans la Vallée*" étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le moi pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, d'autre part il croit nécessaire de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène.

¹⁴⁸ Balzac, *Le Père Goriot*, Texte et contexte, Magnard. 1985. Pp.62-63.

3.6.IMPORTANCE DE LA NATURE, DU PAYSAGE DANS SES OEUVRES

“Dans la Comédie Humaine, rarement la nature nous apparaît comme une simple présence. Elle est toujours porteuse de sens. En elle se concentrent les idées; elle devient parfois la matérialisation de notions abstraites;¹⁴⁹ c’est-à-dire; c’est par l’intermédiaire de la nature que les notions abstraites, comme les idées, les sentiments, peuvent être concrétisées, et se muer en notions concrètes, matérielles; “Un lac, par exemple, est plein d’amour” dit Rosalie. Dans Massimilla Doni, on peut lire: “Rien au monde ne représente... les idées de profondeur, de calme, d’immensité, de céleste affection, de bonheur éternel, comme ce diamant liquide où la neige, accourue des plus hautes Alpes, coule en eau limpide”. P.328, t IX.

“Ainsi, Balzac peut énoncer une loi du paysage. Il exprime que “l’influence exercée sur l’âme par les lieux” est une chose digne de remarque. Il précise que la nature nous inspire ou de la douleur ou de la mélancolie sans cause (motif) ou du bonheur”.¹⁵⁰

Dans le Lac, Lamartine évoque aussi qu’elle est à la fois consolatrice et confidente ou une amie à qui on peut faire confiance. Selon lui, c’est un refuge, le seul endroit où on peut trouver la paix, le silence, la consolation et la sérénité.

La mélancolie nous gagne infailliblement, lorsque nous sommes au bord des eaux”. Balzac exprime-t-il dans la “Femme de Trente Ans”. Certes, près des ondes, nous connaissons bien d’autres sentiments; nous avons défini comment l’amour, la poésie, le bonheur pouvaient y éclore.” P. 721, t II. “Toutefois selon une logique de la pensée, à chacun de ces sentiments reste attachée la mélancolie qui semble tout d’abord les conditionner, puis se sublimer en eux. La mélancolie que suscite l’eau mène à la fois à l’exaltation mystique et au désespoir. Elle s’infléchit vers le néant ou quête l’absolu.”¹⁵¹

Balzac prétend que le paysage peut subir un changement. “Un Drame au bord de la mer” nous fait assister à une telle mutation Pauline et Louis sentent un “moment de joie illimitée” à l’instant où ils marchent sur la plage. P. 879, t. IX. Une même métamorphose est représentée dans l’Enfant Maudit”. Il demeura des journées entières accroupi dans le creux d’un roc... perdu dans une seule pensée, immense, infinie comme l’Océan et comme l’Océan, cette pensée prenait mille formes, devenait terrible, orageuse, calme.” P. 701, t IX.

“Dans le Lys dans la Vallée, le thème de l’eau revient fréquemment, soit directement soit par des intermédiaires qui l’évoquent de façon transparente. Le village de Pont-de-Ruan s’élève au bord de l’Indre. Il figure un bonheur naïf. Félix de Vandenesse, attiré par Clochegourde, voudrait s’assimiler au fleuve, “se tapir dans l’Indre” pour attendre l’heure du plaisir.

¹⁴⁹ L’Année Balzacienne. Jean-Luc Steinmetz. Garnier, Paris, 1969. “L’eau dans la Comédie Humaine. P.24.

¹⁵⁰ Ibid.

¹⁵¹ Ibid.

Plus tard, nous le suivons en compagnie de la comtesse dans la toue qui vogue sur l'eau. Le fleuve devient un sentier et les amants volent".¹⁵² Son agitation ressemble à celle "d'un amour plein de désirs contenus" P.926, t.VIII.

C'est alors qu'il y a communication avec l'eau. Si Mme. de Mortsaufr trempe ses belles mains dans le fleuve, c'est moins "rafraîchir une secrète ardeur" que parce que dans les prairies "au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation qui fait qu'en bateau, vous trempez vos mains dans l'onde." P.857. Seules, les odeurs des fleurs lui font perdre momentanément l'esprit, la conscience, la raison et oublier les responsabilités d'épouse, de mère et la vertu.

"La destinée de l'amour entre Félix et Mme. de Mortsaufr est celle de l'eau courante qui l'accompagne de sa particulière mélancolie. Il est question de la fuite vers le nécessaire aval. L'eau devient une source de douleur."¹⁵³ "Voyez-vous cette vallée, dit-elle en me montrant l'Indre, elle me fait mal, je l'aime toujours."

"Il y a une analogie entre l'état d'âme de Mme. de Mortsaufr et l'eau des lacs. Mme. de Mortsaufr nous dévoilera l'image qu'elle se fait de l'amour".¹⁵⁴ Elle se l'est toujours figuré comme "un lac immense où la sonde ne trouve point le fond, où les tempêtes peuvent être violentes, mais rares et contenues en des bornes infranchissables, où deux êtres vivent dans une île fleurie, loin du monde dont le luxe et l'éclat les offenseraient." P.976.

"Bien d'autres romans nous révèlent l'adaptation du thème de l'eau au contexte dramatique. Philippe Bertault a étudié par exemple les alternances que subit le panorama de la Loire dans la Femme de Trente Ans".¹⁵⁵

"Il n'est pas étonnant que l'eau contemplée mène si souvent à l'extase, sans se dissoudre dans la rêverie.

Pour l'auteur de la Comédie Humaine, elle semble être en effet l'élément de prédilection à partir duquel la vision pénètre dans la vie commune, en abolit les cadres ordinaires, promeut l'être à une réalité supérieure.¹⁵⁶

"Dans le Lys dans la Vallée, la nature occupe une place exceptionnelle et très originale. Balzac utilise abondamment la nature, les éléments de la nature comme la Vallée et la rivière pour traduire l'amour, l'existence de la femme aimée. Il voulait d'ailleurs évoquer chez une femme parfaitement vertueuse le combat de la chair et de l'esprit. C'est pourquoi la meilleure voie a été de recourir à un intercesseur entre Félix de Vandenesse et Mme. de Mortsaufr; le paysage".¹⁵⁷ Autrement dit; Balzac traite avec lucidité le paysage, qui ne lui sert plus, seulement d'un décor ou d'un moyen pour exprimer les sentiments des personnages mais aussi d'un double message; message de volupté de la nature au

¹⁵² L'Année Balzacienne. L'eau dans la Comédie Humaine. Paris, Garnier. 1969. Pp.24-25.

¹⁵³ Ibid. P.25.

¹⁵⁴ Ibid. P.25.

¹⁵⁵ Introduction à Balzac, Philippe Bertault, ed. Odilis, 1953. P.191

¹⁵⁶ L'Année Balzacienne, L'eau dans la Comédie Humaine, P.25.

¹⁵⁷ XIX^e. Siècle. Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire Littéraire. P.39.

printemps, message de paix, de sérénité, de pureté. “C’est le paysage qui, par correspondance, établit l’harmonie entre leurs âmes et les aide à opérer la transmutation du plan sensible au plan de la spiritualité. Dans le Lys dans la Vallée, au prix d’une atroce contrainte, Mme. de Mortsaufr triomphe de ses sens; à sa chère vallée elle doit de rester le lys immaculé.”¹⁵⁸

“Le décor, c’est la Touraine, la Vallée de l’Indre dont Balzac chante les beautés avec émotion. En hommage à ses amis Carraud, il donne le nom de Frapesle à la propriété d’un des personnages du roman. La douceur élégante du paysage répond à celle du caractère de l’héroïne”.¹⁵⁹

“Balzac ne prend pas cette vallée telle qu’elle est, il l’arrange à sa façon l’interprète; au naturel, elle n’est que le modèle avec lequel il crée la vallée dont il a besoin. Il la traite comme un personnage, en d’autres termes; la vallée est identifiée à un être animé, humain. Elle apparaît, disparaît, change d’aspect et en même temps de signification. On la sent toujours vivante. Elle a une physionomie adaptée au ton général de l’oeuvre, à son esprit, à son idéal, à sa mystique”.¹⁶⁰ C’est par l’intermédiaire de la nature que l’initiateur du réalisme Balzac crée la poésie, une écriture poétique dans le Lys dans la Vallée. D’ailleurs l’entreprise réaliste n’exclut pas plus chez Stendhal la poésie de l’écriture.

La vallée a une âme, elle aussi grave et poétique. Comme on a déjà dit, elle n’est pas un simple objet de contemplation ou un but de promenade. Elle vit avec les personnages comme émue des mêmes sentiments. Dans le Lys dans la Vallée, le paysage s’accorde à l’âme ses héros, il a leur délicatesse, leur distinction, leur vertu. C’est-à-dire; la nature s’identifie avec les personnages.

Dans le Lys, 2- la nature est belle et vierge comme l’héroïne. “Le rôle du paysage est de mêler la tristesse des coeurs, le regret des rêves manqués et la nostalgie des souvenirs avec la mélancolie habituelle de la nature champêtre. Il crée en un mot l’harmonie de toute la scène.

Aucun écrivain n’a poussé aussi loin que Balzac, le souci de cet accord rationnel du paysage avec l’oeuvre”.¹⁶¹

“Dans le Lys dans la Vallée, où le paysage est le plus systématiquement et le plus abondamment utilisé, il a voulu, de son propre aveu, “aborder la grande question du paysage en littérature.”

“Ce beau site, il pouvait le contempler du château de Saché où il a écrit son roman.” “Il a été séduit par l’atmosphère riche et moelleux de la Vallée de l’Indre près de Saché, en travaillant au “Lys dans la Vallée”: “Je vis dans un fond les masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour plein d’harmonies, trop graves pour les gens superficiels, chères aux poètes dont l’âme est endolorie. Aussi, plus tard, en aimai- je le silence, les

¹⁵⁸ Ibid.

¹⁵⁹ Henri Troyat de l’Académie Française, Balzac, Grandes Biographies Flammarion. P.287.

¹⁶⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne, Pp.83-84.

¹⁶¹ Ibid. P.85.

grands arbres chenus, et ce je ne sais quoi de mystérieux épandu dans son vallon solitaire!”¹⁶²

“Dans son roman, il peint le paysage avec tendresse et il le voit par les yeux d’un amoureux sensible à mille harmonies indéfinissables entre la nature et sa passion. Ébloui par la beauté de Mme. de Mortsaufr qu’il a rencontrée à Tours lors d’un bal, Félix, invité au château de Frapesle chez un ami, se met en quête de la demeure voisine, de la dame de ses rêves. La femme aimée Mme. de Mortsaufr n’a été jusqu’ici qu’entrevue; le héros du Lys, Félix ne sait rien d’elle, pas même son nom; mais l’évidence immédiate d’une mystérieuse correspondance lui révèle qu’elle ne saurait vivre que dans ce cadre admirable, et le cadre à son tour contribue à sa connaissance intuitive de l’être aimé.”¹⁶³ C’est-à-dire il a de l’intuition devant l’extraordinaire beauté des lieux que ce ne peut être la que le domaine d’Henriette. Tout, dans cette nature, ciel, flore, faune, lui murmure la présence de la jeune femme.

“Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici... Elle demeurerait là, mon cœur ne me trompait point: le premier castel que je vis au penchant d’une lande était son habitation. Quand je m’assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres. Sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes sous un albergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, le Lys de cette Vallée, où elle croissait pour le ciel en la remplissant du parfum de ses vertus... sans savoir pourquoi, mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin comme, au milieu des buissons verts, éclaterait la clochette d’un convolvulus, flétrie si l’on y touche. Le Lys. PP 37-38.

Dans cette description, le paysage a des éléments féminins et on y met en évidence l’association de Mme. de Mortsaufr à la nature.”¹⁶⁴ Il s’agit de l’identification de Mme de Mortsaufr à une fleur nommée “lys”. Elle ressemble à une fleur. Quand Félix revient chez elle, elle est très heureuse, elle redevient belle et fraîche, comme si une fleur s’ouvrait au printemps. Quand il doit quitter pour sa carrière, le bonheur de la jeune femme se dissipe en un moment. Elle sombre dans la mélancolie. Elle est épuisée, fanée comme une fleur effeuillée en automne. Par l’intermédiaire de la nature on exprime la joie et la tristesse de Mme de Mortsaufr. On utilise d’ailleurs les champs lexicaux de la fleur et des saisons : “Le septième jour après mon arrivée, elle pétilla de santé, de joie et de jeunesse; je retrouvai mon cher lys embellie, mieux épanouie.. Une fleur qui revit sous les regards de l’aimé donne peut-être une plus grande preuve de sentiment que celle qui meurt tuée par un doute, ou séchée sur sa tige, faute de sève... La renaissance de Mme de Mortsaufr fut naturelle, comme les effets du mois de mai sur les prairies comme ceux du soleil et de l’onde sur les fleurs

¹⁶² XIX^e. Siècle. Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire. P. XXXVIII.

¹⁶³ Ibid. P. 318.

¹⁶⁴ Itinéraire littéraire. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P. 183.

abattues Comme notre vallée d'amour, Henriette avait eu son hiver, elle renaissait comme elle au printemps... p.225. Selon Balzac, il s'agit d'un rapport, d'une harmonie entre l'état d'âme c'est-à-dire, la psychologie, les sentiments des personnages et la nature. Balzac interprète le paysage en poète et les décrit à travers les sentiments des personnages. Le paysage fait naître chez le personnage les divers sentiments comme l'émotion, la passion, l'amour, le bouleversement ou la volupté, se promenant dans la région, Félix, le héros du Lys, ressent une vive émotion à la vue d'un paysage: Là se découvre une vallée qui commence à Montbasan, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent. A cet aspect, je fus saisi d'un étonnement voluptueux que l'ennui des landes ou la fatigue du chemin avait préparé." P.37.

L'influence et le reflet de la pensée et des sentiments ont été démontrés par Balzac, dans la peinture du ravissant paysage de Touraine, vu par Julie d'Aiglemont, l'héroïne de la "Femme de Trente Ans", à deux reprises différentes. On met en relief le tableau de cette jeune femme insouciante qui n'a trouvé dans le mariage que des souffrances et qui ne voit rien de beau dans la Touraine, tandis que, plus tard elle y respire le bonheur en la revoyant au milieu des enchantements d'un amour qui ne se révèle que pour disparaître et quelques lignes plus loin, le désespoir de l'héroïne se reflète dans la nature. En d'autres termes; celle-ci semble triste mélancolique, dépourvue de gaieté, de fraîcheur et de mouvement comme l'héroïne de la "Femme de Trente Ans".

"Chez Balzac comme chez Werther, quand il s'agit du désespoir, de l'angoisse l'état d'âme impose donc à la nature ses sombres couleurs, c'est-à-dire; la psychologie des personnages est en harmonie avec la nature, le paysage.

Le spectacle de la vie intérieure s'est métamorphosé en un tombeau, éternellement ouvert". Ciel, terre, forces actives de la vie et de la mort dans la nature, Werther ne voit plus en tout cela qu'un monstre dévorant. Lorsque Félix revient à Clochegourde dans le Lys dans la Vallée, le jour où va mourir Henriette et qu'il contemple "la vallée jaunie dont le deuil répondait comme en toute occasion aux sentiments qui l'agitaient", il semble reprendre les paroles mêmes de Werther".¹⁶⁵

Chez Balzac, l'eau, par exemple, qui fait partie de la nature, n'est pas seulement une indication locale, mais aussi chargée de messages, de sens.

Dans la Comédie Humaine, l'eau semble être la source de vie et de mort, autrement dit; elle est à la fois féconde et néfaste.

L'eau, c'est un véritable miroir naturel qui reflétait fidèlement les jeux de l'amour et de la mort.

Lorsque Raphaël de Valentin passe près du Pont-Royal et regarde la Seine, il songe à se suicider. Mais devant le lac du Bourget, il se sent régénéré, il éprouve un véritable

¹⁶⁵ Le Lys dans la Vallée, et les sources profondes de la création balzacienne, Librairie José Corti, Paris, 1961, P.95.

sentiment de bonheur. Cette même contradiction se retrouve également dans la “Femme de Trente Ans.”

Quand le narrateur se promène près de la Bièvre par une matinée de printemps où tout semble convoquer la joie, il va assister à la sinistre noyade de Charles d’Aiglemont. D’où se révèle la profonde influence exercée par l’eau sur l’âme des personnages: Encore dans la “Femme de Trente Ans”, Hélène d’Aiglemont, épouse du corsaire d’Othello, confie son amour aux ondes; elle retrace l’image fantastique d’une “déesse marine”; la cabine où elle vit avec ses enfants est “semblable à un nid d’alcyon”. La femme de Trente Ans. P.284.

Ce sentiment d’amoureuse extase, nous le trouvons exprimé sous la forme d’un mythe, lorsque Balzac nous décrit cette vision: “A tes pieds, l’Océan se déroule comme un tapis (...) et d’ici l’on respire les pensées de Dieu comme un parfum”. (Séraphita, p.473, t.X)”

“Chez Balzac, l’eau participe en quelque sorte au drame des personnages. Elle apparaît comme le centre mystérieux et le coeur même du roman.

Les fleuves que Balzac a bien connus et beaucoup aimés dans sa vie réelle sont en même temps ceux que ses héros aussi prennent plaisir à regarder. Balzac les reprend et recrée dans ses oeuvres comme dans la “Femme de Trente Ans”, la “Grenadière”, “l’Illustre Gaudissard” et “Le Lys dans la Vallée”.

On voit chez lui de longues descriptions concernant l’eau, son cours rapide ou lent. Par exemple; dans le Lys dans la Vallée, Balzac inscrit tout au fil du roman -comme une ligne parallèle à la trame de l’intrigue, le cours de l’Indre qui reflète des amours mystiques et passionnés”.¹⁶⁶

Le thème de l’amour romantique et mystique y est le plus exprimé et le plus accentué par la rivière et surtout par son cours.

Les tristesses et les joies de l’unique “lys” de cette vallée nous sont transmises par les éléments de la nature parmi lesquels l’Indre et la Touraine ne sont que deux d’entre eux qui témoignent du bonheur, de la souffrance, du malheur de Mme. de Mortsauf.

“L’eau, inexorable, mais fidèle insinue au coeur du récit, sa présence mouvante jusqu’à ce qu’elle-même se découvre, trace une voie merveilleuse pour la barque sur laquelle Mme. de Mortsauf et Félix de Vandenesse connaissent un instant unique où ils sentent leur esprit “s’emparer de la création.”

Bachelard insiste, devant cette scène, sur l’intimité de la rêverie portée à une “étrange profondeur”, parle d’une “image de la pensée détendue et heureuse”.¹⁶⁷

“La rivière chez Balzac rest avant tout source de poésie. Le fait que tout passe en elle, mobile dans sa perpétuité, pousse à la mélancolie comblée de la résignation.

C’est la résignation devant le temps qui, plus impalpablement fuit, comme ces eaux toujours différentes. Ce n’est pas tout à fait le vrai bonheur qui est offert sur ces berges, c’est seulement une image d’un bonheur uniforme et fugitif.

¹⁶⁶ L’Année Balzacienne. L’eau dans la Comédie Humaine. Paris. Garnier, 1969. P.12.

¹⁶⁷ G.Bachelard. L’eau et les rêves. P.179.

La rivière exprime fidèlement l'amour, mais elle entraîne toujours la réalité vers un au-delà imprévisible."¹⁶⁸ Il s'agit de l'harmonie, de la ressemblance entre l'agitation d'un amour plein de désirs contenus et celle de l'eau." P.996. t. VIII.

Dans le Lys dans la Vallée, la rivière symbolise l'amour, mais celui qui doit mourir, à vrai dire; qui est condamné à s'évanouir dès le début.

"La vallée tourangelle de Clochegourde est surtout la source d'émotions esthétiques: Félix l'aime "comme un artiste aime l'art". Si les lieux et la nature communiquent à l'âme leurs paisibles douceurs, Balzac ne sacrifie ni au pittoresque ni à l'optimisme confiant de la Nouvelle Héloïse.

Abordant "la grande question du paysage en littérature" (préface), il chante la Touraine comme Chateaubriand la Bretagne.

Là, l'émotion se prolonge par de très beaux moments de silence et les déchaînements de la passion, s'harmonisent avec de chastes et saintes pudeurs".¹⁶⁹

Dernièrement, dans la mélancolie d'un paysage automal, les obsèques de Mme de Mortsauf rappellent une dernière fois, sur le mode mineur le grand thème politique du roman: "Il y eut un gémissement unanime mêlé de pleurs qui semblait faire croire que cette vallée pleurerait son âme." P.308.

"Par un hasard assez naturel à la campagne, nous entendîmes alors le chant alternatif de deux rossignols qui répétèrent plusieurs fois leur note unique, purement filée comme un tendre appel". P.306.

CHAPITRE 4. EXAMEN THEMATIQUE

4.1.L'AMOUR (LE MARIAGE ET LES FEMMES)

Avec les dernières années du 19. siècle s'instaure une nouvelle manière d'aimer. Chaque siècle, en effet, a cru inventer une nouvelle manière d'aimer, c'est-à-dire de conquérir ou de se laisser conquérir, de comprendre et d'analyser les âmes et ses propres états d'âme, d'éprouver la volupté, de souffrir et d'imposer la souffrance. L'époque romantique a cru en inventer une à son tour. Une manière où la souffrance domine, sans les étouffer, l'esprit de conquête, les raffinements de l'analyse et la volupté, puisque, dans la carte du Tendre, le mot de passion qui la désigne s'applique aussi bien aux suprêmes douleurs. Certes, la passion est aussi ancienne que l'homme et que la femme; Phèdre, Didon en ont les blessures. De l'Amour de Manon Phlipn à celui de Sénancour, à celui de Stendhal, à celui de Charles Nodier, à celui de Michelet, ses tourments s'aggravent et s'entremêlent. Byron donne au siècle nouveau le goût du romanesque violent, de l'aventure et des tempêtes, et Maxime du Camp notera: "A l'amour commode et joyeux on avait substitué l'amour violent et désespéré." Balzac traîne abondamment le thème de l'amour dans ses oeuvres. Il parle à la fois de l'amour mystique,

¹⁶⁸ L'Année Bachelard. L'eau dans la Comédie Humaine, Paris, Garnier, 1969. P.12.

¹⁶⁹ Dictionnaire des littératures de la langue française. Bordas, Paris, 1984. P.153.

et charnel comme s'il était physiologiste. Pourtant, le vocabulaire qu'il a utilisé dans la Comédie Humaine reste chaste, c'est-à-dire qu'il n'y a point de nudité dans ses descriptions, il existe peu de scènes voluptueuses, mais une hardiesse médicale; les mouvements du corps déterminent ceux du coeur.

“Le sentiment de l'individu sera donc révélateur du réel social. La passion amoureuse, par exemple, ne peut vivre et durer que dans la société. Elle a donc besoin du mariage pour s'épanouir. L'amour et la société s'éclairent et se dévoilent mutuellement.”

“Balzac décrit en connaisseur “le regard rouge” qu'échangent deux êtres qui se désirent. Il sait le rôle que jouent les sens, quelles caresses refuse la duchesse de Langeais; par quels secrets pervers Béatrix, femme mûre, l'emporte sur la jeune et charmante Sabine, qu'a épousée Calyste; comment Valérie Marneffe, ou la Torpille, retiennent les vieillards. N'a-t-il pas lui-même adoré Mme. de Berny, qui était plus âgée que sa propre mère, convoité avec rage Mme. de Castries et goûté, avec la grasse Éveline, les délires du “jour inoubliable”? De la “cuisine de l'amour”, il connaît tous les recettes.”¹⁷⁰

Tout amour non soutenu par la société lui paraît voué à l'échec Souvent, il a peint les horreurs de l'amour clandestin.

“Toute l'existence de Balzac se lit d'ailleurs comme un perpétuel affrontement à l'amour. Son travail d'écrivain devait assurer une fortune lui permettant de vivre pleinement sa passion, ainsi maintenue à une hauteur d'où elle ne saurait choir sans s'évanouir, car, dira Baudelaire en écho à Balzac, “il est malheureusement bien vrai que, sans le loisir et l'argent, l'amour ne peut être qu'une orgie de roturier ou l'accomplissement d'un devoir conjugal”. Aimer, pour Balzac, signifie se donner les moyens idéaux de réaliser l'amour, et seule la réussite sociale peut les apporter.

Pour persévérer et s'amplifier, l'amour demande une reconnaissance tacite des autres, une caution sociale, même si les amants doivent abattre les obstacles qu'un monde hostile dresse devant eux. Par essence et dans les faits, l'amour balzacien ne se conçoit pas hors des cadres sociaux et inversement, signe d'une réalité sociale précise. L'amour révèle aussi bien l'individu que la société.”¹⁷¹

Il s'est efforcé de montrer au lecteur les conséquences dévastatrices de la passion. “Balzac conçut dès sa jeunesse cette théorie des passions que développeront en particulier les Etudes philosophiques. Elle peut se résumer en ces termes. L'idée; c'est-à-dire penser, vouloir, sentir est une puissance destructrice de l'être.

Malgré la fascination qu'elle exerce sur lui, l'époque dans laquelle vit Balzac lui paraît illustrer, plus que toute autre, cette idée de l'usure vitale: les désirs sans cesse provoqués et rarement satisfaits rongent aussi les sociétés.

Le thème de la passion destructrice est donc pour Balzac un système philosophique qui conduit au procès d'une société de profit et de pouvoir. Mais c'est surtout une dimension

¹⁷⁰ Balzac, Le Père Goriot, Magnard, 1985. P.275.

¹⁷¹ Dictionnaire des littératures de la langue française. Bordas. P.140.

psychologique et dramatique essentielle de son univers romanesques, car les grands héros balzaciens sont eux aussi possédés par une idée fixe qui finit par les tuer. Ces ravages de la pensée se traduisent par un certain nombre de signes; la destruction de la famille, la déchéance progressive, les marques de la passion inscrites enfin sur l'être physique. Ces obsessions sont souvent égoïstes, on peut donner l'avarice du père Grandet; mais tout sentiment, s'il est poussé à son point extrême, peut détruire l'individu en épuisant sa volonté et ses forces. Cela peut être l'honnêteté maniaque de César Birotteau, la passion inavouée de Mme. de Mortsauf dans le Lys dans la Vallée ou l'amour paternel du père Goriot".¹⁷²

L'homme a besoin de satisfaire à la fois ses sens, son orgueil et ses intérêts.

"Faute de voir dans une femme autre chose qu'une consolatrice ou une maîtresse à montrer qui assouvisse le désir de paraître, le vice principal du français, Raphaël de Valentin, Lucien de Rubempré et Félix échouent tous trois devant cette épreuve décisive. Balzac condamne également toute fuite qui fait de la débauche, par ex, une solution momentanée."¹⁷³

Selon Balzac, on aime tout d'une femme qu'on aime: son corps, son esprit, sa beauté, ses dentelles et le décor de sa vie. Mme. Hanska lui plaît parce qu'elle est "bonne à aimer", mais aussi par ses lectures, son titre de comtesse, son château, sa foi.

Bien entendu, le mariage de raison, s'il ne se transforme pas en mariage d'inclination, ne donne pas non plus un vrai bonheur. D'ailleurs le mariage de devoir, dépourvu de bonheur et d'amour n'est, à ses yeux, d'autre que la prostitution légale, c'est-à-dire "il considère le mariage de raison, d'argent comme un "viol légal".

"Il souhaite, Balzac pour ses héros comme pour lui-même, non pas "une chaumière et un cœur, mais un palais avec la bien-aimée". C'est une attitude toute contrainte à celle des romantiques "Plus que Stendhal, Balzac s'est attaché à décrire les feux dévorants d'une passion qui bouscule l'être humain, l'égare jusqu'à la folie et l'amène parfois à renier, ses convictions les plus profondes à modifier ses comportements et ses sentiments les plus intimes."

En amour, comme en politique, Balzac rame à contre-courant. Il a toujours souligné la différence entre la passion et l'amour: "La passion est un espoir qui peut-être sera trompé... On peut dire que la passion n'est que folie et illusion dans l'univers balzacien puisqu'elle prétend refaire le monde ou l'exclure.

Hommes et femmes peuvent concevoir plusieurs passions, mais, il pense qu'il n'est dans la vie qu'un seul amour. Lui-même a donné l'exemple de passions successives. Pourtant il s'accroche, au moins en théorie, à la religion du cœur. "Il n'y a pas deux

¹⁷² Itinéraire littéraire. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.186.

¹⁷³ Dictionnaire des littératures de la Langue Française. Bordas. P.140.

amours dans la vie de l'homme, il n'y en a qu'un seul, profond comme la mère, mais sans rivage."¹⁷⁴

La vie érotique et la vie mystique doivent converger vers un seul être; deux créateurs, "enlevées sur les ailes du plaisir" se confondent en un ange. Ce n'est qu'un symbole dans "Séraphita"; c'est l'image d'une perfection possible aux yeux de Camille Maupin; c'est une espérance qu'il propose à Ève Hanska. Mais, absorbé par son oeuvre, s'il peint cet angélisme, il ne le vit pas.

Il a quelquefois mis en scène l'amour-passion: Eugénie Grandet aime son cousin; Louise de Chaulieu, Ursule Mirouët aiment leurs maris; dans le Lys, Henriette de Mortsauf a pour Félix un mélange d'amour, de passion et de protection maternelle; Diane de Cadignan, après tant de cavalcades, s'attache à d'Arthez et cache son bonheur; Esther aime Lucien. Mais la plupart des femmes de La Comédie Humaine cherchent ou la richesse ou les bonheurs de vanité. Rosalie de Watteville veut satisfaire son orgueil et ses sournoises rancunes; Renée de l'Estorade étonne son mari par ses calculs.

D'après Balzac, les femmes deviennent des esclaves des hommes, des moeurs, de la société. Les unes se vendent à titre définitif par le mariage, les autres se louent à titre temporaire; c'est la prostitution. Comme nous avons déjà parlé, Balzac croit que le mariage sans amour, est une prostitution légale."¹⁷⁵

Balzac et ses héroïnes acceptent tous les marchés. De belles jeunes filles sont prêtes à épouser un vieux pair de France, pour garder leur rang, ou un vieux banquier, pour posséder la fortune.

Réciproquement, les beaux jeunes hommes se marient avec des femmes plus âgées qui leur apportent l'argent ou le pouvoir, ou bien deviennent l'amant de ces femmes mûres. Par exemple; Rastignac préfère être amant de Delphine de Nucingen pour réussir, pour trouver le salut, plutôt que de tuer quelqu'un. Maxime de Trailles veut parvenir par l'intermédiaire de la comtesse de Restaud. Lucien de Rubempré attend richesse d'abord de Caralie, puis d'Esther. Un homme, dans la Comédie Humaine se marie parfois par ambition, presque toujours par intérêt. L'héritière est l'enjeu d'une bataille acharnée, avant d'être le moyen de parvenir du vainqueur. Pour conquérir la dot, l'homme combat l'homme. Pour conquérir le mari, la femme combat la rivale. Puisqu'il y a commerce, concurrence, bataille d'intérêts dans le mariage, ses règles ont été codifiées.

Balzac est capable d'éprouver les émotions les plus délicates du coeur humain et de les deviner. Il déplie les âmes de femmes sans les froisser. Il peint les nuances les plus fines des sentiments.

Les femmes resteront toujours ses lectrices fidèles, parce qu'aucun écrivain ne les comprend comme lui."La Comédie Humaine contient tout un art d'aimer.Selon sa méthodologie naturelle ,l'amour est un art.L'amour n'est pas seulement un sentiment,il est

¹⁷⁴ Balzac, Le Père Goriot. Magnard, 1985. P.275.

¹⁷⁵ Ibid.

un art aussi. Quelque mot simple, une précaution, un rien, peuvent toucher son cœur. Cet amour comporte une géométrie et une tactique. L'amour et la passion sont deux différents états de l'âme, que poètes et gens du monde confondent continuellement. L'amour comporte une mutualité de sentiments, une certitude de jouissances et un trop constant échange de plaisirs une trop complète adhérence entre les cœurs pour ne pas exclure la jalousie. La possession est alors un moyen et non un but. Passion signifie à la fois souffrance et la transition. Hommes et femmes peuvent sans se déshonorer, concevoir plusieurs passions; il est naturel de s'élaner vers le bonheur. Mais Balzac accepte l'existence d'un seul amour."

Il connaît bien les courtisanes et l'amour-passion. Il aime leur chair, leur luxe, leur connaissance sur les hommes, leur acceptation du risque, leur poésie enfin, qui naît de ce que leur vie a d'éphémère. Elles forment, dans son œuvre, tout un monde qui a sa langue, ses lois, ses jeunes amants, ses riches vieillards et ses drames (la mort de Coralie, le sacrifice d'Esther.)

Chez l'homme, "l'amour ne sera jamais rien qu'une faim, qu'une soif embellie par notre imagination" ou l'espoir d'un appui dans son défi à la société. Rastignac, dans le "Père Goriot", a besoin d'avoir Delphine de Nucingen. Blondet doit son salut à Mme. de Montcornet. "L'amour, dit Blondet, est la seule chance qu'aient les sots, pour se grandir."

Il en résulte que la plupart des héros balzaciens considèrent l'amour comme un instrument un moyen d'ascendance dans la société en un sens; pour parvenir et c'est pourquoi ils ne se gardent pas du tout de se servir de profiter même des personnes qui les aiment et comptent sur eux.

"L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies, et nous en avons le sentiment inné. La femme est un délicieux instrument de plaisir, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la pose, le clavier timide, le doigté changeant et capricieux.

Combien d'oranges!.. d'hommes, veux-je dire, se marient sans savoir ce qu'est une femme! Combien de prédestinés ont procédé avec elles comme le singe de Cassan avec son violon! Ils ont brisé le cœur qu'ils ne comprenaient pas, comme ils ont flétri et dédaigné le bijou dont le secret leur était inconnu. Enfants toute leur vie, ils s'en vont de la vie les mains vides, ayant végété, ayant parlé d'amour et de plaisir, de libertinage et de vertu, comme les esclaves parlent de la liberté. Presque tous se sont mariés dans l'ignorance la plus profonde et de la femme et de l'amour. Ils ont commencé par enfoncer la porte d'une maison étrangère et ils ont voulu être bien reçus au salon.

Mais l'artiste le plus vulgaire sait qu'il existe entre lui et son instrument (son instrument qui est de bois ou d'ivoire!) une sorte d'amitié indéfinissable. Il sait, par expérience, qu'il lui a fallu des années pour établir ce rapport mystérieux entre une matière inerte et lui. Il n'en a pas deviné du premier coup les ressources et les caprices, les défauts et les vertus. Son instrument ne devient une âme pour lui et n'est une source de mélodie qu'après de

longues études; ils ne parviennent à se connaître comme deux amis qu'après les interrogations les plus savantes.

Est-ce en restant accroupi dans la vie, comme un séminariste dans sa cellule, qu'un homme peut apprendre la femme et savoir déchiffrer cet admirable solfège? Est-ce un homme qui fait métier de penser pour les autres, de juger les autres, de gouverner les autres, de voler l'argent des autres, de nourrir, de guérir, de blesser les autres? Est-ce tous nos prédestinés enfin, qui peuvent employer leur temps à étudier une femme?

Ils vendent leur temps, comment le donneraient-ils au bonheur? L'argent est leur dieu. L'on ne sert pas deux maîtres à la fois.

Aussi le monde est-il plein de jeunes femmes qui se traînent pâles et débiles, malades et souffrantes. Les unes sont la proie d'inflammations plus ou moins graves, les autres restent sous la cruelle domination d'attaques nerveuses plus ou moins violentes. Tous les maris de ces femmes-là sont des ignares et des prédestinés. Ils ont causé leur malheur avec le soin qu'un mari-artiste aurait mis à faire éclore les tardives et délicieuses fleurs du plaisir. Le temps qu'un ignorant passe à consommer sa ruine est précisément celui qu'un homme habile sait employer à l'éducation de son bonheur.

Ne commencez jamais le mariage par un viol."¹⁷⁶

En grande abondance, Balzac met en scène, avec soin, les figures des courtisanes, des lorettes, des grisettes et autres variété des femmes légères.

Il cherche le comique dans la société. Il s'est efforcé de trouver, avec l'amour du vrai, les beaux côtés beaux de ces caractères.

La courtisane lui paraît porter en elle et manifester plus suggestivement que toute autre créature, les sentiments, les élans, les pouvoirs qui constituent, en nous, la source du mouvement vital.

"Il s'attache davantage à ces êtres, lancés dans l'aventure et démunis des garanties de l'ordre social, parce que leurs existences offrent une extraordinaire variété de dénouement possible, des plus noires décheances aux paisibles établissements et aux éclatantes réussites, la courtisane, en ses splendeurs et ses misères, est éminemment quelqu'un qui a une destinée."¹⁷⁷

"Il se plaît, d'ailleurs, à peindre les êtres qui ont des destinées, comme les courtisanes, les femmes légères. Il les préfère aux même femmes vertueuses, en d'autres termes, on constate dans la Comédie Humaine, de l'énorme proportion de ces pauvres créatures, par rapport à des femmes pures. Car, ces êtres doivent vivre avec les réalités cruelles de la vie, les découvrent, éprouvent profondément et les subissent. Les courtisanes meurent, toutes seules, dans des conditions pitoyables. Ce qui séduit et influence le plus l'auteur, c'est que ces femmes infortunées tentent de vaincre et de changer leur destin, au moins elles savent se révolter contre ce qui leur déplaît, surtout contre la fatalité, contrairement aux autres.

¹⁷⁶ Balzac, Le Père Goriot, La Gazette des Contextes. Magnard, 1985. P.275.

¹⁷⁷ Balzac visionnaire, P.152.

“Elles rachètent, dit Balzac dans les “Illusions Perdues”, tous leurs défauts, elles effacent toutes leurs fautes par l’étendue, par l’infini de leur amour quand elles aiment”.

C’est la courtisane seule qui est capable de vivre librement comme elle veut, autrement dit; elle vit avec l’amour et s’en nourrit et aussi meurt encore d’amour, parce qu’elle est libérée des égoïsmes de l’honnête femme, exempte des prudences. Selon Balzac, elle donne l’exemple de l’infini dans la passion.”¹⁷⁸

En général, les héroïnes de Balzac ne peuvent pas se prononcer ouvertement contre le code civil. D’après M. Donnard, dans la “Femme de Trente Ans”, même la raisonneuse Mme. d’Aiglemont, porte-parole des idées Saint-Simoniennes, s’adresse aux mœurs de son époque, non au Code civil proprement dit”.¹⁷⁹

Balzac pose le problème de la condition féminine dans ses oeuvres notamment dans la “Physiologie du Mariage.

“Dans le style des moralistes du XIX^e siècle, il analyse la psychologie complexe du personnage féminin, toutes les contradictions de sa nature comme dans la “Duchesse de Langais”.¹⁸⁰

“D’autre part, il met l’accent sur le couple issu d’une société déséquilibrée par l’excessive liberté de l’homme et sur l’éducation insuffisante de la femme, dans “Une Fille D’Ève”.

La première partie de la “Physiologie du Mariage” examine les trois éléments de réforme proposés par Balzac, au profit des jeunes filles, à savoir une révision des méthodes d’éducation, l’émancipation des jeunes filles et l’exhérédateur”.¹⁸¹

Dans l’oeuvre de Balzac, on étudie des injustices qui accablent la vie des femmes, victimes des mœurs.

Comme Stendhal Balzac se plaint de “l’instruction incomplète qu’ont acquérie les filles élevées en commun. Soit paysannes soit aristocrates, elles sont artificiellement instruites, réellement ignorantes. Quoique pleines de dévouements élèves, elles manquent d’une pensée qui les coordonnait. Elles ne réfléchissent pas ou réfléchissent trop tard”.¹⁸²

Ces jeunes esprits inoccupés étaient plongés dans le rêve et dans les songes, comme le faisaient “Louise de Chaulieu” et “Renée de Maucombe” dans les Mémoires de deux jeunes mariées.

Dans la Comédie Humaine, les hommes maintiennent, dominant la vie des femmes, leurs destinées. En d’autres termes, la destinée des femmes est faite par les hommes et pour eux.

“Balzac a, dans la “Physiologie du Mariage”, divisé la vie d’une femme en trois époques bien distinctes: “La première commence au berceau et se termine à l’âge de nubilité; la

¹⁷⁸ Ibid.

¹⁷⁹ La Femme et le Code dans la Comédie Humaine d’Honoré de Balzac, Didier. P.12.

¹⁸⁰ Itinéraires Littéraires. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.184.

¹⁸¹ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d’Honoré de Balzac. Didier. PP.14-15.

¹⁸² Itinéraires Littéraires. Introduction au XIX^e. Siècle. Hatier, 1997. P.182.

seconde embrasse le temps pendant lequel une femme appartient au mariage, la troisième s'ouvre par l'âge critique, sommation assez brutale que la Nature fait aux passions d'avoir à cesser". (La Physiologie du mariage. Pl.X, P.617.)

"Balzac précise, dans ses oeuvres, que la faute d'une jeune fille est à peine un délit, tandis que l'adultère de la femme mariée est considérée comme un crime"¹⁸³.

L'héroïne du "Cousin Pons" s'est faite l'esclave de son mari, parce qu'elle se sentait coupable d'une faute tenue secrète. Cependant, pour Caroline Mignon, l'héroïne du "Modeste Mignon", l'expiation se termine par la mort. Son séducteur qui l'avait enlevée du Havre l'a abandonnée, la laissant atteinte d'une horrible maladie. Mlle. Mignon meurt au désespoir de n'avoir pas reçu le pardon de son père". Ses souffrances et sa mort doivent servir d'exemple à sa soeur Modeste à qui elle recommande "une obéissance absolue à la famille" et prescrit de ne pas donner "son coeur sans sa main". Les quelques rares héroïnes de la Comédie Humaine qui commettent la faute consacrent volontairement leur vie à expier ce qu'elles ont promu à l'état de crime. L'expiation pour Mme Diard et pour Mme Berthier, c'est le mariage au prétendant complaisant à leur main, pour Caroline Mignon et Irma Gruget, c'est la mort.

"Balzac exprime, dans la "Physiologie du Mariage", que la société prenait pour immariables les pauvres filles laides, sans dot: "Cent mille pauvres filles bossues, laides, quinquantes, rachitiques, malades, aveugles, blessées, pauvres, quoique bien élevées, mais demeurant toutes demoiselles." (Pl.X, P.604)

"Il a repris la même idée dans le deuxième chapitre de la "Femme de Trente Ans", où il confie à Mme. d'Aiglemont la défense de ces pauvres filles sans dot: "elles deviennent folles, elles meurent; pour elles aucune pitié! La beauté, les vertus ne sont pas des valeurs dans notre bazar humain". (Pl.II, pp.752-753)

"Bien des jeunes femmes de la Comédie Humaine se plaignent d'avoir été l'objet d'un véritable marché lors de leur mariage.

"Elles doivent accepter de se marier avec les hommes riches et nobles que leurs pères ont prévus par intérêt"¹⁸⁴.

Mais la majorité des jeunes filles balzaciennes savent calculer. Même la timide Augustine Guillaume sait faire valoir à ses parents qu'en recherchant l'alliance de M. de Sommervieux, elle allie le mariage de raison au mariage d'amour."

D'autre part, les héroïnes de Balzac peuvent épouser pour le prestige, le titre de leurs futurs époux.

"Les unes, pourvues de dots mesquines, savent qu'elles apportent mieux qu'une dot, le moyen de faire parvenir leurs maris, la situation de leurs pères les y aidant."

Les autres projettent de s'assurer pour elles-mêmes la fortune en épousant quelqu'un de noble, de riche ou de vieux.

¹⁸³ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac, Didier. P.36.

¹⁸⁴ La Femme et le Code dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier, P.59.

“Par exemple; dans “Pierrette”, de même, Mlle de Chargebeuf sait qu’en épousant l’ancien mercier Rogron, elle aura un mari à sa dévotion qui la laissera vite en état de veuvage doré.”¹⁸⁵

Les héroïnes de la Comédie Humaine ne sont pas indépendantes, du point de vue économique, elles sont attachées ou à leurs familles ou à leurs maris, à l’époque où leur créateur a vécu. Balzac met en scène les femmes en tant que type le plus complet de la nature à la fois supérieure et faible, grande et petite.

“En outre, on constate que les héroïnes balzaciennes refusent moralement même l’émancipation que l’auteur veut leur accorder, puisqu’elles s’imposent d’elles-mêmes une expiation. Balzac pense que la raison de ce refus est l’ignorance et l’éducation insuffisante des jeunes filles. Il estime qu’une jeune fille ignorante est une grave menace pour l’avenir, une candidate rêvée pour l’adultère.”¹⁸⁶

Elles sont pures et innocentes. Elles peuvent être facilement trompées par n’importe qui. Même leurs propres pères ou leurs maris s’efforcent de posséder leurs biens, en d’autres termes; ils veulent les laisser dépouillées d’argents, d’héritages dont elles ont le droit de se servir pour leurs besoins. Il s’agit d’une telle situation dans “Eugénie Grandet” aussi.

“Mettant à profit le désarroi d’Eugénie, M. Grandet a choisi le jour d’enterrement de Mme. Grandet pour faire expliquer le Code à sa fille par M. Cruchat. Il présente à Eugénie un acte déjà préparé par lequel elle renoncerait pratiquement à la succession de sa mère en laissant à son père l’usufruit des biens indivis. Eugénie va signer, en précisant d’ailleurs qu’elle n’a rien compris à l’explication. Ainsi Eugénie renonce-t-elle purement et simplement à la succession de sa mère.”¹⁸⁷

Balzac met en relief dès les premières Scènes de la Vie Privée, le conflit qui oppose les pères et leurs filles.

“Selon Guyan, pour trouver le bonheur, une femme devrait épouser un homme de sa caste”¹⁸⁸

“La connaissance parfaite des futurs époux reste pour Balzac subordonnée au consentement des parents.

Félix Davin insiste sur la mésalliance des héroïnes de Balzac dans la Comédie Humaine. C’est le thème dominant “du Bal de Sceaux” comme de la “Maison du Chat qui pelote”¹⁸⁹ Leurs mésalliances les conduisent au malheur, à la tristesse et aux souffrances. L’une des héroïnes est châtiée pour avoir refusé la mésalliance, l’autre pour l’avoir proposée.

“Balzac veut montrer que les mariages faits entre les personnes dans les différentes classes sociales sont déjà condamnés à échouer, comme l’échec du mariage d’Augustine, l’héroïne de la “Maison du Chat -qui- pelote”, est évident, flagrant. Cette dernière n’étant

¹⁸⁵ Ibid. P.61.

¹⁸⁶ Ibid. P.64.

¹⁸⁷ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine de Balzac. Didier. P.72.

¹⁸⁸ B. Guyan, op.cit. p.331.

¹⁸⁹ Ibid. P.77.

pas riche, projette en secret de se marier avec un jeune noble et par surcroît, un artiste. Elle a eu tort de passer outre à l'idée de son père; car, son éducation et la prudence qu'elle tenait de sa mère l'avaient rendue inapte à son rôle de femme du monde."¹⁹⁰

"Dans la Comédie Humaine, les héroïnes se résignent à leurs sorts, c'est-à-dire, elles n'arrivent pas à sortir de la moule, de la prison dans laquelle elles sont posées, condamnées par la société par la famille et les mœurs. "Le comportement d'une jeune fille est en fonction des devoirs de la femme: "Autres sont les destinées de l'homme, autres sont celles de la femme..." (Ursule Mirouët, Pl. 3, P.351)

Balzac ébauche le portrait de la femme "être de raison", dans l'Introduction à la "Physiologie du Mariage". Les femmes entièrement vertueuses sont appelées, chez lui, "femmes de raison". Ces femmes qu'il a idéalisées dans ses romans s'efforcent d'accroître le bien-être de la famille.

Mme. de Camusot, Mme. de Mortsauf, Mme. Birotteau, Mlles Louise de Chaulieu et Camille Maupin prennent place parmi les femmes vertueuses".¹⁹¹

En 1832, dans la "Femme de Trente Ans", Balzac définit le rôle de la femme "être de raison". Un homme nul, un "usurpateur", le marquis d'Aiglemont réussit aux yeux du monde. Il est cependant impossible à un tel personnage de tromper "femme", "mère", "enfant", "ami de la maison". Mais même dans ce cas particulier de M.d'Aiglemont, il a senti la supériorité de sa femme, et lui a conféré "un pouvoir occulte que la marquise se trouva forcée d'accepter, malgré tous ses efforts pour en repousser le fardeau.

Cependant cette "influence contre nature fut pour elle une espèce d'humiliation..." (La Femme de Trente Ans. Pl.II, pp.704-705) Une telle femme, qui avait fini par accepter à contrecœur cette situation, après s'être efforcée d'en repousser le fardeau, ne peut être considérée comme un véritable "être de raison".

D'ailleurs, Mme d'Aiglemont trompe son mari, car elle est déçue dans son mariage qu'elle a fait avec l'homme dont elle est éperdûment amoureuse, au premier regard.

Les héroïnes balzaciennes cherchent le moyen de faire parvenir leurs maris dans la société et dans la carrière administrative et de cacher la nullité de leurs maris.

"Ces femmes n'ont pas forcément fait un mariage de raison. Ève Séchard s'est mariée par amour telle que Mme. Camusot Même Mme. de Mortsauf qui n'a pas pu conduire jusqu'au bout le "duel", comme l'appelle Félix de Vandenesse, n'a pas été "violontée" à son mariage. Il fut, dit-elle "décidée par ma sympathie pour les infortunes. Mme de Mortsauf voulait échapper à sa famille pour se rapprocher de sa tante et de Clochegourde." (Le Lys dans la Vallée, Pl.VIII. P.64)

Et Mme de l'Estorade qui a choisi le chevalier de l'Estorade comme un moyen d'échapper au couvent, ne l'a fait qu'après avoir acquis la certitude qu'elle pourrait le conduire à sa guise grâce à l'amour qu'il éprouvait déjà pour elle."

¹⁹⁰ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. P.78-79.

¹⁹¹ Ibid. PP. 91-92.

“Avant de choisir leur mari, ces jeunes filles avaient en elles des aspirations ou même une ambition définie et elles ont cherché le candidat d’un époux qui leur permettrait de les conduire à bien.”

“Quant à Renée de l’Estorade, avant même de devenir officiellement Mme. de l’Estorade, elle s’assurait pour elle et ses enfants à venir la protection de la futur grande dame de France Louise de Chaulieu.

Dans les “Employés”, pour Mme. Baudoyer, une carrière administrative est la seule où la nullité de son mari passera inaperçue.

Les femmes vertueuses, êtres de raison sont capables de cultiver la terre si elles possèdent des propriétés terriennes, par exemple; Mme de Mortsauf, dans le “Lys dans la Vallée, qui ressent un amour pour Clochegourde s’occupe, au lieu de son mari maladif, des activités agricoles.”¹⁹² Elles mènent les destinées de leurs familles. Elles sont enclinés à administrer leurs biens, leurs propriétés.

Dans “les Mémoires de deux jeunes mariées”, les terres des l’Estorad ne sont pour Renée qu’un moyen de vivre économiquement en attendant de lancer Louis de l’Estorade dans la carrière politique. Autant que dans la gérance d’une propriété terrienne, les femmes “êtres de raison” se meuvent avec aise dans l’ambiance des carrières civiles et administrative.

Les héroïnes vertueuses de la Camédie Humaine se sacrifient volontiers pour leurs maris et leurs enfants. Elles rejettent la liberté offerte et s’impose une féroce expiation. Elles se conduisent conformément à la raison, aux moeurs de la société, à la religion et aux règles du mariage.

“A l’époque où Balzac a vécu, “le sacrifice était le prix que devait payer la femme, “être de raison”, si elle veut assumer la direction de la communauté.”¹⁹³

“D’autre part, elles deviennent “mères protectrices” pour leurs maris autant que pour leurs enfants. Elles prennent soin de leur santé, de leurs affaires. Elles leur donnent des tendresses et des affections maternelles, puisque leurs maris ont passé par des épreuves qui ont fortement affaibli leur constitution, corps et âme leur santé, comme la situation de M. de Mortsauf dans le Lys dans la Vallée, et celle de M. De l’Estorade dans “les Mémoires de deux jeunes mariées”.¹⁹⁴

“Les femmes, dans la Comédie Humaine, s’efforcent de rétablir la santé de leurs enfants, autant qu’elles s’occupent de près de leurs maris. D’ailleurs, seul l’intense amour d’une mère peut triompher des difficultés, des maladies que subit la famille.”

C’est grâce aux tendresses et à l’amour maternel des femmes que s’établit le bonheur de famille et se dissipent toutes les angoisses et les tristesses que les époux attribuent, aux enfants et aux épouses, par leurs plaintes et leurs doutes incessants”.¹⁹⁵

¹⁹² La Femme et le Code Civil d’Honoré de Balzac Didier. P.93.

¹⁹³ Ibid. P.98.

¹⁹⁴ Ibid. P.100.

¹⁹⁵ Ibid. Pp.101-102.

“Ces femmes vertueuses prennent le gouvernement de leurs faibles maris, par leurs autorités et leurs courages, s’il faut le faire, pour leurs enfants et elles-mêmes. Mais elles sont tellement bonnes et tellement tendres qu’elles se repentent aussitôt et qu’elles se reprochent leurs duretés contre leurs maris, tandis que les hommes n’ont aucun égard pour la sensibilité des femmes, qui, par la volonté de leurs parents, passent de l’état de vierges ignorantes à celui d’esclaves résignés dans leur mariage”.¹⁹⁶

Incomprises d’âme et de chair, elles doivent subir les assauts d’un mari qui n’a pas su les éveiller aux raffinements du plaisir.

Elles se consolent de cette frustration en dirigeant les domestiques, en soignant les enfants et en s’étourdissant dans les futilités de la vie mondaine. Ces êtres infortunés qui sont malheureux dans leur mariage cherchent ailleurs le bonheur et l’amour qu’elles n’ont jamais connu. Certains recourent à l’adultère comme Mme. d’Aiglemont dans la “Femme de Trente Ans”, Mme de Nucingen ou Mme de Restaud dans le “Père Goriot” etc. Ou bien, elles ne se contentent que de l’amour platonique et préfèrent rester fidèles à leurs maris, malgré toutes les souffrances et les angoisses qu’ils leur attribuent, plutôt que de se donner à l’amant.

“Elles se sacrifient pour leurs familles, c’est-à-dire, à leurs maris et à leurs enfants.”¹⁹⁷

Toutes les femmes vertueuses “êtres de raison” s’occupent activement de l’avenir de leurs enfants.

Balzac trouve inapplicable le “code femelle”. Car, il les fait souffrir au point qu’elles en meurent.

“L’adultère devient donc, comme on en a déjà parlé, dans le “Physiologie du Mariage”, une réplique et une conséquence de la rigueur des lois en vigueur sur le mariage.”¹⁹⁸

D’après ce que Balzac nous retrace dans son ouvrage, la moindre faute des épouses est considérée, par la société, le code, comme un crime.

En étudiant cet asservissement d’un sexe par l’autre, Balzac affirme son indulgence pour les frêles créatures victimes de la loi et de la tradition. Même quand il décrit les roueries, les mensonges des femmes, il leur trouve des mensonges.

Sa conclusion est que le mariage, présenté comme une exigence de la nature, est selon Balzac, dans la plupart des cas, une institution contre nature. Il ne croit pas à la nécessité du mariage. Selon lui, il n’y a pas de mariage heureux possible.

“Dès les premières pages de la Physiologie, Balzac constate la partialité du Code en faveur du mari, puisque, pratiquement seul l’adultère de la femme encourt des pénalités.”¹⁹⁹

“Il exprime très souvent la faiblesse féminine dans ses oeuvres et le mariage indissoluble est donc indispensable en raison de la faiblesse inhérente à la nature de la

¹⁹⁶ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d’Honoré de Balzac. P.103.

¹⁹⁷ Ibid. P.104.

¹⁹⁸ Ibid. P.133.

¹⁹⁹ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine. d’Honoré de Balzac. P.134.

femme et des dangers que comporte l'intérêt personnel. Pour Balzac, l'indissolubilité du mariage est la seule solution pour freiner les inconséquences de la passion.²⁰⁰

Il dévoile les mystères de l'existence à deux, les tristesses et les compromissions qui couvent sous les apparences de la respectabilité. La plupart du temps, les Scènes de la vie privée sont dominées par les vicissitudes de la situation conjugale.

Il y a, derrière cet étalage de misères morales et physiques, toute l'expérience d'Honoré qui a connu les effets désastreux de l'adultère, de l'indifférence et de la haine.

“Sa soeur Laurence trompée et ruinée par Montzaigle, son autre soeur, Laure, réduite à l'acceptation d'un destin médiocre, sa mère adorant Henry, l'enfant des amours coupables, son père courant la gueuse pour échapper à l'ennui et aux criaileries des soirées à la maison.”²⁰¹

Balzac connaît très bien le coeur et le corps féminins. Il cherche à défendre les femmes, les droits des femmes dans ses oeuvres, surtout dans la Physiologie du Mariage.

D'autre part, il a peint toutes les infortunes des femmes, leurs douleurs leurs souffrances, leurs déceptions, leurs hontes, leurs remords dans le mariage. Mais il montre aussi les fautes commises par les femmes telles que l'adultère, la frivolité et l'infidélité.

“Il parle en outre, dans ses oeuvres, de l'attitude du mari trompé envers sa femme. Dans la Comédie Humaine, les maris trompés par leurs femmes les tolèrent ou leur tournent le dos, laissent vivre dans une situation piteuse. Même certains pensent plus à l'argent, à leur intérêt personnel qu'à leurs femmes, à leurs liaisons amoureuses. De là se révèle l'indifférence des maris même devant l'adultère des femmes, dans la Comédie Humaine. Ils leur ferment les yeux pour leur propre intérêt.”²⁰²

“On peut donner comme exemple M. de Nucingen dans “La Maison Nucingen”. Il ne se garde même pas de prendre allègrement son parti de son infortune conjugale. Il profite de la liaison de sa femme et de Rastignac et il en obtient l'intérêt personnel. Il ne pense pas à séparer sa femme de Rastignac qu'il peut exploiter. Quand Rastignac laisse échapper des signes de fatigue devant les migraines et les caprices de Delphine, son mari “avait l'air de soupçonner quelque chose et reliait les deux amants par une peur commune. M. de Nucingen considère sa femme comme une chose indispensable pour sa fortune, mais qui tient la seconde place dans sa vie. Il ne se cache pas pour dire que “sa femme est la représentation de sa fortune, mais secondaire dans la vie à haute pression des hommes politiques et des grands financiers.” (La Maison Nucingen Pl.V, pp.595-596)

“Les maris de la Comédie Humaine sont si lâches, si faibles qu'ils peuvent montrer envers leur femme coupable une indulgence de l'espèce de M.de Sérizy qui en retire le plaisir de voir sa femme dans “Honorine”.

²⁰⁰ Ibid. P.136-137.

²⁰¹ Henry Troyat de l'Académie Française, Balzac. Grandes Biographies Flammarions. P.

²⁰² La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.144.

Des héroïnes balzaciennes, certaines font des bêtises parce qu'elles n'ont pas de double vue, de clairvoyance, en d'autres termes, elles ne sont pas lucides, très intelligentes.

Le besoin de l'amour, l'indifférence du mari et la volonté de la puissance, de la liberté peuvent les conduire aux actions malhonnêtes jusqu'au bord de l'abîme, du gouffre. Toutes ces privations et les débordements de l'enthousiasme, de la verve et des désirs font perdre chez les femmes la faculté de penser raisonnablement, et convenablement au code civil et aux moeurs.

Ces femmes frivoles qui sont amoureuses ou qui se croient amoureuses se conduisent à leur aise, sans penser aux avenir de leurs enfants et voire à leur propre avenir. Elles sont toutes égoïstes.

“Elles s'efforcent d'échapper au joug du mariage.”²⁰³

“L'année 1832 est, sans nulle doute, l'une des plus riches en “Etudes de Femmes”, comme les a désignées M. Bardèche. Les “Etudes de Femmes” comprennent “certains des contes qui composent la Femme de Trente ans et ensuite trois oeuvres qui, dans l'esprit de Balzac, se rapprochent de celles-ci, la Femme abandonnée, la Grenadière et le Message.”

Dans ces romans, les femmes sont d'innocentes victimes de leur amour en lutte “contre l'égoïsme social.”²⁰⁴

Comme le dit Mme. de Beauséant, dans la “Femme abandonnée”, ces femmes, au nom de leur amour, ont “brisé, malgré les lois, les liens du mariage: “C'était un tort, un crime, ce sera tout ce que vous voudrez”. (Pl.2, p.225)

Mais ce tort, ce crime n'est pas la raison de la retraite de Mme. de Beauséant en Normandie. Elle est “la femme abandonnée, non par son mari mais par son amant, elle ne continue pas à cohabiter avec son mari qu'elle a été “séparée de corps”, depuis longtemps”. (Cf. Supra, p.137-138)

“Il y a donc deux drames chez Mme de Beauséant, celui de la femme abandonnée et un autre, d'une signification plus large: son incapacité de vivre un amour compromis, sa soif des émotions véritables. En définitive, Mme de Beauséant, bien que possédant toutes les valeurs quantitatives de l'époque, ne peut avoir qu'un ennemi, la société moderne parisienne. Cela explique en partie également le défi fameux de Rastignac à la fin du livre. Non sans raison, l'éducation de Rastignac “s'achève” au moment où Mme de Beauséant livre sa dernière bataille à la société parisienne.

Pourquoi la société parisienne, dont elle est la reine, représente-t-elle une force hostile? C'est parce que ses valeurs sentimentales, sa liaison d'amour, presque chevaleresque (surtout dans la mesure où elle veut régner comme la femme-maîtresse et non pas être une femme-objet), sa sincérité et son souci de maintenir sa gloire sont des qualités de noblesse dépassées qui l'opposent à “une société mesquine, petite et superficielle”.

²⁰³ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.164.

²⁰⁴ Bardèche. Balzac romancier, P.243.

En révélant l'insuffisance de la vie privée à répondre aux besoins sentimentaux, le mariage de son amant joue chez Mme de Beauséant le même rôle que les mariages des filles avaient joué chez Goriot. Ils montrent que l'aliénation est inévitable. Mais la différence entre leurs capacités à faire face, à sublimer leurs passions déçues forme un contraste total. Mme de Beauséant, personnalité complète, n'ayant pas d'illusion sur la nature du monde et des choses, a le pouvoir de dominer son mal et d'en faire une arme sociale. "Qui vous a vue, pendant ce bal, ne vous oubliera jamais."

La force de caractère qui permet à Mme de Beauséant de n'afficher "ni douleur, ni fierté, ni fausse joie ("Personne ne pouvait lire dans son âme") fait contraste avec Goriot dont les sentiments s'impriment toujours sur son visage."²⁰⁵

"Seule des héroïnes de ces "Etudes de Femmes", Mme d'Aiglemont tombe "en poussant un dernier cri", assez prolongé pour se prêter à l'analyse. Il semble donc logique de faire de la "Femme de trente ans" le point de départ d'une étude de la femme mariée "fautive par passion" en conflit avec le pouvoir dont le code civil a investi le mari.

"Selon le jugement de M. Alain, la Femme de trente ans "projette de vives lueurs, sans ambiguïté aucune" sur le sujet de l'amour et du mariage."²⁰⁶ "Dans ce roman, il a divisé la vie d'une femme et de ses filles en différentes phases, depuis la première jeunesse jusqu'à la vieillesse et même jusqu'à la mort. Il a posé le problème de la femme et mis en relief en d'autres termes leurs souffrances et leurs déceptions dans la vie.

Il a mis en scène, d'abord, les rêveries de la jeune fille de seize ans, ensuite la jeune mariée et sa lassitude, puis la femme de trente ans proprement dite, enfin la mère coupable frappée à mort par le remarque brutal de son dernier enfant.

Il y a les conséquences morales de la liaison de Mme d'Aiglemont et de Charles de Vandenesse, dans "A trente ans" et on punit la marquise à travers ses enfants dans "Le doigt de Dieu". Balzac y aborde aussi le problème de la femme adultère et de son amour en lutte contre le code civil et la société. Dans "Souffrances Inconnues" de la Femme de trente ans, la marquise n'accepte pas de se soumettre à son sort même devant un prêtre qui lui conseille le droit chemin. Elle s'oppose à la demande de soumission à son destin contrairement à toutes les femmes du XIX^e siècle et à certaines héroïnes de la Comédie Humaine"²⁰⁷.

Or, Mme. de Mortsauf, dans le "Lys dans la Vallée", s'y résigne tout à fait.

D'ailleurs, Mme d'Aiglemont est l'une des meilleures représentantes qui se révoltent contre "les devoirs à remplir", c'est-à-dire les devoirs, et les règles imposés, à la femme mariée, par les lois et par la société.

Elle ne peut pas supporter les lois sociales, les devoirs qui ne conviennent pas aux usages du monde, aux besoins naturels des individus.

²⁰⁵ Le Père Goriot. Balzac, La Gazette des Contextes. P.465.

²⁰⁶ Alain: "A travers Balzac", Hommage à Balzac (Unesco, Mercure de France, 1950), P.28.

²⁰⁷ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac, Didier, PP.166-167.

“Toujours des devoirs... où sont pour moi les sentiments qui nous donnent la force de les accomplir... rien ou rien pour rien est une des plus justes lois de la nature et morale et physique. Julie d’Aiglemont a justifié les craintes de Balzac dans la physiologie du Mariage. La Femme mariée n’a que des devoirs”. (Femme de Trente ans, P.134)

Nous donnons un autre exemple qui montre l’injustice des lois sociales, du code civil. Dans la “Femme abandonnée”, Mme. de Beauséant pense que les femmes sont “victimes des lois” par le mariage, “victimes des hommes” par l’amour, délimitant le joug sous lequel elles se trouvaient placées par le mariage et l’obstacle que mettait la société à leur droit naturel de céder à leur amour.

“Balzac tente d’expliquer le comportement des femmes adultères à travers Mme. d’Aiglemont. La distinction établie par elle, à savoir que les lois ne sont pas aussi cruelles que les usages du monde, éclairera bien des obscurités du code civil de l’adultère.”²⁰⁸

Deux noms de femmes, deux modèles à suivre ou à dépasser reviennent à la fois sur les lèvres des coupables et de leurs censeurs féminins. Il s’agit de Mme de Beauséant qui fait partie des “Etudes de Femmes” de 1832, et de la duchesse de Langeais.

Mme de Langeais accuse les lois et la société et y résiste de toute sa force. Sa disparition totale n’est d’ailleurs d’autre qu’une gageure, qu’un défi à la société et aux lois.

“Quant à Mme. de Beauséant, elle a complété l’oeuvre de Mme. d’Aiglemont et défini, dès 1832, les concessions que la femme coupable d’une faute doit faire aux usages du monde. Ces règles sont rigoureuses: Selon elle, « pour demeurer au milieu de la société, la rebelle doit mener une vie pure et sans tâche.”pl.2.P225. Consentir à une seconde faute la rendrait semblable aux autres femmes et lui faisait perdre tout son prestige dans la haute société. Elle y subirait le mépris que la société serait alors en droit de lui infliger. Mais Mme. de Beauséant viole assez vite la règle de la faute unique. Il se peut que l’isolement farouche auquel elle se condamne ait suffisamment impressionné les censeurs pour que son image ne soit pas détruite. En revanche, à travers le personnage de Béatrix de Rochefide, Balzac va porter les atteintes les plus graves aux règles que Mme. de Beauséant avait établies en 1832 “Dans “Béatrix”, Mme de Rochefide veut à tout prix observer la règle de la faute unique comme Mme de Beauséant dans “Femme abandonnée”.

Pour assurer l’existence de l’image créée par elle, Mme de Rochefide se doit d’observer et d’obéir, sans défaillance, au code civil de l’adultère. Elle ne cédera donc pas aux instances de Calyste du Guénic comme l’avait fait Mme. de Beauséant aux prières de M. de Nueil.

Ainsi les jeunes femmes ont-ils consenti, de la même façon, l’abandon de leur liberté. “Je ne suis plus maîtresse de mes actions”, disait Mme. de Beauséant dans la Femme Abandonnée. (PI.2, P.222) “Je suis esclave”, confirmait Béatrix. (PI.2, p.406).

Ces femmes souffrent de leur action au niveau du crime, c’est-à-dire, de leur adultère parce que leurs mari montrent assez de tolérance, de tendresse et d’amour envers elles.

²⁰⁸ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d’Honoré de Balzac. Didier, P.170.

Depuis 1832, les héroïnes balzaciennes tentaient de délimiter, de définir les concessions à faire aux lois, c'est-à-dire aux vœux du mariage et à la société. L'importance grandissante prise dans la Comédie Humaine par l'indulgence du mari a rendu une telle distinction inutile.

La société peut tourner le dos à la femme coupable, Mme. d'Espard peut montrer au doigt Béatrix dans "Béatrix", Mme. de Fontaine peut refuser de saluer Mme de la Baudraye dans "la Muse du département". Comme on le voit dans ces exemples, Balzac montre explicitement le mépris du monde, de la société pour les femmes adultères. Ce n'est qu'un instrument de pression à exercer sur la femme qui refuse d'accepter les devoirs du mariage. "Selon Bardèche, chez Balzac, la femme qui voulait faire triompher son amour de "l'égoïsme social" a essayé de déterminer les lois de son affranchissement des devoirs du mariage.

Non seulement il va consacrer ses études, pendant près de dix ans, à l'adultère de la femme et aux conséquences de cette plaie sociale, telle qu'elle sera finalement définie dans "Honorine", mais aussi à l'adultère du mari, à l'incapacité légale où se trouve une jeune femme de retenir au foyer un mari errant."²⁰⁹

"En ce qui concerne le conflit entre époux, jusqu'au personnage de Sabine du Guénic, Balzac exprime que les jeunes femmes ne quittent pas leurs maris infidèles, au contraire, s'acharnent à les reconquérir.

Cependant il a détruit cette théorie avec le personnage d'Hortense Hulot. La première des héroïnes balzaciennes, la comtesse Steinbeck abandonne le domicile conjugal et le mari infidèle."²¹⁰

L'adultère du mari qui a fait une timide apparition dans les Premières Scènes de la Vie Privée cède pendant plus de dix ans, de 1832 à 1843, la place à la pitié que témoigne Balzac en faveur de la martyre de la société, la victime du mariage, l'épouse".

À travers le personnage d'Honorine, l'auteur finit par admettre la défaite du Code femelle de l'adultère. Comme on a déjà dit, cela devient l'instrument de pression que représente la société pour la femme.

"Dans la Femme de Trente ans, Mme d'Aiglemont déclare par deux fois que dans le mariage, seule la femme a des "devoirs" auxquels les hommes ne sont pas assujettis" et "le mariage ne serait donc, selon elle, qu'une prostitution légale, comme selon Balzac". (La Femme de Trente ans, PI.II, p.727, p.747.)

"Dans le Lys dans la Vallée, Mme de Mortsauf aussi se plaint que les femmes mariées "appartiennent corps et âme à leur mari".

Les héroïnes de Balzac se sentent, maltraitées par le code civil, c'est pourquoi elles éprouvent de la répugnance même pour l'application d'articles qui les avantagent"²¹¹ Dans

²⁰⁹ Bardèche, Balzac romancier. Paris.Plon.1940.P.256.

²¹⁰ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.183.

²¹¹ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.198.

la Comédie Humaine, personne ne peut empêcher les femmes de se ruiner. Car certaines d'elles sont si pures, si bêtes qu'elles croient à tout ce qu'on leur dit. Par exemple, même le notaire ne peut empêcher la pure Eugénie Grandet de se ruiner en prenant la décision de renoncer à l'héritage de sa mère en faveur de son père avare.

D'autre part, le personnage féminin chez Balzac aime vivre dans le luxe, dans la richesse. Cette passion pour le luxe peut le ruiner ou faire perdre beaucoup d'argent à ses parents. La jeune fille de la Comédie Humaine veut tout posséder, comme l'argent, la richesse et conquérir le cœur d'un homme noble et riche pour entrer dans la haute société. La plupart des familles font, pour leurs filles en difficulté, même ce qui est illégal, pourvu qu'elles soient heureuses, vivent à l'aise c'est-à-dire, dans l'abondance. Par exemple, Mme de Nucingen et sa soeur aînée Mme de Restaud dans "le Père Goriot" ne se contentent pas seulement de ruiner leur père mais également elles deviennent, en quelque sorte, les bourreaux de leur père, en d'autres termes il meurt, seul et sans sou, de ce qu'elles lui donnent, de la souffrance causée par toutes les deux aussi. Le père Goriot se sacrifie tout à fait à elles, il montre beaucoup de générosité, de tendresse, Méprisant leur père qui tombe de son piédestal dans la société, elles ne se rendent visite chez lui que pour lui demander de l'argent. De leurs attitudes se dévoilent la cruauté, l'ingratitude et l'insensibilité de ces femmes qui se trouvent dans la haute société ou cherchent à faire partie de l'aristocratie. Mais on ne peut pas généraliser les attitudes cruelles de Mme. de Nucingen et de Mme de Restaud à tous les personnages féminins de Balzac dans la Comédie Humaine. En vérité il est incontestable que de telles femmes existent aussi dans la Comédie Humaine et voire, qu'elles sont plus nombreuses que les autres.

"La Comédie Humaine offre d'ailleurs, au lecteur, les deux types principaux de femmes mariées. Les unes obéissent rigoureusement aux lois de la vertu de même que Mme de Mortsauf et Eugénie Grandet y obéissent autant que possible. Autrement dit, Mme de Mortsauf dans le Lys dans la Vallée, accepte volontiers son rôle sa fonction en tant qu'épouse, en tant que mère, en tant que protectrice et dirigeante de la famille. Dans Eugénie Grandet, la jeune fille est aussi pure et aussi vertueuse qu'elle. Toutes les deux aussi préfèrent mener une vie paisible et vertueuse dans leur vie.

Les autres, au contraire, refusent de les observer, de se soumettre aveuglément à ces lois de vertu que la société ou le mariage leur imposent."²¹² "Ces femmes peuvent tromper leurs maris, comme Mme de Nucingen et la comtesse de Restaud dans le Père Goriot.

Elles donnent naissance même aux enfants adulterins comme l'héroïne de la "Femme de Trente Ans".

L'auteur de la Comédie Humaine qui se rend compte de l'esclavage de la femme dans le mariage, veut émanciper la femme, la tirer d'embarras dans lequel elle se trouve serrée, et emprisonnée. Cependant, les revendications de Balzac en faveur de la femme mariée ne

²¹² La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.192.

touche pas l'épouse, mais "la victime des moeurs", la jeune fille. C'est en faveur de cette dernière qu'il sollicite l'émancipation, c'est-à-dire la liberté."²¹³

"Mais il a reconnu de lui-même la difficulté des réformes à accomplir dans les moeurs et les institutions pour libérer la jeune fille. Il a laissé à ses héroïnes le soin et la possibilité de s'affranchir, en d'autres termes, il leur donne l'occasion de choisir l'époux".²¹⁴

Balzac était capable de tracer, dans ses romans, le visage féminin, les traits du visage jusqu'au moindre détail d'autant mieux qu'il comprenait et connaissait l'âme et le coeur de la femme lesquels se reflétaient sur le visage et qu'il pouvait voir aussi le visage trahir, révéler la douleur, la joie, la tristesse et le mysticisme chez le personnage.

Certaines figures humaines sont, dit Balzac dans la "Femme de Trente ans" à propos du visage de Mme. d'Aiglemont, de despotiques images qui nous parlent, nous interrogent, qui répondent à nos passions secrètes et font même des poèmes entiers.

Selon Balzac, le visage féminin prend une certaine forme, à vrai dire sa forme définitive, à l'âge de trente ans qui est celui de la maturité. Et avant cet âge, les femmes pensent presque les mêmes choses telles que l'amour, un bon mariage etc. Elles se plongent dans les rêves roses, impossibles à réaliser. Mais vers la vieillesse, les rêves sont remplacés par la réalité, les douleurs de la vie les ont formées et tout changé chez elles. Les traits de visages ont commencé à prendre une expression significative."La femme de trente ans arrive à l'âge de l'émancipation. Les femmes se tiennent dans une position équivoque, dans un carrefour qui mènent également au respect, à l'indifférence, à l'étonnement ou à la passion:"A trente ans seulement une femme peut connaître les ressources de cette situation. Elle y sait rire, plaisanter, s'attendrir sans se compromettre. Elle possède alors le tact nécessaire pour attacher chez un homme toutes les cordes sensibles et pour étudier les sons qu'elle en tire. Son silence est aussi dangereux que sa parole. Vous ne devinez jamais si à cet âge, elle est franche ou fautive, si elle se moque....L'éducation napoléonienne a créé, chez les adolescents et les adolescentes, des accords ou des malentendus inévitables. Elles ont fait vivre les sexes dans deux mondes qui s'ignoraient".

D'autre part, d'après l'auteur de la Comédie Humaine, les vieilles femmes sont mûries par l'expérience.

La maturité les rend plus belles et plus intelligentes et plus raisonnables, autrement dit; le temps qui passe, avance sans cesse ne fait rien perdre aux femmes, au contraire il les embellit davantage.

Balzac prétend que les artistes ou les poètes sont les seuls et les premiers qui arrivent à déchiffrer le mystère et le sens des traits de visages chez les femmes.

La physionomie des femmes, écrit encore dans la "Femme de trente ans", dans une amplification qui est elle-même un poème, "ne commence qu'à trente ans. Jusques à cet âge,

²¹³ La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac. Didier. P.189.

²¹⁴ Ibid. P.192.

le peintre ne trouve dans leurs visages que du rose et du blanc, des sourires et des expressions qui répètent une même pensée, pensée de jeunesse et d'amour, pensée uniforme et sans profondeur: mais, dans la vieillesse, tout chez la femme a parlé, les expressions se sont incrustées sur son visage; elle a été amante, épouse, mère; les expressions les plus violentes de la foi et de la douleur ont fini par grimer, tortures: les traits, par s'y empreindre en mille rides, qui toutes ont un langage et une tête de femme devient alors sublime d'horreur, belle de mélancolie ou magnifique de calme; s'il est permis de poursuivre cette étrange métaphore, le lac desséché laisse voir alors les traces de tous les torrents qui l'ont produit; une tête de vieille femme n'appartient plus ni au monde qui, frivole, est effrayé d'y apercevoir la destruction de toutes les idées d'élégance auxquelles il est habitué, ni aux artistes vulgaires qui n'y découvrent rien; mais aux vrais poètes, à ceux qui ont le sentiment d'un beau indépendant de toutes les conventions sur lesquelles reposent tant de préjugés en fait d'art et de beauté.

4.2. LA PURETÉ DE MME DE MORTSAUF

Dans ses romans, Balzac traite très souvent l'histoire des femmes vertueuses, naïves comme "Eugénie Grandet", Mme de Mortsauf dans le "Lys", Victorine Taillefer dans le "Père Goriot". Car il aime sublimer les femmes. D'ailleurs, il tente de montrer la supériorité des femmes pures aux femmes, légères, surtout dans le "Lys dans la Vallée". Balzac ne se garde pas d'exprimer sa pitié et sa sympathie pour ces femmes pures, mais malheureuses et déçues dans la vie. Les points communs de ces femmes naïves sont leur solitude, leur angoisse, leur tristesse, leur souffrance, leur déception leur chagrin d'amour et leur malheur.

La plupart des héros balzaciens comparent les femmes vertueuses et les femmes voluptueuses et restent au dilemme. Ainsi les premières souffrent d'être trompées et abandonnées pour d'autres et même elles meurent du chagrin d'amour, de la jalousie.

On peut citer comme exemple "Eugénie Grandet". Celle-ci qui est une fille naïve et honnête souffre d'abord de la cruauté, de l'avarice de son père, et de l'infidélité de l'homme qu'elle aime.

Sa vertu

Mme. de Mortsauf représente une figure de la femme angélique, vertueuse, pure, naïve, inaccessible et fidèle à ses devoirs, à son mari, dévouée à ses enfants.

Elle a expliqué de ses propres termes ce qu'elle pourrait être pour Félix, c'est-à-dire sa position auprès d'elle: "Je ne puis être qu'une lueur élevée, scintillant, mais inaltérable".

On peint un type de bonne épouse et de bonne mère en la personne d'Henriette. D'ailleurs, Mme de Mortsauf est une image de la "femme-mère". Comme Mme Arnoux dans l'Education Sentimentale", elle a pour ceux qui l'aiment l'aspect tendre et rassurant, l'épanouissement physique de la mère. Son modèle n'est pas la sylphide évanescence, mais la Vierge-Marie, symbole à la fois de pureté et de maternité.

“Le sentiment maternel fait partie de tout son être. Il est, sans jeu de mots, sans essence même. Maternelle, Henriette l’est jusqu’à la passion la plus entière, la plus sincère envers Félix, cet adolescent inquiet, cet enfant-homme qui n’a jamais connu les caresses de sa vraie mère; maternelle, la comtesse l’est aussi vis-à-vis de son mari pitoyable cet ancien émigré, tourmenté, tout menteur qui est, en quelque sorte pour elle un autre enfant ingrat, le quatrième enfant après ses deux enfants et Félix. Autrement dit; elle doit se charger des fonctions maternelles, d’être mère à la fois pour ses enfants, pour son mari et Félix, en somme, pour toutes ces faibles créatures dépourvues de faculté de se conduire toutes seules, en personne, sans avoir recours à son aide”.²¹⁵

D’ailleurs elle devient aussi l’ange gardien, celui de bonté des ouvriers qui travaillent chez elle. Elle assume les responsabilités de maîtresse de maison au lieu de son mari qui les effraie par sa brutalité et sa colère.

“La gestion de son domaine et l’éducation de ses enfants lui prennent tout son temps.” Tyrannisée par un mari valétudinaire et violent, elle s’est consacrée à ses deux enfants. Ses enfants sont les dieux pour lesquels elle sacrifie tous les autres, même l’amour, celui qu’elle aime. “Comment dit-elle, il se rencontre des femmes qui sacrifient leur enfant à un homme! La fortune, le monde, je le conçois, l’éternité, oui, peut-être! Mais les enfants, se priver de ses enfants!” P.243. Même cette phrase nous montre combien Mme de Mortsauf est attachée, dévouée à ses enfants, combien elle est une bonne mère et delà se révèlent la grandeur de la tendresse, de l’amour maternel qu’elle ressent pour ses enfants et sa pureté. Sa vertu n’est pas due à son grand amour pour son mari, mais à sa tendresse maternelle et sa pitié: “Je n’aime M. de Mortsauf ni par devoir social ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner, mais par un irrésistible sentiment”. P.93

“Elle pourrait renoncer, s’il le fallait, à sa condition sociale, à son mari, aux moeurs, même peut-être à la religion, mais elle ne renoncerait jamais à ses enfants, à ses devoirs et à ses responsabilités.

Elle ne se donne jamais à Félix en raison de sa foi en Dieu, des attachements profonds à ses enfants, de sa fidélité envers son mari, bien qu’elle éprouve de l’amour pour Félix.

Elle comprime ses passions exaltées, son enthousiasme et son émotion. Elle s’efforce de ressentir, pour Félix, non pas l’amour passionnée, fiévreuse, mais une affection maternelle, fraternelle. Autrement dit; elle se force à le considérer comme son enfant adoptif, comme son frère ou son ami intime.”²¹⁶

Mme de Mortsauf qui s’ennuie auprès d’un époux aigri et malade se réfugie dans l’amour de ses deux enfants et se donne l’alibi de la tendresse maternelle pour accepter les visites de Félix, et oriente vers la sublimation une passion qui, même chez elle comporte ses exigences sensuelles.

²¹⁵ Le drame de Balzac. P.127.

²¹⁶ Le drame de Balzac. P.127.

En vérité, elle n'avoue sincèrement son amour passionné ni à Félix ni à elle-même jusqu'à ce qu'elle écrive, avant sa mort, une lettre d'adieu et de remords. Comme elle était une femme honnête, elle s'efforce de réprimer son amour, qui, plus tard, devient en elle une idée-fixe et qui cause la révolte entre le corps et l'âme; c'est-à-dire entre la vertu et la passion, Bien évidemment de cette épreuve épineuse sort victorieuse la vertu.

D'ailleurs, avant de rencontrer Félix elle ne s'intéressait à personne excepté ses enfants et son mari. D'ailleurs elle était comme une fille honteuse et timide "nos yeux, se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit le plus fortement." P.23. Sa honte c'est-à-dire sa timidité montre aussi la vertu, la pureté de la jeune femme. Son aspect physique et même son portrait vestimentaire sont des indices de sa pureté, de sa chasteté, de sa pudeur. Voici les lignes révélant son caractère: "... le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses." P.48.

Elle hésite à autoriser le jeune homme à lui baiser la main. Elle n'accepte de la lui donner qu'avec son propre désir, non avec celui de Félix: "Ne la prenez que lorsque je vous la donnerai, laissez-moi mon libre arbitre, sans quoi je serais une chose à vous et ce ne doit pas être." P.96.

Elle se sentait solitaire, isolée même parmi sa famille, car ses enfants étaient encore petits et son mari ne pensait qu'à lui-même. Comme sa santé préoccupait sans cesse l'esprit, il ne pouvait pas comprendre l'âme de sa femme. Elle n'avait pas d'amies à qui elle livrerait, confierait ses secrets, c'est-à-dire; tout ce qui était caché, inexprimé dans son coeur. Félix devient pour elle un ami, un confident. Il cherche à combler ce qui manque dans la vie de Mme de Mortsauf, ils font des confidences l'un à l'autre. C'est lui qui l'écoute, l'aide et console pour la seconde fois dans la vie après sa tante qu'elle aimait plus que tous dans le monde.

"Elle ne veut pas perdre, son ami seul, se priver de "l'adoptif" qu'elle nomme Félix.

Pour le conserver près d'elle, elle essaiera de le modérer sur sa propre image, elle voudra le façonner, l'éduquer".²¹⁷ Mais cette éducation donnée par Henriette ne suffit pas de le tenir près d'elle. Ayant pensé et entrevu qu'il s'élèverait trop vite dans sa carrière, Henriette ne l'a pas empêché d'aller à Paris et voire, bien au contraire elle l'a soutenu de tout son coeur, de toute sa force, parce qu'elle n'était point égoïste, égocentrique et arrogante.

Elle avait de la modestie, de la simplicité, de la franchise et aussi de altruïsme. En plus Mme de Mortsauf était une femme fière, naïve, pure, noble, possédée d'un amour idéal, platonique, un être sur le chemin de l'angélisme.

D'ailleurs, Henriette incarne l'idéal amoureux de Balzac ou plus exactement cette vertu magique, la pureté spirituelle et l'angélisation qu'il attribuait à l'amour et à son héroïne dans le Lys dans la Vallée.

²¹⁷ Le drame de Balzac. P.128.

“Avec ces traits caractéristiques, elle a eu tout le coeur de Félix et quelque chose de nécessaire au jeu des muscles; “aux yeux de Félix, elle est devenue ce qu’était la Béatrix du poète florentin, La Laure sans tache du poète vénitien, la mère des grandes pensées, le soutien de l’avenir, la lumière qui brûle dans l’obscurité comme le lys dans les feuillages sombres.”²¹⁸ [26]

Henriette devient, pour lui, guide et instructrice. Elle s’efforce de développer l’esprit, d’ouvrir ses vues, ses perspectives. Comme on a déjà exprimé, elle lui conseille ce qu’il doit faire dans la vie ou non.

“L’amour qui s’empare de la comtesse pour ne plus la quitter étonne d’abord, de s’adresser au petit jeune homme si mal façonné dans son méchant habit bleu. Les raisons extérieures, favorisantes, en apparaissent vite; au sein de sa famille, elle est malheureuse et solitaire, entre un mari acariâtre blessant qui ne comprend rien des enfants jeunes, toujours malades.”²¹⁹ “Épouse douloureuse et passionnée, elle s’attendrit sur la mélancolie romantique de Félix, parce qu’elle a autant de mélancolie romantique dans l’attitude que dans le langage.”²²⁰

Elle ne peut pas exprimer au sens propre, ses sentiments réprimés, refoulés, ses angoisses, ses tristesses, ses désirs, à vrai dire, même si elle avait la possibilité, le courage ou le temps de s’extérioriser, son mari ne serait pas capable de la comprendre, car, il n’avait pas le don de pénétrer, de saisir l’âme de la jeune femme.

“Malgré les affections naturelles, il y avait un grand vide en elle, qui rien ne vient combler; elle éprouve la solitude morale qui est plus difficile à supporter que l’autre. Par exemple, Madame de Couaën, enfermée dans son manoir perdu sur une côte déserte, connaît la même situation que Mme de Mortsauf.

Mme de Rênal aussi se trouve tout isolée au milieu des grossières gens de Verrières.

La condition extérieure ne suffit pas, elle n’est même pas nécessaire. La Princesse de Clèves, prestigieuse soeur aînée de ces dolentes héroïnes, avait tout; les bals, les fêtes, les hommages, un mari sympathique. Elle est sage et vertueuse aussi.”²²¹ Ce qu’elle avait ne suffit pas pourtant de la rendre heureuse dans son mariage et n’empêche pas l’héroïne d’aimer qqn, tandis que Mme. de Mortsauf n’a ni mari aussi beau et aussi sympathique que celui de Mme de Couaën, ni une vie luxueuse. Ces conditions défavorables de la vie aussi qui préparent son amour naissant pour ce jeune homme encore enfant, s’associant avec sa solitude, ses tristesses dans la vie, son enfance douloureuse, sa quête de l’amour, les refoulements de ses sentiments suscitent en Mme de Mortsauf des émotions, des passions et des sentiments qu’elle n’a pas pu nommer ou qu’elle n’ose point d’exprimer.

²¹⁸ Ibid.

²¹⁹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.153-154.

²²⁰ Grands écrivains de France illustré. Henri Didier. Paris, 1935. P.1362.

²²¹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P. 154.

“Henriette a eu la même enfance que Félix. Ainsi se tisse entre les deux personnages, jumeaux du même sein, un jeu de correspondances qui fait de la maternité l’expression idéale du sentiment amoureux. Si le cœur de Mme. de Mortsau est comme enivré de maternité, si Henriette se fait tour à tour mère, soeur et fille de Félix, c’est que l’enfance préserve, au sein même de la maturité, l’essence de l’amour dans ce qu’il a de plus pur et de plus universel: “Je sens bien des moi en moi”.

L’enfance révèle le prix de la patience et du silence dont se nourrit, tout au long du récit, l’union d’Henriette et de Félix.

D’autre part, Henriette est irrémédiablement pessimiste. Née avec un naturel heureux, le malheur l’a marquée trop tôt d’une manière indélébile; c’est pourquoi elle ne croit pas au bonheur. Enfant sensible, elle a déjà été brisée par la dureté de sa mère et l’indifférence des autres.

A peine goûte-t-elle l’affection de sa tante, celle-ci meurt. Le mariage ne lui apporte que déceptions, dégoûts, humiliations, et une incessante et épuisante querelle. D’ailleurs, on met en scène dans le Lys dans la Vallée, ses déceptions, ses souffrances dans son mariage, et dans son amour, platonique qu’elle a éprouvé pour Félix. Les enfants qui feraient sa joie sont souffreteux, malingres. Son infortune et sa flétrissure suscitent dans l’esprit de Balzac, le déclenchement du lyrisme et de la vision.

Elle craint de les perdre et tremble tout le temps. Elle n’espère plus rien pour elle. Son expérience est ainsi faite. “J’ai jugé la vie” dit-elle. P.255. Dès le début, on en sent l’amertume. P.144. “La douleur est infinie, la joie a des limites”, dit-elle un soir à Félix; même quelques heures de répit, de gaieté l’inquiètent: “Je considère le bonheur comme une maladie et j’ai peur qu’il ne s’efface comme un rêve.”²²² P.P.135. “Sans en prendre une claire conscience, l’anxiété qui règne au fond d’elle-même a jeté sur l’avenir aussi une ombre définitive.”²²³ Tous les malheurs, toutes les infortunes dans sa vie l’incitent à s’isoler, à s’enfermer dans son domaine de Clochegourde dans la Vallée de l’Indre, et à se replier sur elle-même. L’irruption de Félix dans le monde malheureux et solitaire de Mme de Mortsau change tout entier le cours de sa vie et bouleverse l’esprit. Cet événement la rattache à la vie, lui attribue la force et l’espoir au début et ainsi naissent, l’amour et la tendresse maternelle pour ce jeune homme.

En d’autres termes; l’irruption de Félix révèle en elle la présence des sentiments endormis, cachés comme l’amour, l’émotion, la passion et aussi enfin la volupté, la soif de l’âme et du corps. Elle ne pourra pas retrouver sa vie calme, paisible, privée d’émotion, de passion, même si elle veut se débarrasser de tous ces désirs, de ces sentiments qui la rongent, et la torturent corps et âme. Car l’amour entre Félix et Mme. de Mortsau apparaît comme dû à la fatalité irrésistible. L’évasion au destin est presque impossible pour eux. La

²²² Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.159-160.

²²³ Ibid. P.160.

cause principale de la naissance de cet amour ardent, ce sont aussi les terribles baisers du bal, ceux que le jeune homme a posés sur les épaules de Mme de Mortsau. "Ces baisers à la trace brûlante ont été le secret de la comtesse nous ne le connaissons qu'à la fin."²²⁴ La comtesse avoue la profonde trace, blessure sur son âme, la grande importance de ces baisers dans sa vie. "Ils ont sillonné son âme, réveillé l'ardeur de son sang et fait entrer le désir dans son coeur. Ce souvenir obsédant qu'elle en garde, reste empreint d'une "impérieuse volupté." Cependant l'ébranlement a été physique, elle a reçu ces baisers dans le dos et n'a vu qu'après coup leur auteur, aussi honteux qu'audacieux.

Charlotte éprouve une émotion analogue, le jour où Werther la serre brusquement dans ses bras. Son sang si pur et qui coulait avec tant de douceur était dans un trouble fiévreux et mille sentiments déchiraient son noble coeur. Julie aussi ressentit ce choc; en donnant à Saint-Preux un baiser dans le bosquet de Clarens, elle a appris qu'il ne fallait rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose".²²⁵

"Mme de Mortsau enfouit ou s'efforce d'enfouir au fond de son coeur ces baisers, qui réveillent en elle les désirs inconnus, exaltés, les enthousiasmes. Elle les repousse et même voudrait les oublier et supposer comme si cet événement ne s'était point déjà produit; sa conscience n'accepte pas cette intrusion de l'instinct, son âme chrétienne s'effraie de cette tentation de chair.

On devine de cette lutte la profonde et involontaire répulsion qu'elle a pour son mari; le vieil homme usé, auquel le sort l'a liée. A part ces baisers, les confidences de Félix, le récit de son enfance éveillent en elle la charité, la tendresse, la pitié, qui, dans un coeur féminin, a ouvert plus tard la voie à l'amour.

Mme de Mortsau apparaît à nos yeux ce qu'elle veut être, ce qu'elle veut rester, non seulement vertueuse, irréprochable mais inaccessible, au-dessus de l'idée de faute."²²⁶

La pureté et la bonté sont d'ailleurs des sources qui, nourrissent son âme: "Elle était pure comme un enfant et sa pensée ne se jetait dans aucun écart." P.76 Sa pureté permet aux paysans, surtout à Félix de l'admirer, de l'adorer et de respecter: "Sa pureté m'arracha une larme d'admiration que l'égoïsme de la passion rendit bien amère." P.104.

"La fière châtelaine garde un air souverain".²²⁷ La fragilité, la timidité, la beauté physique et morale, la fidélité, la douceur, la tendresse, la sentimentalité, la passion, la raison, l'intelligence, la conscience, la patience, la force tout ce que nous avons cité jusqu'ici constitue les traits caractéristiques de Mme de Mortsau et révèle sa personnalité le blanc et le rouge, en d'autres termes la vertu, la pureté et la passion, mère et femme passionnée, voluptueuse s'étant trouvés ensemble en une seule personne, dans un corps, on

²²⁴ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.155.

²²⁵ Ibid. P.154.

²²⁶ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.155.

²²⁷ Ibid. P.156.

met en relief la révolte de la chair et de l'âme, contre l'une à l'autre, les luttes cruelles et meurtrières.

Elle ne veut pas accepter l'amour, les émotions, les désirs sensuels provoqués par les baisers de Félix au bal. Elle ne sait, d'ailleurs, si les sentiments éveillés en elle sont une explosion, une éclosion de l'amour ou la tendresse maternelle. A vrai dire, elle s'efforce de croire qu'elle ressent non de l'amour, mais des sentiments qu'une mère a pour son enfant.

“Mais bien sûr qu'elle se trompe, elle se ment à elle-même”.²²⁸ “Elle ne peut pas s'arracher à ce sentiment qui la dérange, la bouleverse tout entier. Elle veut le transformer en sentiment maternel. Elle pense qu'elle peut aimer comme son enfant ce garçon qui n'a que vingt ans, encore malingre, d'où le jeune homme s'émerge à peine; d'autant que presque abandonné par ses parents, incompris en tout, sa longue enfance malheureuse semblable à la sienne, permet de le considérer un peu comme un orphelin. En outre, une importance différence d'âge, ici de près d'une dizaine d'années, était suffisante pour être sa mère”.²²⁹

Comme l'abbé aussi n'autorise à la comtesse de garder Félix dans son coeur, qu'à condition de l'aimer comme son enfant de métamorphoser son amour en maternité. Aussi vertueuse que belle, elle agrée l'amour de Félix, elle l'accepte, fait tout son effort, afin de l'épurer en une passion platonique et presque mystérieuse, mais en vain. C'est un combat selon son mot. Il ne semble pas d'ailleurs qu'elle ressente vraiment son amour comme un péché, il est trop mêlé à son âme, à sa substance; mais la chrétienne veut rester fidèle à la foi jurée, au sacrement qu'elle a reçu et elle immole “ses penchants naturels” aux commandements de la religion. Elle veut, dans sa tendance mystique, spiritualiser son amour. Au fond d'elle, elle entend encore l'enseignement de Massillon. Le sens maternel qu'elle tente de donner au sien n'est que la forme la plus pratique que pourrait peut-être revêtir ce pur amour.

La tentative de la comtesse de transformer son sentiment amoureux en sentiment maternel est assez logique. Car les affections ne sont pas divisées, la même émotivité les nourrit. “Elle donne à son amour les traits généraux de son propre caractère.

“Mais vous avez parlé d'un sentiment que j'ignore et qui ne m'est point permis. Vous êtes un enfant, je vous pardonne encore, mais pour la première fois. Sachez-le monsieur, mon coeur est comme enivré de maternité.” P.93

“N'aigrissez pas le lait d'une mère.” P.94

Quoique l'épouse soit invulnérable en moi, ne me parlez donc plus ainsi si vous ne respectiez par cette défense si simple, je vous en préviens, l'entrée de cette maison vous serait à jamais fermée.” P.94.

²²⁸ L'Amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.189.

²²⁹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.156.

Elle ne répond pas à l'amour charnel de Félix. Devant ses désirs ardents, "Henriette redevint Mme. de Mortsauf et me retira sa main." P.115. Elle s'en alla par un mouvement de reine." P.34.

Cette femme tendre et altruiste l'enrichit de devouement, devenant à la fois pour celui qu'on aime "la soeur de charité" et la mère.

Sa sincérité est dans la pureté de son intention, dans la noblesse de son but, seulement elle impose une certaine tromperie à l'égard de soi-même: "-Aimez-moi comme m'aimait ma tante..." P.103

Sous ce voile pudique, l'amour s'épanouit malgré elle. Il est si puissant, si prenant, ce sentiment contre lequel la volonté ne peut rien,

qu'on ne peut lui reprocher cet innocent ruse, ce refuge si naturel dans la maternité. D'autre part Mme de Rênal et Mme de Couaën trouvent aussi cet excuse, c'est-à-dire; se couvrent du même prétexte".²³⁰

Son recours à la maternité était la conséquence de ses efforts de transformer l'amour et de s'en débarrasser. "Mais cette tentation demeure échouée. Car c'était d'ailleurs un chimérique espoir. Elle n'a pu étouffer les âpres réclamations de la chair, elle a retenu seulement ses cris et montré un front serein. Elle marche, malgré quelques hésitations, d'un pas assuré dans la voie de rédemptrice une seule fois, elle souhaite se donner à Félix, c'était une "folie" de courte durée. Elle rejette définitivement la possibilité de bonheur qui s'est présentée un jour, inespérée."²³¹

De ce point de vue, Henriette de Mortsauf évoque la première et la plus illustre des héroïnes de l'impossible amour, la Princesse de Clèves. Libre, la Princesse de Clèves, elle repousse Nemours, celui qu'elle aime. Elle refuse l'union qui a tout pour elle, l'amour, la fortune, la beauté, les convenances, l'agrément de la Cour, parce qu'elle a peur de ne plus être aimée après le mariage, de subir les tortures de la jalousie; d'être abandonnée. Depuis la mort de son mari, quelque chose en elle a changé; l'idée de la mort l'accompagne.

Elle ne peut plus goûter aux joies de la terre. Son espérance est flétrie comme tous les sentiments expansifs. Elle sait que son bonheur n'est pas de ce monde. D'ailleurs elle a déjà montré son détachement des plaisirs de la cour, de son désir de repos et de solitude. Dès le début, elle ne se plaît qu'à la campagne, loin des agitations et des intrigues comme Mme de Mortsauf. C'est une âme de renoncement, que les circonstances révèlent et que la douleur a de bonne heure mûrie.

Henriette est frappé très tôt par le malheur et prisonnière de son destin, de la fatalité. Dès son enfance, qui passe sans connaître la tendresse, l'affection maternelles, elle est vouée, prédestinée à son malheur, à ses douleurs, aux difficultés, aux souffrances et enfin à

²³⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.157.

²³¹ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.158-159.

la mort horrible. C'est-à-dire, elle est condamnée à la mort, elle est emportée vers le dénouement fatal.

Trop jeune, elle a perdu toute illusion. Sa vie était pleine d'angoisse.

“La jeune femme meurt de son désespoir concentrés et à son lit de mort, une femme ardente, insoupçonnée, se révèle, qui dans son égarement, regrette presque de n'être pas donnée.”²³²

4.3.LA JALOUSIE

La jalousie est un des thèmes que Balzac a abondamment traité dans ses romans. D'ailleurs, ce sujet tient aussi une place importante dans les romans de ses contemporains. “Le Rouge et le Noir” de Stendhal, et la “Volupté” de Sainte-Beuve ne sont que les deux exemples les plus connus. La jalousie cause la mort de l'héroïne dans ces deux romans. Dans le Rouge et le Noir, non seulement il s'agit de la mort de l'héroïne, engendrée par la jalousie mais également de la mort du héros. Autrement dit; la jalousie de l'héroïne du “Rouge et le Noir” prépare à la fois la mort de l'homme qu'elle aime plus que personne ne l'aime et sa propre mort, elle-même soit consciemment soit inconsciemment.

Quant à la “Volupté”, la jalousie suscite chez l'héroïne les tristesses, les douleurs, les remords et les cris de la chair révoltée et la conduit au malheur, à la mort.

Dans le Lys dans la Vallée, Mme. de Mortsauf est dévorée par la jalousie et finit par mourir de la jalousie qui pourrait tacher sa vertu irréversible, sa pureté, sa foi chrétienne, si elle n'était pas capable de faire taire ce sentiment, de s'en débarrasser grâce à sa forte croyance en Dieu. Henriette exprime sa jalousie, ses douleurs excitées par la jalousie en son propre terme:

“Ne vous -avais- je pas dit que j'étais jalouse, jalouse à mourir”. P.311.

“Si j'eusse épousé, dit-elle, quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse, été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès, peut-être n'aurais- je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie, je suis jalouse”. P.92.

Mme de Mortsauf est jalouse de l'affection de Félix pour son fils, en d'autres termes, elle ne peut ou veut partager son amour avec personne, même avec ses propres enfants.

La jalousie de la jeune femme est dévoilée par sa réaction silencieuse; son expression de visage: “Jacques, comme tous les enfants dont on s'occupe, me sauta au cou, en voyant les fleurs que je lui avais cueillies en guise de couronne. Sa mère affecta de me bouder à cause de cette infidélité; ce bouquet jaloué, avec quelle grâce, vous le savez, le cher enfant le lui offrit!” P.136.

On entrevoit la lutte du corps et de l'âme chez la comtesse, à vrai dire; les cris de la chair révoltée. Lorsqu'elle a appris la liaison de Félix avec l'anglaise Lady Dudley, la jalousie engendre en elle les plaisirs terrestres, le remords la révolte entre la chair et l'âme,

²³² Grands écrivains de France illustrée. Henri Didier, Paris, 1935. P.1362.

c'est-à-dire la pureté et la volupté. Tantôt ses comportements tantôt ses paroles blessantes, mordantes et ironiques montrent sa jalousie, à proprement parler, son amour naissant pour le jeune homme: “-Ah! dit-elle, ma santé vous intéresse?” P.241.

Les allusions concernant la jalousie de la comtesse pour Félix et son amante sont exprimées en direct et en indirect en d'autres termes; par elle-même, ou par sa fille ou Félix lui-même. “Vite à Clochegourde! cria la comtesse pour qui cet âpre coup d'oeil fut comme un coup de hache au coeur.” P.260 “Il y a toute une vie emportée, jalouse, furieuse pendant les deux mois qui se sont écoulés entre la nouvelle que donnant ma mère de votre liaison avec Lady Dudley et votre arrivée.” P.215.

La métamorphose de son aspect moral se reflète, de même, dans son aspect physique, dans ses comportements, même dans son moindre mouvement, et le milieu où elle se trouve...

Ce changement moral et physique de Mme. de Mortsauf est exprimé d'abord par l'intermédiaire des deux abbés, puis par le témoignage de Félix. “Sous les flots de dentelles, sa figure amaigrie... Si, dit-elle en apportant son front sous mes lèvres par un mouvement de câlinerie; mais sans vous, elle m'est funeste.. sans toi reprit-elle en effleurant mon oreille de ses lèvres chaudes...

Je fus épouvanté par cette folle caresse qui agrandissait encore... Après avoir été frappé de la métamorphose de la personne, je m'aperçus que la femme, autrefois si imposante par ses sublimités, avait dans l'attitude, dans la voix, la naïve ignorance d'un enfant... Mon ami, prouvez-moi donc que je ne puis mourir, mourir trompée. Ils croient que ma plus vive douleur est la soif. Oh! Oui, j'ai bien soif, mon ami! L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir, mais mon coeur éprouve une plus ardente soif. J'avais soif de toi...” (PP.293-294-295-296)

Cette lutte s'achève par la victoire de l'âme, sur le corps, à savoir, de la pureté, de la vertu sur la volupté. Après l'enlèvement des fleurs enivrantes, agissant trop fortement sur les nerfs de Mme. de Mortsauf, la femme momentanément voluptueuse est redevenue une femme pure, vertueuse, croyante, une mère tendre, dévouée comme autrefois. Ainsi les fleurs avaient causé son délire, elle n'en était pas complice...” P.299.

La métamorphose de son aspect moral entraîne celle de son aspect physique comme la métamorphose de son physique entraîne celle de son moral. D'autre part, même le milieu où elle se trouve était plein de lumière divine, sublime sous les effets de sa vertu, de sa pureté: “Elle est belle comme un ange... Je revins, dit Félix, chez la mourante au moment où le soleil se couchait et dorait la dentelle des toits du château d'Azay. Tout était calme et pur. Une douce lumière...

Les lignes de son visage se purifiaient, en elle tout s'agrandissait et devenait majestueux sous les invisibles encensoirs des séraphins qui la gardaient. Les teintes vertes de la souffrance corporelle faisaient place aux tons entièrement blancs de la pureté, à la pâleur mâte et froide de la mort prochaine.” P.300.

Quant à Lady Dudley, la maîtresse de Félix, elle aussi est jalouse de Mme. de Mortsauf, qui possède à jamais le coeur de Félix.

Sans doute Lady Dudley avait-elle conquis son corps, non pas son coeur:

“Elle voulait anéantir sous les foudroiments de son amour impétueux les impressions laissées dans mon coeur par l’âme chaste et recueillie d’Henriette. La marquise avait aussi bien vu la comtesse que celle-ci l’avait vue: “elles s’étaient bien jugéestoutes deux. La grandeur de l’attaque faite par Arabelle me révélait l’étendue de sa peur et sa secrète admiration pour sa rivale. Au matin, je la trouvai les yeux en larmes et n’ayant pas dormi... J’ai peur que mon extrême amour ne me nuise, répondit-elle...” P.268.

L’action de refuser de la comtesse de Manerville la proposition du mariage de Félix provient non pas de sa jalousie, mais de son incapacité de se lutter avec ses deux rivales: “Je renonce à la gloire laborieuse de vous aimer. Il faudrait trop de qualités catholiques ou anglicanes, et je ne me souie pas de combattre des fantômes. Les vertus de la Vierge de Clochegourde désespèrent la femme la plus sûre d’elle-même et votre intrépide Amazone décourage les plus hardis désirs de bonheur”. PP. 326-327.

De même, il s’agit de la jalousie du comte pour ses enfants; c’est-à-dire, il est toujours jaloux de l’affection de Mme de Mortsauf pour ses enfants maladifs et celle de ses enfants pour elle. Par exemple; “Les maris, mon cher Félix, ont toujours le dessous; la femme la plus vertueuse trouve encore le moyen de satisfaire son besoin de voler l’affection conjugale. Elle continua ses caresses sans répondre. -Jacques, dit-il, venez ici! Jacques fit quelques difficultés.- Votre père vous veut, allez mon fils, dit la mère en le poussant.

-Ils m’aiment par ordre, reprit ce vieillard qui parfois voyait sa situation”. P.249. Ces paroles du comte ne sont d’autres que des plaintes, des reproches enfantines d’un homme qui ne veut même pas partager sa femme avec ses enfants. Quant à la fille de Mme. de Mortsauf, Madelaine, elle aussi éprouve de la jalousie pour Félix et sa mère, c’est-à-dire, elle est jalouse de l’amour de sa mère pour Félix et de ce jeune homme pour elle. Elle pense qu’il lui vole l’amour de sa mère. C’est pourquoi, elle a horreur de Félix. Tous ses mouvements et ses paroles sont blessants et ironiques: “En présence de tous, elle ne pouvait me fuir sans impolitesse, mais à l’imitation de sa mère, elle ne regardait personne et garda le silence sans jeter une seule fois les yeux sur moi.

-Chère Madelaine, lui dis-je à voix basse, qu’avez-vous contre moi? Pourquoi des sentiments froids quand, en présence de la mort chacun doit se reconcilier?

-Je crois entendre ce que dit en ce moment ma mère, me répondit-elle en prenant l’air de tête... Et vous me condamnez au moment où votre mère m’absout, si toutefois je suis coupable.

-Vous, toujours vous!

Son accent trahissait une haine réfléchie comme celle d’un Corse, implacable...” PP.302-303

“Pendant que je remontais vers la terrasse à cette chère enfant du froid regard qu’elle m’avait jeté au pied de la croix, elle s’était assise sur le banc, quand elle m’aperçut à moitié

chemin, elle se leva et feignit de ne pas m'avoir vu pour ne pas se trouver seule avec moi, sa démarche était hâtée, significative: Elle me haïssait, elle fuyait l'assassin de sa mère..." P.298.

4.4. LA MORT ET LA REVOLTE DE MME DE MORTSAUF

Le drame de Mme de Mortsauf, c'est en effet celui de la femme mal mariée, marquée par les amertumes de la vie, aspirant à un sentiment profond et sincère, en bref, seulement au bonheur et à l'amour. Délaissée par Félix de Vandenesse, Mme de Mortsauf traverse une tragique épreuve, une crise terrible et tombe dangereusement malade. Son mal dépasse infiniment la vulgaire jalousie, cette maladie atteint les régions les plus vives de son être et jusqu'à cette conscience morale qui paraissait si ferme.

"Dans la réalisation de l'amour, elle entrevoit les tourments qui le suivent de près, la jalousie, la trahison, l'abandon. Sa plus grande douleur était la trahison qui ne serait pas surmontée; la comtesse en meurt.

C'est un long cortège d'héroïnes, grandes et petites, que la mort par le chagrin compose dans la Comédie Humaine; Véronique, Clémence Desmarets, Honorine, Julie d'Aiglemont, Coralie, Marthe Michu, Jeanne de Saint-Savin, Madame de Beauséant que l'on entrevoit dans son agonie morale accompagnent Madame de Mortsauf. Mais avant elle, il faut bien rappeler qu'en moururent aussi Madame de Rênal du Rouge et le Noir et Mme de Couaën."²³³

Le désespoir et la souffrance de Mme. de Mortsauf étaient plus horribles que même la mort, si forts que l'âme et le corps se sont révoltés un court moment et en sont morts en agonisant.

"Il s'agit de la destruction plus ou moins rapide du corps par un amour passionné, mais interdit, impossible qui ravage, ronge aussi l'âme.

Cette façon de mourir d'amour semble comme une délicatesse du coeur, une politesse de l'âme ou démontre un suprême hommage à l'être aimé dont elle meurt, la grandeur de l'amour. Par la suite, en apparaît surtout la valeur dramatique; la richesse émotionnelle dont le romancier tire des effets sûrs.

D'autre part, Balzac prend soin d'amener la mort par une maladie physique qui amplifie l'effet du choc moral."²³⁴

"Quand le chagrin porte son action, c'est-à-dire; la maladie qui en provient, sur les organes abdominaux, il en favorise la désagrégation; sur la poitrine, il entraîne des catarrhes chroniques, les phlegmasies lentes, la phtisie pulmonaire.

Henriette était atteinte déjà dans sa résistance organique. Elle le dit dès le début: "Les violentes secousses de ces dix années m'ont abattues. Faute de repos et de bains de mer où

²³³ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.160-161.

²³⁴ Ibid. P.162.

je retremperais mes fibres, je périrai.” P.90. Et ceci peut diminuer dans une certaine mesure la responsabilité de Félix”.²³⁵

L’une des causes de la mort était aussi sa nature trop délicate, fragile et son extrême sensibilité. Son extrême susceptibilité à toutes les causes de souffrance, ses subites réactions vasomotrices, la syncope et les convulsions le jour où le comte l’insulte; toutes ces manifestations, nerveuses, affectives, morales annoncent les souffrances physiques et surtout morales de la jeune femme et sa mort qui en provient, elles ont leur commun dénominateur dans une excessive sensibilité. Elle le reconnaît elle-même, “votre faute n’est pas si funeste par vous que par le retentissement que je lui ai donné au-dedans de moi-même”. P.311

Cette phrase de Mme. de Mortsauf montre qu’elle ne le trouve pas aussi coupable, aussi responsable de ses souffrances et de sa maladie, qu’elle-même. La trahison de celui qu’elle aime lui donne de grandes et profondes souffrances et creuse dans son coeur et son âme des blessures irréparables. Pourtant son amour pour Félix est tellement intense qu’elle ne l’accuse pas de sa faute qui la détruit et dévore corps et âme, au contraire elle lui pardonne les maux qu’il lui a faits, en comprenant que ce qu’elle ne lui donne pas, en d’autres termes; tout ce que Félix veut, est en réalité, un besoin instinctif des gens, particulièrement, de l’homme, comme la nourriture, l’eau.

Comme on a déjà dit, sa sensibilité et sa nature délicate favorisent et même agrandissent et approfondissent de plus en plus la grande souffrance qu’elle ressent à cause de la trahison et de l’abandon de Félix.

“Le mal inexorable saisit l’estomac, organe de l’appétit et impose une nouvelle et terrible frustration. La comtesse meurt d’inanition, ne pouvant ni boire ni manger malgré l’envie et le besoin, par l’obstacle qui interdit le passage des aliments.

“J’ai faim. J’ai bien soif -J’avais soif de toi”, dit-elle à Félix. P.295. Elle a refusé de céder aux désirs qui réclamaient aussi leur satisfaction, à la faim et à la soif de bonheur qui la pressaient; ce refus moral s’est comme inscrit dans son organisme sous la forme symbolique du squirrhe”.²³⁶

La jalousie et le chagrin d’amour ne sont que deux raisons qui donnent de grandes souffrances à Mme de Mortsauf, et provoquent en elle la révolte des sens et de l’âme pure. Ce lys qui se nomme Henriette, à son tour, va se changer en lys rouge, en buisson ardent; jalouse de l’anglaise Lady Arabelle qui vient la défier jusque dans son domaine, Mme de Mortsauf se transforme au moral comme au physique; le devoir, la vertu, une femme peut écouter leur voix tant qu’elle n’est pas provoquée, tant qu’on ne lui prend pas celui qu’elle aime. Mais quand elle apprend qu’il a une liaison amoureuse avec une femme voluptueuse, elle est mortellement jalouse de cette femme qui lui prend Félix et en quelque sorte, elle

²³⁵ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.161-162.

²³⁶ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. P.163.

perd la tête, la raison. La trahison de celui dont elle est éprise lui porte un coup dont elle ne se remet plus. Elle perd tous ses espoirs, ses illusions, elle est trompée dans son attente, c'est-à-dire qu'elle croyait que Félix resterait fidèle à elle-même, à son amour sans tache et qu'il pourrait le conserver pendant toute sa vie. Sa seule volonté était de ne pas perdre jusqu'au bout de sa vie le bonheur, l'amour qu'elle n'a point connus dans son enfance et plus tard dans son mariage avant de le rencontrer.

La jalousie et l'abandon l'empêchent de penser raisonnablement, et d'écouter au moins momentanément la voix du devoir, de la vertu. Tout en ayant affecté de rester une mère pour Félix, le fait qu'elle soit follement jalouse de lui et de son amante révèle l'ambiguïté, le dilemme, l'indécision de Mme. de Mortsauf en même temps que son amour charnel pour Félix, autant que son amour pur, maternel.

Mais elle ne veut pas accepter qu'elle l'aime charnellement car elle est une femme vertueuse, pure, obéissante aux règles de la société, aux devoirs du mariage, fidèle à son mari, très attachée à ses enfants et aussi religieusement catholique. Quand elle a compris qu'elle ressentait pour ce garçon un sentiment qu'elle n'a pas pu nommer, elle s'est efforcée de transformer en vain la façon d'aimer, en bref son amour sensuel en amour sublime, maternel, de convaincre elle-même de n'avoir eu que des sentiments qu'une mère a pour ses propres enfants. A vrai dire, elle se ment à cet égard.

Ou elle n'est pas consciente de son amour pour Félix, de ce que ces sentiments ne sont dûs ni à la pitié ni à la maternité, à la tendresse, ou elle en est consciente mais elle ne veut ou ne peut pas accepter cet amour de peur qu'il nuise à sa vertu, à ses responsabilités envers ses enfants et son mari. Elle n'ose même se confesser à elle-même, ce sentiment réprimé.

“L'amour naissant provoque en elle la jalousie qui la tue, c'est-à-dire elle meurt de la jalousie, de l'amour refusé, refoulé, du chagrin d'amour. Elle feignait de souffrir extrêmement corps et âme et de mourir d'inanition, en bref de la soif et de la faim, tandis qu'elle mourait de la soif d'amour. P.295. Mme de Mortsauf, profondément affligée, en meurt.

D'ailleurs, dans la lettre qu'elle laisse à Félix en mourant, pour ainsi dire, celle d'aveu et d'adieu, se révèlent la cause réelle et le responsable de sa mort et de ses souffrances physiques et morales et de la révolte de sa chair.

Elle lui avoue qu'elle l'aime aussi charnellement que platoniquement et que c'est lui-même qui est partiellement coupable de sa mort, car elle est follement jalouse de lui, meurt dévorée par la jalousie.”²³⁷ Elle lui explique que, par l'effet des parfums exaltant ses sens assoiffés d'amour, elle a perdu, un court moment, sa foi, sa confiance en tous à savoir, en sa vertu, en moeurs, en fidélité, même en religion, autrement dit; la vie qu'elle a menée,

²³⁷ L'Amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.190.

son mariage, son sentiment du devoir, sa vertu, les règles sociales, la religion; tout cela lui a soudainement paru ridicule, insignifiant.

“Mme. de Mortsau, dont la vertu a paru, jusqu’ici, au-dessus de tout danger, remet en cause, dans son désespoir, toutes les valeurs qui ont commandé son existence; la fidélité conjugale, le sacrifice de l’individu à la famille.”²³⁸

Au cours d’une dernière entrevue avec Félix, la passion en elle se révolte. Il s’agit ici des cris de la chair trompée, révoltée. Ce discours met en scène la métamorphose de la femme naïve, pure, vertueuse et inaccessible en une toute autre femme, sensuelle, câline, voluptueuse et insouciant. Elle perd tout à fait son équilibre.

Cette partie du roman qui montre son déséquilibre, l’enthousiasme dans son âme et l’étonnement de Félix en face de cette métamorphose contient une tension dramatique extrême.²³⁹ “-Ah! c’est la mort, mon pauvre Félix, me dit-elle, et vous n’aimez pas la mort! La mort odieuse, la mort de laquelle toute créature, même l’amant le plus intrépide, a horreur. Ici, finit l’amour (...) Ah! pourquoi vous ai-je souhaité, Félix? Vous êtes enfin venu; je vous récompense de ce dévouement par l’horrible spectacle qui fit jadis du comte de Rancé un trappiste; moi qui désirais demeurer belle et grande dans votre souvenir, y vivre comme un lys éternel, je vous enlève vos illusions. Mais je vais revenir à la vie, je renaîtrai sous vos regards. Puis, quand j’aurai recouvré quelques forces, quand je commencerai à pouvoir prendre quelque nourriture, je redeviendrai belle. A peine ai-je trente-cinq ans, je puis encore avoir de belles années. Le bonheur rajeunit et je veux connaître le bonheur. J’ai fait des projets délicieux; nous les laisserons à Clochegourde, et nous irons ensemble en Italie. Des pleurs humectèrent mes yeux, je me tournai vers la fenêtre comme pour regarder les fleurs; l’abbé Birotteau vint à moi précipitamment et se pencha vers le bouquet: -Pas de larmes! Me dit-il à l’oreille. -Henriette, vous n’aimez donc plus notre chère Vallée? Lui répondis- je afin de justifier mon brusque mouvement.

Si, dit-elle en apportant son front sous mes lèvres par un mouvement de câlinerie, mais sans vous, elle m’est funeste... sans toi reprit-elle, en effleurant mes oreilles de ses lèvres chaudes pour y jeter ces deux syllabes comme deux soupirs.

Je fus épouvanté par cette folle caresse qui agrandissait encore les terribles discours des deux abbés.²⁴⁰ En ce moment, ma première surprise se dissipa, mais si je pus faire usage de ma raison, ma volonté ne fut pas assez forte pour réprimer le mouvement nerveux qui m’agita pendant cette scène. J’écoutais sans répondre ou plutôt je répondais par un sourire fixe et par des signes de consentement pour ne pas la contrarier, agissant comme une mère avec son enfant. Après avoir été frappé de la métamorphose de la personne, je m’aperçus que la femme, autrefois si imposante par ses sublimités, avait dans l’attitude, dans la voix, dans les manières, dans le regards et les idées, la naïve ignorance d’un enfant, les grâces

²³⁸ L’Amour. De l’idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.188.

²³⁹ Ibid. P.190.

²⁴⁰ L’abbé Birotteau, confesseur d’Henriette et l’abbé de Dominus, précepteur des enfants. Ils ont prévenu Félix que la sainte subissait “sa lutte au mont des Oliviers.”

ingénues, l'avidité de mouvement, l'insouciance profonde de ce qui n'est pas son désir ou lui enfin toutes les faiblesses qui recommandent l'enfant à la protection.

En est-il ainsi de tous les mourants? Dépouillent-ils tous les déguisements sociaux de même que l'enfant ne les a pas encore revêtus? Ou, se trouvant au bord de l'éternité, en n'acceptant plus de tous les sentiments humains que l'amour, en exprimait-elle la suave innocence à la manière de Chloé?"

Ils croient que ma plus vive douleur est la soif. Oh! Oui, j'ai bien soif, mon ami. L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir, mais mon coeur éprouve une plus ardente soif. J'avais soif de toi, me dit-elle d'une voix plus étouffée en me prenant les mains dans ses mains brûlantes et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille: mon agonie a été de ne pas te voir! Ne m'as-tu pas dit de vivre? Je veux vivre. Je veux monter à cheval aussi, moi! Je veux tout connaître, Paris, les fêtes, les plaisirs.

Elle jeta ses bras autour de mon cou, m'embrassa violemment, et me serra en disant: - Vous ne m'échapperez plus! Je veux être aimée, je ferai des folies comme Lady Dudley..." Pp. 294-295-296.

Cette scène pathétique, qui porte la marque puissante de Balzac, a fait l'objet de tout un débat. La critique, les amis même de Balzac déploraient que la pureté de l'héroïne fut ternie au dernier moment par cette révolte, par ces accents trop humains. L'auteur répondait que la lutte de la matière et de l'esprit est le fond du christianisme et rappelait qu'aux imprécations de la chair trompée, de la nature physique blessée succède la placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meurt en sainte.

Ces phrases qu'elle n'a déjà prononcées confiées à personne à elle-même mettent en relief et démontrent le délire de l'agonie, le rêve ultime de jouissance exprimé devant celui qui sublimait son désir par des bouquets de fleurs. Plus révélatrice encore est la lettre posthume où, rappelant le baiser du bal, ce premier et seul instant de jouissance, elle déclare crûment: "Ah! si dans ces moments où je redoublais de froideur, vous m'eussiez prise dans vos bras, je serais morte de bonheur." P.312.

« Il est impossible que Félix accepte cette métamorphosé de celle qu'il idéalise, parce qu'il la considère comme une femme inaccessible, vertueuse et pure. Pour lui, elle reste toujours un ange.

Il attribue cette crise "aux cris de la chair momentanément révoltée."²⁴¹ Au fond, il ne veut même pas accepter que cette femme si chaste, si noble, si pure n'est pas insensible à ces cris de la chair qui a soif d'amour, de caresses, de lui. Durant la crise tragique que connaît son agonie, la profondeur charnelle, longtemps contenue, de son attachement pour Félix n'apparaît, d'ailleurs, que dans les imprécations de la chair trompée.

"Mme. de Mortsauf, qui sent vaciller ses principes, est prête à admettre qu'une femme renonce pour l'amour à sa fortune, à sa situation mondaine, à tout, même à son salut

²⁴¹ L'Amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e. Siècle. P.189.

éternel. Mais même si la chrétienne faiblit, elle reste ce qu'elle a toujours été; une mère. Si donc une femme est capable de sacrifier même ses enfants pour trouver la joie des sens, quel doit donc être ce bonheur qu'elle ignore? Elle ne sait comment l'amante de Félix a pu abandonner ses enfants pour l'amour, pour un homme. Elle s'interroge sur ce sujet: sa vertu, son devoir conjugal, la fidélité. Elle n'est pas sûre de ce qu'elle se conduit raisonnablement pendant sa vie, si sa vertu lui donne du bonheur ou non. Un gouffre s'ouvre donc devant elle."²⁴²

Jusqu'au moment où elle approchait de la mort, infirmière des âmes, Mme. de Mortsauf n'avait pas le temps de descendre en elle-même.

Son mari hypocondriaque, ses enfants maladroits, ses occupations dans le domaine de Clochegourde sont des obstacles qui ne lui donnent pas l'occasion de s'intéresser à elle-même.

Elle se demande si elle ne s'est pas privée d'un vrai bonheur irremplaçable en s'acharnant à poursuivre une noble et stérile passion. Mme. de Mortsauf se rend compte que sa vie d'honnête femme n'a été qu'un long mensonge.

Perdue dans sa province, en compagnie d'un mari chagrin qui lui abandonnait la charge d'administrer son domaine, elle a compris qu'elle voulait vivre, s'amuser, voyager, aimer et être aimée, mais elle n'a même pas osé vivre et cette évidence est, de tous les coups, le plus fort qui la frappe. Ce n'est qu'une crise cependant, "mais elle est vraiment trop innocente, avec "ses scrupules d'hermine effarouchée", vivant comme une sainte avec Dieu, tendant à chaque page sa main à baiser, osant à peine s'appuyer parfois sur le bras de son amoureux, tendant plus rarement encore son front, attendant près de la moitié du roman pour comprendre qu'elle est désirée; pleurant comme la fontaine des Innocents. Elle est sentimentale, scrupuleuse, timide, sensible et pieuse.

D'ailleurs cette figure idéale finit par retrouver la sérénité d'une mort chrétienne. Delà se dévoile la nature complexe, ambiguë de l'héroïne. C'était ce que Balzac désirait en effet: créer une "femme vertueuse fantastique." La comtesse se ressaisit, reprend conscience, au seuil de la mort, de la valeur de la vertu, de la pureté, de la fidélité, du devoir conjugal, de la religion. "Comme elle est dotée d'une vertu inaccessible au prix de ses souffrances mortelles, il est inévitable que la vertu va rester finalement victorieuse dans cette lutte, dans ce terrible combat de l'âme et des sens, du matérialisme et de l'idéalisme, de la vertu et de la sensualité. A vrai dire; les fleurs qui remplissent la chambre sont responsables par leur parfum, de ce délire."²⁴³

"Pour Balzac, les émanations de ces fleurs expliquent en partie cette ultime révolte de la chair, de même que l'opium qu'on va lui administrer aidera l'héroïne à retrouver, en mourant, toute sa sereine pureté."²⁴⁴

²⁴² L'Amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e.siècle. Pp. 188-189.

²⁴³ L'Amour. De l'idéal au réel. Le XIX^e.siècle. P.192.

²⁴⁴ Les Grands Auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire. Collection littéraire, Lagarde et Michard, XIX^e.siècle, Bordas, Paris, 1985.

Elle pardonne à sa rivale, qui sera sa “soeur heureuse”. Elle aussi contribue à entretenir la fiction: “Je ne vous ai jamais aimé comme on aime dans ce monde.” P.244. Cette fiction a toujours été nécessaire pour sauver sa vertu. Ainsi Madame de Mortsauf, dans cette scène, ment, et entretient un mythe, pour des raisons inégalement nobles.

Elle place ses deux enfants comme un écran entre elle et son désir.

En plus, les règles sociales et morales lui permettent de reprendre sa vertu sa raison, sa pureté, sa sérénité.

“Pour que sa vie n’ait pas été tout à fait un leurre, elle supplie Félix de lui démontrer qu’avec la vertu, elle a choisi la meilleure partie, en d’autres termes; elle veut être consolée, confirmée par lui-même.”²⁴⁵

Mais malgré tout, quand la vie va la quitter, Henriette devient humaine. Ce sont des hurlements, des cris qui la rendent humaine, non la vertu ou la pureté. Autrement dit; elle sort de son keepsake. Ainsi Balzac abandonne-t-il la convention littéraire. Il a suffi que Lady Dudley traverse la lande au galop, sous son nez, pour que Mme de Mortsauf entre dans la vérité, dans l’éternité littéraire, perde la tête en même temps que la vie. Sa jalousie pour cette anglaise extravagante révèle un autre aspect de Mme. de Mortsauf, celui dont elle-même ne s’est déjà rendue compte ou, qu’elle tente de réprimer; la sensualité de l’héroïne, à côté de sa vertu. “Désormais, Félix cesse d’être “son enfant”. Les serremments de mains éloquentes, la correspondance angélique par l’intermédiaire du langage des fleurs les paroles naïves réciproquement exprimées sont remplacés par les vérités.

L’ambiguïté, c’est-à-dire la double tendance de l’héroïne est démontrée par cette interrogation, suivante, “De quel moi parlez-vous?” demandait-elle. P.215. La chaste héroïne renferme plus d’un moi, c’est ce que Balzac, déchirant le rideau, d’un geste sublime, veut nous montrer.

“C’est une fleur séchée d’un keepsake illustré par Angelica Kaufmann; poitrinaire toujours, évanouie souvent, vouée à la flétrissure à longueur d’année, Henriette ne mériterait pas d’avoir ému tant de lecteurs, s’il n’y avait, entre elle et l’amour le génie du romancier; sans lui, elle aimerait comme elle a vécu, au-dessous de son rang.

Mme. de Mortsauf n’est pas seulement victime d’une conception archaïque du mariage et d’un mari dégénéré, elle l’est aussi d’un amant pharisien pour qui il est commode de continuer à pétrarquiser tout en jouissant des faveurs d’Arabelle.”²⁴⁶

D’autre part, elle est victime de son sort, elle est prisonnière de son destin à savoir, elle n’arrive pas à se débarrasser d’être esclave de son passé douloureux, de la fatalité vouée à elle-même, de son souvenir des baisers au bal, de sa passion amoureuse pour Félix, du mariage, du nom de son mari hypocondriaque et acariatre. Elle ne peut pas se sauver de ce nom qu’elle est condamnée à porter pendant sa vie. Il l’afflige, lui donne de la peine, de la souffrance. Si nous divisons ce nom qui porte malheur à la jeune femme en deux syllabes;

²⁴⁵ L’Amour. De l’idéal au réel. Le XIX^e.siècle. P.189.

²⁴⁶ L’Amour. De l’idéal au réel. Le XIX^e.siècle. P.189.

“mort” et “sauv”, on comprend ainsi la raison des souffrances subies par elle-même. Son mari agressif, ses enfants maladifs et puis son amant de coeur, Félix la font souffrir à leur tour sans en avoir eu conscience.

Son nom même démontre qu’elle est une moribonde, une agonisante.

Elle mène une vie pleine de douleur, de souffrance et d’ennui. On peut dire qu’elle n’est née que pour s’affliger et mourir. Vouée aux tristesses, aux tourments, elle est plus proche de la mort que de la vie et voire la mort devient un salut pour elle. D’ailleurs elle n’est d’autre qu’une pauvre femme qui s’efforce de résister à la passion qui l’envahit entièrement et de vivre, malgré ses malheurs, pour ses enfants. Ce nom qui est celui de son mari ne lui donnent que des angoisses, apporte de graves problèmes, de lourdes charges, de nouvelles souffrances à son passé douloureux.

Henriette est tiraillée entre la passion et la vertu. Elle est en proie aux désirs charnels, sensuelle, momentanément exaltés au seuil de la mort. Elle est emportée hors d’elle-même. Elle devient ivre d’amour par des parfums de fleurs.

C’est d’ailleurs le dernier combat de Mme. de Mortsau.

Elle perd sa raison. Le Lys Pp. 293-294-295-296. Mais enfin la vertu en elle triomphe du vice, de la sensualité. Elle finit par mourir chrétiennement et vertueusement, ainsi qu’elle se conduit pendant sa vie, bien que cette situation soit légèrement et passagèrement ébranlée. P.299. La vie était extrêmement cruelle et plein de tristesse pour elle et même difficile à supporter. Pourtant elle s’est efforcée de survivre au drame mais à vrai dire, il était impossible qu’elle supportât très longtemps si nombreuses épreuves, si grandes souffrances.

“La mourante pencha la tête, une faiblesse survint, elle agita les mains pour dire de faire entrer le clergé, ses enfants et ses domestiques; puis elle me montra par un geste impérieux le comte anéanti et ses enfants qui survinrent. La vue de ce père de qui tombèrent dans mon âme comme un feu sacré.

Avant de recevoir l’extrême-onction, elle demanda pardon à ses gens de les avoir quelquefois brusqués; elle implora leurs prières, et les recommanda tous individuellement au comte; elle avoua noblement avoir proféré, durant ce dernier mois, des plaintes peu chrétiennes, qui avaient pu scandaliser ses gens; elle avait repoussé ses enfants, elle avait conçu des sentiments peu convenables; mais elle rejeta ce défaut de soumission aux volontés de Dieu sur ces intolérables douleurs. Enfin elle remercia publiquement avec une touchante effusion de coeur, l’abbé Biretteau de lui avoir montré le néant des choses humaines. Quand elle eut cessé de parler, les prières commencèrent; puis le curé de Saché lui donna le viatique. Quelques moments après, sa respiration s’embarrassa, un nuage se répandit sur ses yeux qui bientôt se rouvrirent, elle me lança un dernier regard et mourut aux yeux de tous, en entendant peut-être le concert de nos sanglots. Par un hasard assez naturel à la campagne, nous entendîmes alors le chant alternatif de deux rossignols qui répétèrent plusieurs fois leur note unique, purement filée comme un tendre appel. (Le Lys, P.305)

“D’ailleurs, la comtesse se meurt d’avoir donné tout son parfum et au-delà, elle se consume d’avoir voulu porter aussi les misères de tous ses enfants. C’est une incessante grossesse de la mère, et qui la mine plus que ne peut le faire un grand nombre de gestations naturelles. A part ses propres souffrances, ses propres douleurs, elle a aussi épousé leurs plaintes, leurs angoisses. Son coeur n’y peut plus suffire, ou, mieux, il se déchire quand il a conscience qu’il ne peut les contenir toutes.”²⁴⁷

Dans le Lys dans la Vallée, il est question de la mort édifiante, de Mme de Mortsauf, c’est-à-dire; elle meurt dignement et vertueusement; sa mort a été édifiante, grande, convenable à la foi chrétienne.

Mais elle ne mourra pas sans remplir ce qu’elle croit être un dernier devoir, exigence d’une conscience sévère qui se juge encore et veut expier jusqu’au bout. Aux douleurs cachées, elle va ajouter l’humiliation d’une confession publique en face de son mari, de Félix et des deux prêtres.

“La confession avait déjà sa place en littérature et ici encore nous retrouvons La Princesse de Clèves avec son célèbre aveu. Balzac, l’adopte, mais en la reportant à la fin, au moment de la mort. Il est certain qu’il obtient ainsi un effet dramatique sûr, qui vient augmenter l’émotion du tableau des derniers instants; mais ce n’est pas sa principale raison; elle est plus haute. Selon Guehenno, “La confession, c’est une sorte de délivrance de l’âme, comme si les eaux lustrales tombant du ciel vous rendaient à votre pureté première Mme de Mortsauf aussi suit sans défaillance son chemin rédempteur, elle marche vers une sorte de sainteté. Son absolu de pureté réclame une pénitence intégrale.”²⁴⁸

Aux prix de douleurs infinies, de sa vie même, elle obéit de façon parfaite à la loi morale, aux commandements de la religion; c’est une digne femme de l’Ecclésiaste. “La piété est vive au coeur d’Henriette, elle enveloppe tous ceux qui sont auprès d’elle et inspire bien des moments de l’existence à Clochegourde. Les enchantements, les vertiges, les repentirs, les douleurs de l’âme spécifiquement chrétienne, de l’âme approfondie par le catholicisme, inquiète de sa condition, avec des traits pascaliens où se mêle le romantisme de la conscience malheureuse; c’est là tout un aspect de l’âme d’Henriette. Mais, plus tard, sans doute son corps parlait-il autrement et elle-même. Seulement au moment de la crise, dans l’amertume de la trahison, les angoisses de la jalousie et déjà l’ombre de la mort, elle renie cette vertu sauvegardée, éprouve sa victoire comme un désastre, “tout a été mensonge dans ma vie”, dit-elle.²⁴⁹ P.296.

Cela prouve à la fois la déchéance morale de l’héroïne et le vide de sa vie, son insignifiance. Au moins, elle pense de cette façon au cours de la crise. “La bataille inconnue que Madame de Mortsauf livre à la passion est aussi grande peut-être que la plus

²⁴⁷ Le drame de Balzac. P.130.

²⁴⁸ Ibid. P.164.

²⁴⁹ Ibid. Pp. 229-230.

illustre des batailles connues, car son enjeu est le ciel. Mais c'est là le point de vue subjectif de l'héroïne."²⁵⁰

Ainsi le malheur est en quelque sorte identifié à l'héroïne du "lys dans la Vallée. Avec le personnage d'Henriette, s'établit la tradition de souffrance et de mort où s'enchaîne d'avance le sort pitoyable des grandes héroïnes; Manon meurt, Julie meurt, Atala meurt, madame de Rênal, la marquise de Couaën et la comtesse de Mortsauf meurent.

Pliées à ces nécessités de l'oeuvre romanesque, livrées aux situations que l'écrivain prémédite, elle n'avaient qu'une idéale et irréaliste existence.

Et pourtant elles brillaient des reflets les plus véridiques de la vie, on entend d'ailleurs, de l'une à l'autre, résonner la rumeur la plus authentique des douloureuses destinées humaines.

"A son tour, la comtesse de Mortsauf secoue l'engourdissement de Félix. Elle le fait choir, tomber de son ciel, de ses rêves chimériques, le ramène brutalement sur la terre; elle brise le rêve où il se complait toujours. Elle lui montre les vérités de la vie. Elle dénonce cette inconsciente imposture, déchire les voiles factices dont il s'enveloppe poétiquement. Elle se moque de cette sentimentalité qui lui paraît assez creuse et lui propose une connaissance plus simple et sincère de soi et des autres. Prosaïquement, elle remet les choses en place, à la façon dont elle les voit."²⁵¹

"Henriette l'avait instruit dès le premier jour. Frappée par la mort, elle lui montrait encore les ronces du chemin: "La vie réelle est une vie d'angoisses." P. Mais l'expérience le mûrit trop tard. Quand il a tout perdu, Félix comprend la grandeur de sa perte, que la mort de celle qu'il aime provoque en lui de grandes souffrances, des blessures incurables et laisse des souvenirs ineffaçables."²⁵²

Les leçons d'Henriette avaient formé sa lumière morale et sa "conscience" en s'occupant de l'éducation de son fils adoptif, Félix d'une part, elle tente de rendre heureux son mari qui se sent fautif, épuisé de l'autre. Vouée aux angoisses de la maternité, elle a connu et s'est également résignée aux privations matérielles imposées par son mari.

"Elle est devenue stoïque devant ces souffrances, ces difficultés." P.66.

Elle se plie aux cris, aux plaintes, à la colère furieuse soudainement éclatée et aux méfiances de M. de Mortsauf. Au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer, elle fait valoir aux yeux de ses enfants, les mérites, les qualités qu'il n'a point eu; c'est-à-dire, elle le vante tout de même bien qu'il ne mérite rien.

C'était elle seule qui leur donnait de la tendresse, de l'amour maternel et qui faisait toujours des sacrifices pour les autres qui ne la comblaient que de douleurs, de souffrances au lieu de bonheur, d'affection. Ni Félix ni son mari ne semblent à mon avis, digne de cet

²⁵⁰ Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne. Librairie José Corti, 1961. Pp.229-230.

²⁵¹ Ibid. P.232.

²⁵² Ibid. P.225.

ange, de la tendresse qu'Henriette leur a montrée. Tous les deux aussi en profitent, abondamment sans pouvoir en donner.

Ils n'ont pas assez de bonté et de tendresse envers elle. A cause de la jalousie de son mari, elle a été condamnée à la solitude, bien qu'elle soit si sensible, si tendre, si affectueuse, elle est justement accusée, par son mari, d'être imprudente envers ses enfants, de ne pas savoir les soigner, et même d'avoir mis au monde des enfants si mal portants, malingres et prédestinés à la mort.

Il en résulte que le bonheur, même une moindre joie lui sont interdits, en quelque sorte, par son mari comme par sa mère d'abord.

Elle a dû se plier aux injustices de son mari, à ses insultes, à ses ingratitude, à ses cris, à sa colère soudainement éclatée et à son trouble mental. Ce mariage l'avait épuisée, affaiblie moralement et physiquement, rendue rêveuse, songeuse. Elle n'a plus eu de force ni de courage pour résister à toutes ces difficultés.

Pourtant elle avait de nombreuses et lourdes tâches et responsabilités à accomplir, dans le domaine de Clochegourde aussi et elle avait réussi à y augmenter le rendement. D'où se met en relief le grand sacrifice de la jeune femme pour l'avenir de ses enfants et de toute la famille. Elle pourrait souffrir et même mourir pour eux, pourvu qu'ils soient heureux et recouvrent leur santé. C'est-à-dire; elle est attachée à sa famille par sacrifice. "Son coeur est comme énié de maternité." P.93. Pour elle-même, elle ne voulait qu'un ami qui l'écoute, qui lui raconte ses secrets, ses ennuis en partageant ses douleurs, ses angoisses. Elle ne les racontait même pas à sa mère, car, celle-ci avait pour but de tyranniser la femme mariée, c'est-à-dire, sa mère voulait exercer de nouveau son despotisme, sa cruauté sur sa fille comme autrefois, elle l'avait fait. Elle trouvait le mariage de sa fille extrêmement humiliant, abaissant et mal fait et aussi elle ne s'inquiétait pas de la santé de ses petits-fils, c'était en vérité ce qui attristait et terrifiait le plus la jeune femme elle s'efforçait d'empêcher sa mère de pénétrer le secret de son ménage afin que celle-ci ne déployât pas son ironie à propos de son mariage et de son mari incapable et maladif.

Henriette de Mortsau avait peur que sa mère comprenne, découvre sa tristesse, son angoisse dans son ménage.

D'ailleurs Mme de Mortsau est comparée à "un lys broyé dans les rouages d'une machine en acier poli." Même si elle apprenait les douleurs de sa fille, elle resterait insensible et se moquerait peut-être de sa fille même. Cependant, son calme dans la douleur et la patience énergique qu'elle savait déployer méritent toute sorte d'éloges et d'estime. Aucune de ses parents n'a su comprendre les pensées et les sentiments de Mme de Mortsau parce qu'ils n'avaient pas assez de sensibilité, de tendresse, de franchise et de modestie et d'attachement à Henriette. Or, celle-ci était noblement charitable, même envers ceux qui lui font souffrir.

C'était Félix seul qui feignait de comprendre, de deviner les sentiments, les souffrances, les pensées d'Henriette et qui s'efforçait de la soutenir, de partager ses douleurs. Son amour naissant pour elle était à la fois pur, sublime et voluptueux, sensuel. Elle lui exprimait qu'il

était impossible de répondre à son amour ardente, à celui du corps, de la chair. Henriette et Félix devaient se contenter de l'amour platonique, sublime, pur .L'amitié était plus convenable pour eux. Car elle était une femme noble, vertueuse, attachée à son religion et fidèle à son mari et aussi le plus important, c'était sa maternité, c'est-à-dire; ce que'elle voulait lui dire, c'est qu'"elle ne pourrait pas être tout pour lui," puisqu'"elle avait la certitude religieuse de ne pouvoir aimer qu'un frère sans offenser ni Dieu ni les hommes."P.147 Elle pensait à faire de ce culte une image réelle de l'amour divin, qui, selon son Saint-Martin, est la vie du monde.

Henriette se conduisait tendrement comme si Félix était son fils aîné adoptif ,elle croyait qu'il portait bonheur à sa famille, à savoir, à ses deux enfants malades, à son mari acariâtre, hypocondriaque et aussi à elle-même, à sa vie monotone et malheureuse. L'apparition brusque de Félix dans sa vie a créé des changements, des transformations positifs importants en elle et en sa famille. Surtout son mari qui voit ses enfants toujours pâles recouvrer la santé était si heureuse qu'il n'accusait plus guère sa femme de n'avoir pas soigné les enfants. Quant à la jeune femme, elle aussi était très heureuse qu'il soit source de bonheur de ses enfants et elle ne voulait pas qu'il la quitte, parce qu'elle s'était déjà habituée à l'existence de Félix et peut-être aussi ce désir démontre qu'elle commence à s'attacher de plus en plus à ce jeune homme et même à tomber amoureuse de lui.

Sans doute n'était-elle pas consciente de son amour naissant en elle-même. S'étant occupée de ses enfants, de son mari et de la culture et de l'exploitation de la terre de Clochegourde, elle ne pouvait pas consacrer le temps pour elle, pour entendre sa voix intérieure.

En outre, elle s'intéressait aussi à l'avenir de son fils adoptif, Félix. Elle voulait qu'il choisisse un bon métier pour avancer dans la voie de cette vie épineuse, et qu'il parvienne dans la société.

La sincérité, la modestie, la générosité et la bonté de cette femme étaient d'ailleurs appréciées et aimées par tous les métiviers, par des gens autour d'elle. Car, tous lui étaient reconnaissants de les avoir aidés. Le bonheur de tous les gens, surtout celui de ses enfants était plus important, plus nécessaire que le sien. Elle avait trop peur que son bonheur dû à celui de ses enfants se fonde en un moment imprévu, en un clin d'oeil comme un savon, c'est-à-dire, qu'il "ne s'efface comme un rêve" en son propre terme. D'ailleurs leur bonheur dure très peu de temps. C'est pourquoi, elle se plonge dans les activités, dans certaines occupations de la vie pour trouver des ressources, des consolations ou je ne sais quelle distraction contre les chagrins, les douleurs. Afin de ne pas montrer son angoisse et ses souffrances et peut-être aussi ses larmes longtemps retenues à sa famille, elle s'efforçait de les endormir par des mouvements physiques.

Mais les cruautés, les paroles outrageantes de Monsieur de Mortsauf ont recommencé d'une façon violente et lui ont rendu des convulsions nerveuses qui ont entraîné les crises. Son mari, qui était, pour ainsi dire, son bourreau, tourmentait, torturait en vain la pauvre femme pour un rien. Il n'était pas capable de comprendre combien sa femme dirigeait

habilement la maison et le domaine de Clochegourde il l'accablait de nombreuses insultes, de nouvelles souffrances, parce qu'il croyait qu'elle le ruinait matériellement et moralement.

Les souffrances de Mme. de Mortsauif n'étaient pas éteintes, mais un peu calmées. Elle pensait qu'elle devait vivre pour ses enfants, malgré toutes les difficultés. Sans elle, les deux êtres qu'il a le plus aimés mourraient sans nulle doute. Elle subit, reçoit de mortelles blessures, des coups cruels pour protéger, défendre ses enfants des dangers visibles ou invisibles au péril de sa vie et pour leur préparer un bon avenir. D'autre part elle refuse de céder aux désirs charnels de Félix en pensant toujours à eux, car ils étaient les seules raisons de sa vie, de sa lutte, de sa survie à toutes les douleurs.

Du reste, elle était trop vertueuse et trop pure pour qu'elle puisse supporter un moindre soupçon, un mépris, même une insinuation à propos de sa honnêteté. La pureté de sa conduite lui attribue de la force, de la supériorité, la possibilité de calmer ses souffrances.

Avant le retour de Félix, elle lui donne une lettre où elle exprime ses pensées éducatives sur les hommes, sur les femmes, sur le monde. Vous vous demandez probablement comment cette femme si vertueuse, si droite, qui vit isolée de la société du monde avait des connaissances approfondies, enrichies en politique, d'où elle a appris les enseignements sur les hommes et les femmes, quand elle les a connues, rencontrées, vues les ruses, les mensonges, les corruptions morales et la factice de la société et de ces hommes et aussi de ces femmes.

Selon elle, ceux qui ont beaucoup souffert, qui ont dû mener leur vie dans l'angoisse, dans la tristesse, savent presque tous, connaissent la vie, les difficultés autant que les autres.

D'autre part, il ne faut pas oublier qu'elle appartient à une famille noble qui est très proche du roi, c'est-à-dire elle avait la possibilité de juger les hommes et les femmes. Les conversations qu'elle a eues avec sa tante, les événements de sa vie que son mari lui a racontés, les expériences de son père, tout ce qui se passait autour d'elle, pendant son enfance, et aussi ses expériences personnelles, ses douleurs, les difficultés matérielles qu'elle a eues, tout cela étant fixé dans sa mémoire lui a permis de connaître la vie, les hommes et d'acquérir de profondes connaissances sur la société.

Elle avait le don de deviner les événements, d'observer les gens. Au-delà des enseignements qu'elle a reçus dans la maison de Lenoncourt et de ses observations, elle était, d'ailleurs, une femme très intelligente, raisonnable et clairvoyante.

Avec son intérêt, la comtesse lui montre la profondeur de son affection maternelle. Le voir heureux, puissant, considéré dans la société était le plus grand désir d'Henriette. C'est pourquoi elle lui apprend certaines théories de la vie qui lui permettra de parvenir dans la société, à condition qu'il les applique habilement.

La douceur et la tendresse de Mme. de Mortsauif lui donnaient en vérité beaucoup plus de courage, d'espoir de vaincre son entêtement. Or elle croyait qu'elle ne lui inspirait que des lueurs du divin amour qui satisfaisait l'âme.

Elle voulait être l'étoile et le sanctuaire dans le rêves de l'enfance de Félix, autrement dit; elle pourrait rester toujours ainsi une figure pure, sans souillure, si religieusement adorée.

Les succès de Félix dans le monde, dans la société suffisaient à Mme de Mortsauf d'être heureuse. Sa bonne position acquise dans la vie mondaine par l'application de ses conseils était la source de louange et le seul plaisir qu'elle puisse se permettre. Ainsi, la lettre où elle a donné les conseils, les recommandations importantes sur le fonctionnement de la société, sur les femmes, nous permet de sentir et même de voir la jeune femme palpiter un coeur maternel pour Félix.

Tourmentée par son mari qui a été bouleversé, désespéré autant par la maladie de son fils, Jacques, qu'une seconde émigration, Henriette avait besoin du secours d'un ami qui lui rendrait la vie moins lourde, plus agréable. Comme elle a employé toute son âme, toute sa force à soigner son enfant et qu'elle n'a eu de repos ni le jour ni la nuit, elle se sentait épuisée et triste: "Tourmentée par lui sans doute quand elle passait tous ses instants au Chevet de Jacques, n'ayant de repos ni le jour" P.170.

Après le retablisement de la santé de son fils et le retour de Félix à Clochegourde, elle est redevenue joyeuse, jeune et fraîche. "Le septième jour après mon arrivée, elle redevint fraîche, elle pétillait de joie, de santé et de jeunesse. Moi je retrouvai mon cher lys, embellie, mieux épanouie." P.173. "N'est-ce pas mon fils?.. Rien que mon fils..." 178.

Elle était pleine d'affection maternelle pour Félix comme pour ses enfants "Pour vous, seul, je puis exercer une faculté surprenante... Par quelle loi ne puis-je user de ce don merveilleux que pour mes enfants et pour vous, dit-elle". P.177.

Elle s'efforçait de déployer toute sa lumière, toute sa culture, toute sa charité, toute son pressentiment autour d'elle, surtout en faveur de Félix."

"Elle me guidait, m'encourageait, purifiait mon coeur et donnait à ses vœux l'unité sans laquelle les forces de la jeunesse se dépensent inutilement." P.181. Nous pouvons dire que le jeune homme lui devait donc tout; c'est-à-dire; "le bonheur, la science, le pouvoir et la richesse." (Ibid).

Bien que la comtesse dise toujours qu'elle l'aimait comme une soeur, comme une mère, ses manières, ses comportements, ses gestes ou ses paroles prouvent au fond le contraire de ce qu'elle s'est efforcée de dire ou de manifester: J'exerçais avec tant de rigueur que le roi, Félix lui dit-il, m'appelait mademoiselle de Vandenesse, elle saisit ma main et la baisa en y laissant tomber une larme de joie. Cette subite transposition des rôles, cet éloge si magnifique, cette pensée si rapidement exprimée, mais plus rapidement comprise: "Voici le maître que j'aurais voulu, voilà mon rêve! Tout ce qu'il y avait d'aveux dans cette action, où l'abaissement était de la grandeur...

De ces paroles dites non de ses actions, de ses larmes de joie s'exhalent certains aveux, se révèle l'amour naissant de la fierté qu'une mère éprouve pour son fils.

D'autre part, elle tente de se plier patiemment aux souffrances, aux douleurs que son mari lui a données avec toute sa cruauté.

Elle recevait les coups de M. de Mortsauf, attire sa colère sur elle-même pour qu'ils n'atteignent en aucune façon ses enfants. Pourtant, elle ne pouvait pas faire souffrir à son mari, elle ne savait que souffrir parce qu'elle avait un coeur d'or et qu'elle était très sensible, plein d'affection, de tendresse et de pitié. Et même la comtesse croyait être la cause de la crise, de la maladie du comte. Elle s'accusait d'un crime imaginaire, elle se repentait de n'avoir pas assez bien soigné son mari, de n'avoir pas pris en considération ses plaintes, ses lamentations qui annoncent sa maladie et de s'être plainte très souvent de son mari, tandis qu'elle n'était pas coupable responsable de la maladie du comte.

Au contraire, elle ne voulait pas quitter même un instant la chambre dans laquelle son mari s'est couché.

Elle était comme un ange, elle aimait à jeter sa tendresse sur son mari et sur Félix. Elle répandait cette lumière que Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, disait être intelligente, mélodieuse et parfumée.

Il était possible de découvrir en elle deux femmes; la première était la femme enchaînée qui avait le pouvoir de séduction sur le jeune homme sans s'en rendre compte malgré ses rudesses.

La seconde; la femme libre dont la douceur devait éterniser l'amour de Félix. “-Moi! Reprit-elle, de quel moi parlez? Je sens bien des moi en moi! Ces deux enfants, ajouta-t-elle en montrant Madelaine et Jacques, sent des moi.. Toutes ces paroles prouvent peu ou prou le double aspect de son caractère.

C'est grâce à Félix qu'elle a su exercer sa domination sur son mari, s'opposer à la démence et aux cris et elle s'est de plus en plus habituée à entendre ses paroles injurieuses. Malgré l'évidence des résultats, elle avait pitié de l'aspect de ce vieillard décharné, faible. Elle se comportait avec douceur et avec grâce envers son mari malade qui continuait à lui faire souffrir. L'intérêt et la tendresse de Mme de Mortsauf ont permis au comte de reprendre vigueur. D'autre part; l'appel de Félix à Paris par le roi l'a beaucoup affligé et influencée plus qu'elle ne croyait. Car elle n'aurait plus personne à l'écouter, à la consoler par des paroles et des gestes encourageantes pour la rattacher à la vie.

Elle serait désormais toute seule, sans soutien, sans défense vis-à-vis de ses douleurs, de ses souffrances, des difficultés, de lourdes responsabilités, des maladies imaginaires du comte, de ses cris, de sa colère sans motif. L'absence de Félix était, pour ainsi dire, le flétrissement d'une “lys”, le commencement de la déchéance physique et morale, la perte de ses membres, et la privation de l'amour, de l'amitié intime, le repliement sur elle-même.

Abattue par les fatigues que lui avaient causées les longues maladies de Jacques et de Madelaine, la comtesse se trouvait sans courage pour supporter les nouveaux coups. Cette situation grave dans laquelle ils se trouvaient l'a rendue insensible aux tourments redoublés du caractère de son mari. Ainsi, Henriette a commencé à perdre de plus en plus les espérances, le courage et les rêves. Elle s'était d'ailleurs abandonnée à la cruauté, à la tyrannie de son mari, parce qu'elle était épuisée, n'avait plus de puissance, de force à

supporter, à s'opposer ou à se défendre de ses agressions. Elle ressentait d'invincible dégoût, de la répugnance pour la vie.

Lorsqu'elle a appris la relation amoureuse de Félix, ses souffrances, ses douleurs avaient augmenté davantage. Sa vie monotone avait été envahie par la mélancolie, la déception et aussi par la jalousie.

La trahison du jeune homme l'avait profondément blessée à l'orgueil, à l'amour-propre, et laissé des traces ineffaçables sur elle.

Le bonheur, l'amour, l'amitié, la joie, la confiance qu'il a déjà donnés se sont entièrement dissipés, ont été remplacés par la tristesse, le silence, le désespoir, la défiance et l'indifférence à la vie et aux douleurs que causait son mari et pour Félix.

A vrai dire, elle avait follement et désespérément jaloué la voluptueuse anglaise avec qui il a eu une relation..

Ce dont sa mère l'a avertie avait excité en elle la jalousie, causé des chagrins, du dépit, des amertumes et du mépris ajoutés à ses anciennes douleurs. Elle affectait d'avoir arraché le jeune homme à son coeur, comme à la chambre qu'elle lui a donnée pour qu'il reste chez elle. Elle était triste et déçue qu'il n'ait pas été fidèle à sa première affection, c'est-à-dire à elle-même.

Sa fille aussi l'accusait de la maladie de sa mère, de ses souffrances, parce qu'elle s'est aperçue de l'affection, de l'amour de sa mère pour Félix et qu'elle a appris l'infidélité du jeune homme.

D'autre part, elle lui avait interdit de la nommer Henriette comme autrefois, or ce droit donné à Félix était, pour ainsi dire, un privilégié qui était à lui seul, et montrait la sincérité, l'attachement de l'un à l'autre l'amitié et l'amour entre Henriette et ce jeune homme.

La privation de ce droit indiquait à la fois son indifférence, son mépris, sa colère, sa jalousie et son amour rarement exprimé pour Félix. Tous les mots d'Henriette lui blessaient le coeur comme des coups de poignard froidement donnés aux endroits les plus sensibles.

Les souffrances morales avaient engendré en elle des souffrances physiques. On entendait en elle des cris de la chair révoltée, s'apercevait des doutes horribles et de son étonnement en face de sa vie manquée.

Elle ne comprenait pas comment la maîtresse de Félix a pu immoler, sacrifier ses propres enfants pour lui, au risque de tout perdre.

Devant ce sacrifice, le monde de la comtesse s'est renversé, bouleversé. Les idées et les convictions qu'elle a eues jusqu'au jour-là ont été momentanément ébranlées. Mais plus tard, ses doutes, son étonnement et sa colère se sont complètement dispersés et elle a repris sa grandeur et sa sainteté. Ayant compris que cette anglaise lui avait donné ce qu'elle n'a pas pu donner à Félix ou ce qu'elle ne devrait pas donner, elle lui pardonne alors les maux que cette femme lui a faits.

En ce moment, elle voulait être consolée, à vrai dire, justifiée par Félix à propos de sa conduite vertueuse, car elle croyait toujours que la vertu, la sainteté de la vie, l'amour maternel n'étaient pas des erreurs, mais c'étaient des qualités peu fréquentées. Autrement

dit; elle veut prouver qu'en se conduisant vertueusement pendant toute sa vie, en restant fidèle à son mari et en se soumettant au devoir conjugal, à ses responsabilités, en se sacrifiant pour ses enfants, elle n'a commis aucune faute, elle n'accomplissait que ce qu'imposent la religion et la société aux hommes et ainsi elle croyait que ses idées et ses convictions étaient convenables à la religion et elle avait raison de se priver de certains plaisirs terrestres pour atteindre la grandeur, la divinité, la vie spirituelle, sublime.

Elle pensait que tout ce qui leur est arrivé était dû à la fatalité, à la destinée. C'est pour cela qu'elle devait se plier volontiers aux souffrances, à toutes les douleurs, à toutes les difficultés et suivre la voie épineuse qui la menera au Dieu, à la sainteté. D'une part, elle commençait à ressentir du dégoût, de la répugnance pour toutes les choses d'ici-bas, à savoir, les plaisirs terrestres, charnels, la volupté et elle redoutait de se promener ensemble, de rester sous les ombrages à travers lesquels passaient des lueurs voluptueuses. Elle voulait être seule avec lui de l'autre, et ainsi elle pourrait enfin décharger son cœur dans le sien. Mais elle était si pure, si vertueuse qu'elle ne pouvait ou savait appliquer habilement ses ruses de femme.

Après avoir appris la trahison de Félix, on la voyait se conduire irraisonnablement, perdre de plus en plus son équilibre et de vivre en dilemme.

En outre, elle pouvait se comporter envers son mari plus durement qu'elle ne le pouvait autrefois. Le changement de cette conduite étonnait beaucoup tout le monde, surtout Félix qui préfère sa douceur, son obéissance et sa pitié.

Elle n'accusait plus lady Dudley de l'avoir séduit, bien au contraire il la remerciait de sauver son âme des souillures. Ainsi elle-même pourrait s'élever au niveau des anges, à la divinité. Elle pensait qu'elle a mieux jugé le monde, ce qui se passait autour d'elle par rapport au passé. Elle comprenait que le ciel et la terre n'étaient pas compatibles.

Sa seule volonté était d'oublier son moi qui causait les malheurs et les chagrins. L'égoïsme des sens aussi provenait du sentiment de moi. Cette égoïsme était en lutte avec la vertu.

Selon elle, celle-ci devait l'emporter sur la volupté, l'égoïsme. D'ailleurs ces désirs en train de s'épuiser, de mourir en Mme. de Mortsauf si grande, si noble et si vertueuse dans ses manières. Au moins, elle voulait croire ce qu'elle-même a dit ou prétendu.

Ses enfants étaient ses vertus. Les enfants maladifs lui a été donnés, pour ainsi dire, pour montrer combien elle avait de la force et de la patience. Pour elle, la maternité était d'acheter le droit de toujours souffrir; autrement dit; elle était pleinement contente de souffrir, elle pensait qu'elle a déjà mérité ces douleurs, ces souffrances que son mari, ses enfants et aussi. Félix lui ont infligées et que Dieu l'avait puni en donnant à ses enfants la maladie, à son mari la colère furieuse, les plaintes ininterrompues, intarissables et à elle même les souffrances, la jalousie, la déception dues par l'abandon, l'infidélité de celui qu'elle aimait le plus dans le monde, d'autre part, elle se considérait elle-même comme une épouse infidèle à son mari en pensée. Même un baiser furtivement déposé sur le front pouvait être la cause de ces châtiments imposés par Dieu.

Les pas que l'on a faits en avant de ses enfants et de son mari en se promenant pour être seule avec l'épouse de l'âme, lui penser en secret, éprouver plus d'affection, de tendresse pour ce jeune homme que pour ses enfants, étaient, pour elle, des crimes, des erreurs commises mais sans en savoir la cruauté, le péché. Elle se repentait même de cette robe blanche qu'elle a mise pour être son lys, pour plaire à Félix. Elle tentait de le prendre pour son fils adoptif, pour son ami dont le coeur, avait été laissé vide par sa propre mère. Elle ne voulait pas qu'il soit affligé de l'avoir blessée. D'ailleurs, il serait faux de chercher à empêcher que le jeune homme trouve les désirs charnels dans les bras d'une autre femme, puisque'elle ne pouvait pas les donner, elle ne pouvait être pour lui qu'une lueur élevée, scintillante et froide, mais inaltérable. Elle espérait qu'il pourrait l'aimer comme une soeur comme elle l'aimait comme un frère qu'elle n'a pas eu.

Elle s'imaginait qu'elle serait heureuse de la belle vie de Félix, de son bonheur, s'affligerait de ses douleurs, s'égaierait des trahisons. Ainsi elle lui montre par combien de liens elle s'était attachée à lui, combien de fortes chaînes il a hachées.

La rencontre de Mme de Mortsauf avec la maîtresse de Félix a été, en quelque sorte, un coup violent, un horrible choc donné à la pauvre femme. Ainsi toutes ses illusions étaient mortes d'un seul coup. Son coeur a été de nouveau accablé de tourments, de souffrances, de tristesses, et de jalousie, car Henriette l'aimait toujours. Toutes ses duretés, son indifférence, toute sa cruauté pour Félix provenaient de son amour, de la jalousie que cet amour a causée. Mais elle était trop fière, trop noble pour l'avouer au jeune homme et à elle même.

Il a, très tard, compris avec quel soin Henriette s'occupait de ses intérêts matériels, de ses relations politiques, de ses conquêtes morales, avec quelle ardeur elle embrassait sa vie, elle s'était sacrifiée autant pour lui que pour son mari et ses enfants, combien elle lui donne de la lumière divine qui éclaire sa vie. Elle était pleine de tendresse, de sincérité, de modestie, de douceur, de naïveté, de pureté, de grâce, de pitié et d'esprit, tandis que Lady Arabelle en était dépourvue.

Autrement dit; celle-ci ne pensait qu'à elle-même, à ses propres désirs, à ses besoins, celle-là vivait pour les autres, pour la santé, le bonheur de ses enfants, de son mari et de Félix.

Mme de Mortsauf déroba son bonheur à tous les regards, or l'anglaise voulait montrer le sien à tout Paris.

Henriette aurait trouvé pour lui, pour éviter que Félix souffre, ce qu'elle n'aurait pas cherché pour elle.

Au moment où il l'a trouvée supérieure à Lady Dudley, Henriette était en train de mourir par la mort lente et horrible. Elle mourrait, en apparence, de faim causée sans doute par l'abandon de Félix en vérité; de la jalousie. Plutôt que la faim de nourriture, il s'agissait en elle de la faim, de la soif d'amour, du bonheur, Même elle l'avoue à Félix dans ce discours: "Ils croient que ma plus vive douleur est la soif. Oh! Oui, j'ai bien soif, mon ami. L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir, mais mon coeur éprouve une plus ardente soif. J'avais soif

de toi, me dit-elle d'une voix plus étouffée en me prenant les mains dans ses mains brûlantes et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille: mon agonie a été de ne pas te voir!" Pp. 295-296.

De ses paroles, on comprend combien elle a besoin de l'amour, des caresses, des baisers, des plaisirs sensuels, sauf de la tendresse, de l'amour pur. Les sentiments qu'elle n'a pas pu exprimer dans son mariage se manifestaient, s'extériorisaient pendant sa maladie. Ses comportements et ses paroles avaient été totalement changés en approchant de la mort. Elle se comportait irraisonnablement. Il était question de l'ivresse intérieure, de la lutte entre la chair et l'âme en elle.

Elle ne voulait voir même ses enfants qu'à des heures déterminées. Ce changement n'était pas celui du caractère, mais la conséquence des douleurs, des souffrances, de l'insatisfaction de ses désirs, de la soif d'amour, de l'incompréhension de ses parents et même de Félix, de la trahison, de la déception, du désespoir et de la jalousie qui lui ont profondément blessé le coeur, qui ont laissé des traces funestes, meurtrières sur l'âme et l'estomac.

Ses manières, ses discours ne ressemblaient pas à ceux d'une personne agonisante, moribonde. Car, une personne qui est sur le point de mourir prie s'efforce d'être pure comme un ange, confesse ses erreurs, ses péchés en s'en repentant au contraire elle avait l'air de combattre la mort et de la défier au lieu de l'accepter dignement, de s'y résigner. Elle disait ou faisait ce qu'elle n'a déjà point fait ou dit. Elle montrait des désirs ardents, des attentes terrestres, de l'attachement pour la vie qu'elle n'a pu vivre avec liberté dont elle n'a su goûter les plaisirs, les beautés. Elle voulait redevenir belle, jeune et grande pour Félix, connaître le bonheur, vivre comme un lys éternel dans le souvenir du jeune homme.

Au moment de la crise, elle s'est mise à faire des projets délicieux, des rêves en ce qui concerne l'avenir, non pour ses enfants ou son mari, mais pour elle-même et pour Félix.

Par exemple; elle se projetait de voyager avec lui et d'aller ensemble en Italie. Les mouvements de câlinerie, de caresse faits par Henriette pour le séduire, qui démontrent la métamorphose de cette pauvre femme n'étaient pas ce qu'elle n'a osé même rêver, penser en secret.

Les accents de sa voix magnifique peignaient les combats de toute une vie, les angoisses d'un véritable amour déçu.

Elle imitait les comportements de la maîtresse de Félix parce qu'elle a admiré son courage, son audace, son insouciance, sa liberté, son attachement pour la vie, sa passion pour les plaisirs terrestres. Elle croyait que tous ces mouvements, ces attitudes ont attiré Félix à cette femme sensuelle, l'ont séduit à un tel point que cette Lady lui a enlevé, volé son cher Félix, son unique amour. Elle ne pourrait la remplacer dans le coeur de Félix que lorsqu'elle s'est conduite à l'instar de cette anglaise et ainsi il n'appartiendrait désormais qu'à elle. Bien évidemment elle ne savait ce qu'elle a fait, car son âme subissait la leçon, la crise terrible.

Les fleurs avaient causé son délire, sa folie. Elle a des pâleurs chlorotiques. Cette affection se présente comme une langueur exacerbée une déperdition tragique de la vitalité féminine, une étiolement de l'être destiné à la fécondité. Elles agissaient trop fortement sur les nerfs de Mme. de Mortsauf. La maladie dans son âme envahissait complètement le corps. Car, on voyait en elle les pâleur chlorotiques sur le visage sur les lèvres et l'affaiblissement du corps.

Les caresses des plantes l'avaient enivrée de leurs parfums et avaient probablement réveillé les pensées d'amour heureux qui sommaillaient en elle depuis sa jeunesse. Au moment de la mort, elle est redevenue sublime, pure. Tout s'agrandissait en Henriette et devenaient majestueux sous l'apparence d'un ange. Son âme avait triomphé de son corps en proie aux désirs. Une douce lumière éclairait le visage de la mourante comme sa chambre, son lit.

Elle a confessé ses fautes, ses péchés à sa famille et elle a demandé pardon à son mari de ses fautes.

Dans la lettre où elle a donné à Félix avant sa mort, elle avouait qu'elle n'était pas insensible aux amours charnels, aux baisers que Félix a déposés sur la main, que les souffrances d'amour étaient bien cruellement égales à celles de Félix, et qu'il y avait des moments où la lutte a été si terrible qu'elle pleurait pendant toutes ces nuits. Elle y exprimait que les constantes émotions de sa vie orageuse, les efforts de se maîtriser elle-même sans autre secours que la religion ont préparé la maladie dont elle meurt.

En outre, de cette lettre, on révèle à qui appartenait la responsabilité de sa mort, en d'autres termes; qui était le bourreau de cette pauvre femme. On s'aperçoit que Félix était le plus grand coupable de ce crime. Mais de même les autres ne nous semblent pas très innocents; sa famille aussi était plus ou moins responsable de cette mort horrible. Il ne faut pas oublier les effets du destin, de la fatalité dans la vie d'Henriette. Malgré les coups qu'il a reçus sur les voies épineuses de la vie, elle ne s'est guère plainte de ses douleurs, de ses souffrances. Félix seul les connaissait car il témoignait presque toujours de ce à quoi elle devait se plier. On n'a entendu les lamentations, les plaintes qu'au moment où elle a subi des crises qui lui ont causé le délire. D'ailleurs, elle voyait dans la mort le seul dénouement possible de cette tragédie inconnue. Ainsi Mme de Mortsauf pourrait-elle se débarrasser de ses chagrins, de ses douleurs de ses angoisses et des pensées, des désirs charnels contraires à son tempérament et à son âme pur, chaste.

Conclusion

“Le Lys dans la Vallée” représente un drame terrestre. Cette oeuvre est une histoire d’amour dans une vallée de Touraine, à la campagne, Le Lys dans la vallée est aussi, comme l’a rappelé Alain: “l’histoire des Cent-Jours vue d’un château de la Loire”. Cette arrière plan politique charpente la structure extrêmement précise de l’oeuvre.

Ce roman traite la campagne comme un décor, véritable écrin de la femme-fleur, et constitue le domaine de Clochegourde en lieu clos idéal où une âme d’élite cherche à faire régner le bien.

Henriette de Mortsauf est identifiée à une fleur blanche immaculée, fragile, isolée dans la vallée. Cette fleur symbolise la pureté, la beauté et la fragilité. S’explique ainsi le recours au langage métaphorique et symbolique des fleurs et de l’émotion esthétique. Ce roman est à la fois un poème plein de symboles. C’est l’histoire simple et touchante d’une pauvre femme qui languit, se fâne et meurt, plutôt que de trahir en cedant à l’amour d’un jeune homme qu’elle aime pourtant de toutes les puissances de son âme. Henriette incarne la vertu, le sacrifice, la maternité, en même temps une femme malheureuse, déçue, atteinte par la fatalité pendant toute sa vie.

Balzac essaie d’analyser l’évolution qui mène une femme de l’enfance malheureuse au mariage, du mariage à la déception, de la déception à l’amour platonique, de l’amour platonique à la passion irrésistible, à la lutte entre la chair et l’âme; c’est-à-dire; la vertu et la passion et il montre le chemin épineux qui la conduit à la mort. Il dépeint le portrait d’une femme malheureuse, déçue par la vie, incompris par sa mère, par son mari, par ses enfants et l’homme qu’elle aime, Félix. Elle se trouve étouffée, serrée, meurtrie dans un dilemme, acculée à une impasse. On peut dire qu’elle en souffre.

L’auteur décrit les destinées individuelles, en priorité, celle de la pauvre femme, Mme de Mortsauf, de Félix et du comte de Mortsauf. Arabelle, la maîtresse de Félix, étant la comparse nécessaire pour le développement du drame. Nathalie demeure en quelque sorte le destinataire absent dès le début du roman jusqu’à la fin. Nathalie, la fiancée de Félix, dans la lettre du jeune homme à elle-même et dans la lettre de quelques pages où elle écrit à Félix.

Jumeaux affectifs, partageant la même enfance, Félix et Henriette entretiennent des rapports ambigus. Félix se trouve placé entre un mari frustré, habité par de violents désirs, et une épouse apparemment froide, mais en fait sensuelle, qui ne se donne à aucun de ces deux hommes. Henriette sera mortellement jalouse de la voluptueuse Arabelle, tout en ayant affecté de rester une mère pour Félix. Cela prouve l’amour, la passion de la jeune femme pour lui. De là se dévoile le délire de l’agonie, le rêve de la jouissance provoquée par des “bouquets de fleurs”.

Cette Vierge sur terre contraste trop parfaitement avec Arabelle, la maîtresse du corps, pour que l’on mette en doute la virginale pureté d’Henriette. En elle se livre le terrible combat de l’âme et des sens éludés par Félix, partagé de manière finalement confortable entre son ange et sa sultane. Sa position narrative l’installe aussi comme celui qui cherche

à séduire et à émouvoir par sa confession, Nathalie. Soit qu'on considère ce jeune homme comme un héros qui se refuse à profaner Henriette, soit qu'on le prenne pour un lâche, un ingrat qui ne pense qu'au plaisir qui le comblerait, Nathalie lui écrit lucidement qu'il a fait mourir de chagrin la pauvre femme, et lui prouve que son cœur sec ne connaît pas les femmes. Tantôt jalouse, tantôt passionnée d'indépendance elle renvoie en tout cas ce petit garçon à sa quête d'une maman en toute femme. Ainsi le roman peut-il se lire comme un oeuvre catholique. La mort édifiante d'Henriette entraîne le triomphe de la vertu. Même si elle se venge peut-être par sa dernière lettre, elle se sauve par sa mort, retrouvant sa vérité d'épouse. Sa mort l'arrache non à la passion amoureuse, mais à son coupable accomplissement. L'adultère moral s'efface alors derrière cette victoire spirituelle.

Pour nous conter ce déchirement entre un amour trop humain et l'obéissance aux prescriptions divines, Balzac a voulu utiliser, de son propre aveu, le langage de Masillon. En fait, plus que de l'oratorien, célèbre pour son harmonieuse éloquence, Balzac se rapproche de Rousseau et de Chateaubriand.

Dans le "Lys dans la Vallée" il fait du dramatique avec la vertu. La vertu y est sublime. Dans cette oeuvre se dresse une figure de femme charmante, pleine de cœur et vertueuse. Ce sera, sous la forme purement humaine, la perfection terrestre. Balzac y étudie les moeurs, l'esclavage de la femme, écrasée par la société, contrainte par un mari acariâtre, déséquilibré, Mme de Mortsauf est la meilleure représentation du sacrifice, de la vertu, d'une image-mère, de la patience, du drame des femmes dépourvues d'affection dans leur famille, qui leur portent de lourdes charges, des responsabilités pénibles sur les épaules dans leurs mariages.

Au cours de sa vie, Balzac souffre de l'indifférence, du mépris de sa mère. Il a besoin d'amour et de tendresse. D'ailleurs, toute sa tristesse est issue de son besoin accru d'amour et de tendresse. Il est obsédé par le passé, les douleurs, les humiliations qu'il subit dans son enfance. Les personnages dans ses oeuvres ressemblent par bien des traits à leur créateur. Par exemple; Félix dans le "Lys dans la Vallée", Rastignac dans le Père Goriot sont des incarnations de l'auteur lui-même. Balzac a utilisé, pour l'élaboration de son roman, des souvenirs littéraires. D'autre part, il a observé son entourage pour façonner ses personnages, sans négliger de se souvenir de son oeuvre propre. À l'instar de Mme de Berny, Mme de Mortsauf est aimante, dévouée, maternelle, elle tient auprès de Félix de Vandenesse le même rôle d'éducatrice que la "Dilecta" pour Balzac. Mais elle est chaste, ce que ne fut pas son principal modèle.

Dans le roman de Balzac, il s'agit de descriptions, d'observation, d'imagination, des emprunts à la vie réelle de l'auteur. Tout y est présenté non d'une manière objective mais subjective. Il est sans doute que Balzac retrace ses souvenirs, son enfance malheureuse, c'est-à-dire ses douleurs, ses amours inoubliables, ses remords. Il fait des retours en arrière, à son passé, sans avoir oublié d'inventer, d'imaginer des nouvelles choses. C'est pourquoi, on peut dire que le Lys dans la Vallée est une oeuvre autobiographique. Ici, le décor est

planté dans cette vallée de l'Indre où Balzac a souvent séjourné. Topographies réelles et imaginaires sont étroitement mêlées.

Il se documente sur la gérance du domaine de Clochegourde, l'hypocondrie du comte de Mortsauf comme la "maladie imaginaire" de Molière, les pâleurs chloratiques des enfants de Mme de Mortsauf et les crises de nerfs que celle-ci connaît pendant la lutte entre le corps et l'âme.

La jalousie de Mme de Mortsauf pour Félix et Lady Dudley, provoque en elle la crise de nerfs, la sensualité comme celle de Lady Dudley, les comportements irraisonnés, incohérents, la folie et enfin la révolte de la chair contre l'âme. De cette lutte terrible, elle sort victorieuse mais épuisée extrêmement. Elle finit par mourir non d'inanition comme on sait, mais de la soif d'amour et de jalousie.

Sa mort a été édifiante. Car, elle a rendu son dernier souffle en retrouvant sa sérénité, sa croyance en Dieu, sa pureté.

Son mari, M. de Mortsauf reste bien sûr incapable de la rendre heureuse. Car il est agressif, hycopondriaque, il ne pense qu'à lui-même. Il ne peut pas comprendre les sentiments de sa femme, son amour pour Félix il laisse seule dans toutes les affaires, en soignant ses enfants maladifs, en s'occupant du domaine de Clochegourde même dans ses promenades, pendant ses causeries avec Félix. Il ne s'intéressait pas suffisamment à sa jeune femme, parce que c'est un vieil homme soi-disant maladif. Il n'est pas capable de la satisfaire en aucune façon. Il ne s'inquiète pas de la vertu, de la fidélité de sa femme. Car, il a confiance en elle. Quant à Félix, il a fait mourir la pauvre femme de chagrin, selon le terme de Nathalie, en la trompant avec une autre femme. Il a abusé de la confiance, de la croyance de Mme de Mortsauf. Il l'a leurrée, dupée. Ainsi se révèlent-elles la faiblesse du jeune homme, sa lâcheté, son ingratitude, et son insensibilité. Félix est plus ou moins coupable de la mort de Mme de Mortsauf. Même Nathalie le juge sévèrement et lui annonce qu'elle rompt. Elle craint que les images de la pure Henriette de Mortsauf et de la belle Arabelle ne s'interposent sans cesse entre eux, et se déclare incapable de réunir "l'eau et le feu".

Partagée entre la vertu et la sensualité, Henriette connaît des crises nerveuses qui annoncent sa mort. Cette crise est analysée en détail par l'auteur. Il peint le portrait d'une femme moribonde, ses traits de visage, la couleur verdâtre d'une agonisante etc...

Balzac compose toutes les raisons nécessaires qui mènent l'héroïne aux souffrances, à la déception et à la mort. Il ne laisse aucune issue, il répudie le hasard, la chance. La fatalité joue un rôle prépondérant sur l'héroïne, son avenir. Elle ne s'efforce pas de se débarrasser du sort, de la destinée. Elle y obéit de toute sa force. Elle se plie aux cris, aux insultes de son mari, à la maladie de ses enfants, aux lourdes responsabilités de la gérance d'une ferme. Mais, elle se révolte au moment des crises nerveuses causées par la jalousie, quand elle a appris la trahison de Félix.

Par ce roman, l'auteur essaie d'accentuer les injustices, les cruautés exercées dans leur mariage ou dans leur foyer parental sur les femmes. Il y montre l'incompatibilité des époux, causée par la différence d'âge, d'humeur.

L'auteur exprime cette situation piteuse, impardonnable d'abord par le silence, l'obéissance de l'héroïne, ensuite par la révolte contre les règles de la société et contre elle-même. Il met en relief l'esclavage de la femme dans le mariage au XIX^e. siècle. Car, dans cette époque-là, les femmes ne sont pas suffisamment protégées par le code civil, la loi et la société. Mme de Mortsauf, figé dans une vallée, s'occupe de ses enfants, maladifs de son mari capricieux et de l'avenir de Félix, plutôt que d'elle-même. Elle vit, travaille et meurt pour eux. Sa vie n'appartient pas à elle-même, même son bonheur est indexé sur celui des autres, c'est-à-dire, de ses enfants, de son mari et de Félix. Par volontiers, elle assume à la fois le rôle d'une éducatrice, d'une garde-malade, et d'une directrice. Elle ne se plaint en aucune façon de ses responsabilités. Elle consacre tout son temps à ses enfants qui sont la seule raison de sa vie. C'est une femme trop vertueuse, trop noble, sensible pour qu'elle puisse sacrifier en tout cas son bonheur, l'homme qu'elle aime.

Elle est prête à accepter de mourir au lieu de ses enfants maladif. Par l'intermédiaire de Félix, l'auteur montre les pensées de l'homme de faire tomber les femmes dans le piège, par l'intermédiaire de Lady Dudley, les subterfuges, les stratagèmes féminins pour conquérir, duper, séduire les hommes. On fait des éloges de la fidélité, de la vertu, du sacrifice et de la tendresse.

Balzac préfère la vertu, le vrai amour à la passion, à la sensualité.

Il exprime par la lettre ironique de Nathalie, que l'ingratitude, l'insensibilité et la lâcheté d'un homme infantil causent la mort d'une femme pure et vertueuse. De là se révèlent l'infidélité, l'insensibilité, l'égoïsme des hommes.

Par l'infidélité de Lady Arabelle Dudley, on met en relief la dégénération dans les valeurs morales des femmes. Balzac représente la dégradation des mœurs, des valeurs morales dans la société du 19^eme siècle.

Pour donner la valeur morale aux lecteur, pour leur montrer la sublimité, la grandeur de la vertu. L'auteur transpose l'histoire d'une femme malheureuse, désillusionnée par la vie, trompée par son amant de coeur, incomprise par son mari et les efforts d'être une bonne mère dévouée, une épouse fidèle, tolérante, et de rester une consolatrice, une confidence, un guide pour le jeune homme.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN:"A Travers Balzac,Unesco,Hommage à Balzac,Paris,Mercur de France,1980
- AGARD, Brigitte; BOIREAU, Marie-France: "Le XIX^e.siècle en littérature", Hachette, 1994.
- AJAME, Pierre; DARCOS, Xavier: "300 Héros et personnages du roman français d'Atala à Zazie", Balland,1981.
- BARDECHE,Boris:Balzac romancier,Paris,Plon,1940
- BEDIER, Joseph; HAZARD, Paul et MARTINO,Pierre:Littérature Française,Larousse-Tome Second,Paris,1949
- BERTAULT , Philippe:Introduction à Balzac,e.d. Odilis,1953
- BEAUMARCHAIS, Jean-Paul (de) et COUTY, D.: Anthologie des Littératures de la langue française", Bordas, 1994.
- BEAUMARCHAIS, Jean-Paul (de); COUTY, D.; Roy Claude: "Dictionnaire des littératures de la langue française", Bordas, Paris, 1984.
- BONY, Jacques: "Dictionnaire des oeuvres littéraires de la langue français", Dunod, Paris, 1992.
- BOREL, Jacques: "Le Lys dans la Vallée et les sources profondes de la création balzacienne", Librairie José Corti, Paris, 1961.
- BOURNEUF, Roland et QUELLE, Réal: "L'Univers du roman", Presses Universitaires de France, 1972.
- BOUTY, Michel: "Dictionnaire des oeuvres et des thèmes de la littérature française", Hachette.
- DÉCOTE, Georges et LECERELE, Jean-Louis: "Univers des lettres, L'amour. Bordas, Paris, 1971.
- FAILLIE, Marie-Henriette: "La Femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac", Didier, Paris, 1968.
- GÜLMEZ Bahadır :L'Enseignement de la Littérature Française,Fransız Edebiyatı Öğretimi, A.Ş.Web-OfsetEtam.Eskişehir,1993
- GENGEMBRE, Gérard: "Balzac, Le Père Goriot, Magnard, 1985.
- JEANNY, Robert, Pierre: "Grands écrivains du monde, Romantisme et romanesque Nathan, 1980.

KIRAN, Ayşe Eziler: “Méthodes d’analyse de textes, Metin Okuma ve İnceleme Yöntemleri”, Anadolu Üniversitesi, ETAM A.Ş. Web-Ofset. Eskişehir, 1993.

LAFFONT-Bompiani:Dictionnaire des oeuvres littéraires et dramatiques de tous les temps,Bouquins,1994

LAFFONT, Robert: “Dictionnaire des oeuvres de tous les temps et de tous les pays”, Bouquins, 1954-57.

LAFFONT, Robert: “Dictionnaire universel des lettres de A à Z, 1961.

LAGARDE ET MICHARD: Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire. Bordas, Paris. 1985.

LANSON, Gustave: “L’Histoire illustrée de la littérature française”, Hachette,1923.

MALANDIN,Pierre:Chagrins d’amour.Magazine Littéraire, Rues des Saints-Pères 75007,Paris,No 301,Encart central Histoire-Le Club.Juillet-Août

MITTÉRAND, Henri, PAGÈS, Alain, RINCÉ, Dominique et HORVILLE, Robert: “Textes français et Histoire littéraire, XIXè.ssiècle”, Fernand Nathan, 1984.

PICON, Gaëtan, BÉGUIN, Albert: “Balzac lu et relu”. Édition du Seuil, 1965.

POMMIER, Jean, CASTEX, Georges: “L’ Année Balzacienne, Garnier, 1965.

STEINMETZZ, Jean-Luc:L’ Année Balzacienne,Paris,1969

RIVERS, Françoise Pitt, DUCHET, Claude, TOURNIER, Isabelle et LECLERCLE, Yvan: “Balzac et L’ Art, Le “Moment de la Comédie Humaine”, Presses Universitaires de Vincennes.

ROBERT, Paul: “Petit Robert 2, Universel des Noms Propres alphabétiques et analogiques, 1974.

ROBERT,Marthe:Roman des Origines et Origines du roman,Grasset,réédition Gallimard.

ROUSSET, Jean: “Forme et signification”. Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel”. Librairie José Corti, 1962.

ROY, Claude: “Les Soleils du romantisme, descriptions critiques, XIXè.ssiècle idées / Gallimard, 1974.

ŞEN , Muharrem : »La Jalousie de Robbe Grillet et la Nouvelle technique romanesque »,selçuk Üniversitesi BasımevimKonya 1989

VIAL ,André : » Faits et significations,Librairie Q.G.Nizet,Paris,1973